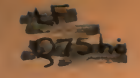
HISTOIRE

DE MES IDÉES

DU MÊME AUTEUR

Le Génie des Religions.
Les Jésuites. — L'Ultramontanisme.
Le Christianisme et la Révolution française (Epuisé).
Les Révolutions d'Italie (2 volumes).
Marnix de Sainte-Aldegonde. — Philosophie de l'Histoire de France.
Les Roumains. — Allemagne et Italie.
Premiers travaux. — Introduction à la Philosophie de l'Histoire. — Essai sur Herder. — Examen de la Vie de Jésus (Epuisé).
La Grèce moderne. — Histoire de la Poésie (Epuisé).
Mes Vacances en Espagne (Epuisé).
Ahasvérus (Epuisé).
Prométhée. — Les Esclaves.
Napoléon. — Poème (Epuisé).
L'Enseignement du Peuple. — Œuvres politiques. — Avant l'Exil.
Histoire de mes Idées (Autobiographie).
Merlin l'Enchanteur (Epuisé).
La Révolution (3 volumes).
La Campagne de 1815.
La Création (2 volumes).
Le Livre de l'Exilé. — La Révolution religieuse au XXe siècle. — Œuvres politiques pendant l'Exil.
Le Siège de Paris. — Œuvres politiques après l'Exil.
La République. — Conditions de régénération de la France.
L'Esprit nouveau.
Vie et Mort du Génie grec. — Appendice. Discours du 29 mars 1875.
Correspondance. Lettres à sa Mère (2 volumes) *(Epuisé).*
Lettres d'Exil d'Edgar Quinet (4 volumes), Calmann-Lévy, éditeur, 1885.
Extraits de ses Œuvres (1 volume).



ŒUVRES COMPLÈTES

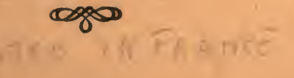
D'EDGAR QUINET

HISTOIRE DE MES IDÉES

AUTOBIOGRAPHIE

DIXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79


PRINTED IN FRANCE

PRÉFACE GÉNÉRALE

Ce volume renferme un ouvrage inédit, *l'Histoire de mes idées*. Il est destiné à tenir la place de ceux que je n'ai pu faire entrer ici.

Je me suis proposé de raconter sous une forme individuelle l'histoire morale de la génération à laquelle j'appartiens. Qu'on la blâme ou qu'on la loue, personne ne lui refuse d'avoir fait quelque chose.

Il s'agit non pas seulement de moi, mais des autres, c'est-à-dire de l'esprit qui a soufflé sur nous tous, au commencement de la vie. C'est ce qui me décide à laisser paraître ces pages que j'étais tenté d'ajourner après moi.

Je n'ai pas dépassé les vingt premières années de ce siècle ; elles suffisent pour montrer en quoi il se sépare du précédent. La plante est visible dans son germe. Et qui ne voudrait, s'il le pouvait, voir un monde dans l'embryon ?

Lecteur, je te donne ici ma vie dans ces ou-

vrages semblables d'esprit, différents par les sujets, par la forme, et réunis pour la première fois. C'est à toi de juger si de leur ensemble ressort pour toi une force morale, une lumière, une vie, une âme dont tu puisses profiter. Quant à moi, il serait trop tard aujourd'hui pour en parler.

Je n'en dirai qu'une chose ; c'est qu'ayant traité des sujets bien différents, à des époques plus différentes encore, je n'ai pas eu à rétracter une seule de mes idées.

La vie qui a souvent changé ma fortune ne m'a point condamné à changer de pensée. J'ignore le supplice d'être en désaccord avec soi-même. Le sentiment de cette unité au milieu des convulsions de notre temps est le plus grand bien que j'aie reçu ; et y a-t-il un seul jour où je n'en reçoive de considérables ?

Une pensée qui illumine l'existence, voilà le meilleur don que les cieux puissent faire à l'homme. Qu'ils m'accordent ce bienfait pour mon lot, à la fin de ma vie, je les tiens quittes du reste.

« Il y a, » a-t-on dit, « des pensées belles et fécondes qui donnent éternellement naissance à une lignée de pensées belles et fécondes comme elles. Il y en a de stériles et de difformes qui stérilisent la vie et enlaidissent la beauté. Il y a des pensées

printanières qui ont une vertu de régénération ; à leur contact, notre esprit refleurit et reprend la vigueur du printemps de l'année.

« Il y a des pensées douées d'une force prodigieuse d'attraction. Celles-là rayonnent comme un foyer, elles vous entraînent dans les cieux de l'intelligence ; elles vous ouvrent l'éternité sereine. Les mots eux-mêmes sont quelquefois héroïques ; ils ont une puissance qui ressuscite les âmes ensevelies. »

J'ai passé mes jours à entendre les hommes parler de leurs illusions, et n'en ai point éprouvé une seule. Déceptions, chimères, tromperies, qu'est-ce que cela? Je l'ignore.

Aucun objet de la terre ne m'a menti. Chacun d'eux a été à l'épreuve tel qu'il m'avait promis d'être. Tous, même les plus chétifs, m'ont tenu exactement ce qu'ils m'avaient annoncé. Ceux qui m'ont blessé m'avaient averti d'avance. Les fleurs, les parfums, le printemps, la jeunesse, la vie heureuse dans le pays natal, les biens désirés et obtenus, s'étaient-ils engagés à être éternels ?

Le monde m'a-t-il tendu une embûche ? Non. Cent fois il m'avait averti de ce qu'il est, et je l'avais compris. Quelle plainte puis-je élever contre lui ? Aucune.

Il en a été de même des hommes. Aucune amitié ne m'a manqué de celles sur lesquelles je comptais

véritablement, et la mauvaise fortune m'en a donné auxquelles je ne devais point m'attendre. Personne ne m'a trompé, personne ne m'a livré. J'ai trouvé à l'occasion les hommes aussi constants à eux-mêmes que les choses. Tous portent l'enseigne qui les fait reconnaître. Il n'y a de piéges que parce qu'on veut résolûment être trompé.

Où est la déception, si je suis justement à la place que je m'étais toujours assignée? Où est l'illusion, si tout ce que je craignais est arrivé? Où est l'aiguillon de la mort, si je l'ai tant de fois senti par avance?

Ce que j'ai aimé, je l'ai trouvé chaque jour plus aimable.

Chaque jour la justice m'a paru plus sainte, la liberté plus belle, la parole plus sacrée, l'art plus réel, la réalité plus artiste, la poésie plus vraie, la vérité plus poétique, la nature plus divine, le divin plus naturel.

Ah! s'il me restait assez de temps pour aller au fond des choses que j'ignore, je sais bien que les contradictions qui m'étonnent encore finiraient par disparaître. Là où l'inquiétude me saisit, l'énigme se dénouerait d'elle-même. Je me reposerais dans la lumière.

C'est plutôt éblouissement que ténèbres, si nous avons tant de peine à discerner et atteindre le vrai.

Il faut accoutumer lentement nos yeux à sa splendeur ; voilà pourquoi le soir de la vie vaut mieux que le commencement.

Presque toujours la destinée des ouvrages des exilés est d'être dispersés à tous les vents, et bientôt on a peine à en trouver quelques vestiges. Cette amertume m'a été épargnée. Plusieurs personnes, en mon absence, se sont réunies pour veiller aux détails de cette édition (1). Je croyais avoir le temps de leur témoigner à loisir ma vive reconnaissance. La mort est arrivée plus vite que moi. Déjà il est trop tard pour m'acquitter envers Daniel Manin et Ary Scheffer.

Que mes amis, Auguste Marie et Alfred Dumesnil, sans lesquels cette publication eût été impossible, me permettent de placer ici leur nom, à l'endroit où elle s'achève. Ces noms signifieront toujours Abnégation et Dévouement.

EDGAR QUINET.

Bruxelles, 25 mai 1858.

1 Cette Préface aux *OEuvres complètes* (édition de 1858) se trouvait en tête du volume qui renfermait des brochures politiques et l'*Histoire de mes idées*. (Note des Éditeurs 1878).

CONSORS RERUM DIVINARUM ET HUMANARUM

HISTOIRE
DE MES IDÉES

PREMIÈRE PARTIE

I

Qu'ai-je voulu faire? qu'ai-je fait? quoi! est-ce bien là une vie d'homme! si rapide, si éphémère!

Où sont tant de poëmes imaginés, tant d'ouvrages conçus, tant de beaux plans qui n'ont pas laissé de trace?

Voilà mon obole, lecteur! Telle qu'elle est, je te la donne. Reçois-la du même cœur que je te l'envoie.

Je crois voir aujourd'hui d'un œil impartial les œuvres sorties de mon cœur. Ah! combien elles m'ont coûté de puériles inquiétudes, de plus vaines

attentes, lorsque je les ai publiées pour la première fois ! Et maintenant je les regarde de sang-froid, comme si elles m'étaient étrangères. La plupart de ceux qui m'ont encouragé dans mes commencements ne sont plus. Ceux qui accueillaient ces ouvrages avec amitié, ou comme une espérance, sont morts ou ils ont changé. Le temps du jugement est venu pour nous tous ; temps de glace, de silence, où il reste peu de choses à espérer. On se sent dégagé de la crainte par l'indifférence du monde.

Dans cet intervalle, j'ai appris une chose dont je voudrais te convaincre. Le plus grand bonheur de l'homme, le seul qui résiste à l'épreuve, c'est de donner un gage à ses convictions. Tout le reste est éphémère. Les mots les plus éloquents sont écrits sur le sable, quand ils ne sont pas soutenus par la vie.

Ce que j'ai dit dans ces volumes, je veux le réaliser dans les jours qui me restent, car il m'a toujours semblé que c'est anticiper sur la mort et sur la dissolution, que de parler dans un sens et d'agir dans un autre.

Occupé chaque jour à ma tâche, j'ai vécu comme ceux qui sont courbés sur leur ouvrage. Ils n'ont pas le temps de s'informer de ce que les autres en pensent. Ils vont, ils continuent jusqu'à ce que l'ouvrage tombe de leurs mains. Malheur à eux si

à ce moment ils s'arrêtent pour demander l'opinion du monde! C'est alors que leur sérénité se perd pour toujours. Leur récompense était leur œuvre, le développement moral de leur être dans toute sa plénitude. N'ont-ils pas joui par avance de la profondeur des cieux? Qu'ont-ils besoin d'une autre récompense?

Si quelque chose mérite de subsister dans ces ouvrages, j'ai gagné ma journée. C'est à eux maintenant, non à moi, de plaider leur cause. C'est leur affaire; qu'ils s'en acquittent avec honneur. Sinon, il est juste que tout périsse d'un seul coup.

Et quelle bonne consolation que la justice!

Que puis-je attendre de ma vie d'écrivain, qui ne m'ait été déjà pleinement accordé? J'ai profité des jours, des années qui m'ont été donnés pour vivre dans la familiarité des grands esprits de tous les temps.

Ces bons génies qui ont illustré le monde ne m'ont point dédaigné. Sans me demander mes titres, qui j'étais, d'où je venais, ils m'ont admis dans leur compagnie. Ils m'ont ouvert leurs volumes; ils m'ont laissé lire dans leurs pensées, dans leurs secrets; ils m'ont laissé m'abreuver de leur douce science; j'ai oublié dans cette occupation les mauvais jours qui s'étendaient sur moi.

Bien plus, j'ai osé marcher sur leurs traces, et ils ne m'ont point repoussé. Voyant leur indul-

gence, j'ai imité d'abord en balbutiant et plus tard avec un peu plus d'assurance leurs audaces. J'ai osé moi aussi vivre de leur vie, de cette vie ailée, magnifique, toute-puissante par laquelle ils disposent en souverains de la réalité. Comme eux j'ai osé faire profession de penser. J'ai joui de l'intimité des choses. J'ai conversé avec les idées, embrassé le possible ; car dans ces moments, je m'oubliais moi-même, et en suivant le beau cortége des intelligences qui m'ont précédé, j'ai joui comme elles de l'univers moral dont elles m'avaient ouvert l'entrée. Le monde ne m'a pas souri, mais elles ont eu pitié d'une si grande soif de vérité, de lumière, de beauté; elles m'ont jugé sur mon amour et non sur ma puissance.

Voilà comment j'ai vécu, et quand les temps d'isolement sont venus pour moi, quand, relégué parmi des étrangers, tout ce que j'aimais parmi les choses, les lieux, les hommes, les souvenirs, a disparu à la fois, je ne me suis point trouvé seul. Les mêmes compagnons immortels qui avaient embelli pour moi les beaux jours ont tempéré les mauvais. Puissances vraiment hospitalières qui ne refu sent jamais leur foyer à celui qui les implore avec sincérité ! Je les ai retrouvées les mêmes par delà les frontières ! Il est donc vrai que ces invisibles sont plus fortes que toutes les dominations du monde.

Quel silence s'est fait autour de moi! Il est plus grand que je n'eusse jamais imaginé. A peine un voyageur franchit le seuil de ma maison en une année. Si ma pensée arrive encore aux oreilles de quelques hommes, c'est ce que j'ignore entièrement. Les voilà donc arrivés ces jours décolorés, nus, sans écho, sans lumière, tels que je les avais pressentis depuis si longtemps! Mais je serais ingrat si je disais que ces jours-là sont stériles pour moi. Au contraire, une joie intérieure, secrète, inexplicable, inconnue me possède. A n'envisager que moi, ces temps sont assurément les meilleurs, les plus remplis, les plus heureux de ma vie.

Si j'en veux trouver la raison, je vois d'abord que je n'ai point cherché le bruit, la fumée dans les lettres; mais les ayant cultivées pour elles seules, elles m'en récompensent aujourd'hui par la douce compagnie qu'elles me font. Voilà une première explication. Il y en a d'autres, et celles-ci me touchent de plus près.

Ce silence, en effet, cette nuit profonde qui m'enveloppe, il dépend de moi d'en tirer avantage. Et déjà que ne leur dois-je pas? En premier lieu, l'affranchissement de toutes les vaines occupations dans lesquelles se consume la vie. Plus de simulacres d'affections! Plus d'amitiés de hasard, ou trompeuses, ou éphémères. Celles-là se sont envolées au premier souffle, plus légères que la pous-

sière dans le van du vanneur! Les seules affections solides, éternelles sont demeurées au fond, et la fortune a fait ainsi pour moi le choix que peut-être je n'eusse jamais su faire. Que d'aimables sourires je ne reverrai plus! Mais pour ceux-là comme ils ont été fugitifs! Si je revoyais la France, que de tombeaux, hélas! je retrouverais! Que de places vides déjà! Je ne pourrais faire un pas sans me sentir le cœur saigner. Où sont ceux qui étaient pour moi ma vie même? Je les chercherais en toute chose et je ne les trouverais plus. Mes amis me reconnaîtraient-ils, tant l'homme change en peu d'années! La fortune a bien fait ce qu'elle a fait, et je l'en remercie.

D'ailleurs comptons ce qui me reste. Le silence, ai-je dit. Ajoutons-y la paix, la sérénité, la joie de la conscience, tout ce que l'on dit etre le privilége d'une mort bienheureuse. J'en jouis dès à present.

Irais-je volontairement changer tous ces biens contre une vie informe qui n'aurait que l'apparence ? N'attendant plus rien de personne, je jouis d'une indépendance que je ne connus jamais. D'ici je vois à travers une mort anticipée, tout ce que j'ai quitté. J'aperçois comme sur une autre rive lointaine des hommes, des choses auxquels je ne puis plus me mêler autrement que par la pensée. Dans cet éloignement tout prend sa place

légitime. On m'a affranchi des petites choses. Les grandes seules se montrent et apparaissent encore par leurs cimes. Je suis libre. Ce que jamais je n'eusse pu gagner par la philosophie, je le dois à la nécessité.

Quelle meilleure occasion attendrai-je pour jeter un regard sur ce peu de jours troublés que j'ai parcourus si vite? Ne dois-je pas à ceux qui m'ont suivi jusqu'à ce moment de leur dire au moins en traits généraux comment j'y suis arrivé, par quelles différentes époques j'ai passé (car l'insecte lui-même a les siennes)? Quelle sorte d'éducation j'ai reçue des choses, des événements, comment s'est formée en moi cette pensée telle quelle qui me tient lieu du monde à mesure qu'il m'échappe? Et si cela n'intéresse personne, si nous sommes devenus tellement étrangers les uns aux autres, que la formation, l'éducation d'une âme soit chose parfaitement indifférente à toutes les autres, au moins cela m'intéresse, moi! Il me plait de tourner la tête en arrière et de regarder en face les temps d'orage, aujourd'hui que je suis arrivé dans ce beau port de l'exil, où toute ma vie, je le reconnais à présent, me poussait voiles déployées.

Et si par hasard (ce qu'à Dieu ne plaise!) je m'abandonnais à mon tour, si moi-même, enseveli vivant, je ne m'intéressais plus à moi, Tu les lirais

ces pages, Toi à qui je les adresse, parce qu'elles ne renferment pas un mot qui ne soit la vérité ; Toi à qui je dois de vivre, Toi qui m'as donné dans l'adversité mes meilleurs jours, ceux que je voudrais éternels !

II

Une crainte m'a longtemps arrêté, celle du reproche banal d'amour-propre, à quiconque parle de soi. Je n'ai passé outre qu'après avoir mis ma conscience en règle sur ce point, et voici une des réflexions qui m'y ont le mieux servi. Tous les jours on analyse, on étudie dans leurs commencements les créatures les plus infimes, un insecte, une fourmi, un ciron. Ne veut-on pas savoir comment ils sont éclos, sous quel souffle créateur leurs membres engourdis se sont développés, comment leurs instincts se sont produits au monde? Pourquoi ne ferions-nous pas pour nous-mêmes, sans une forfanterie trop insigne, ce que nous faisons pour le moindre vermisseau?

Bel orgueil, en vérité, de se chercher si près de terre, non pour publier sa propre apologie, mais pour se rendre compte de son existence, pour se découvrir soi-même dans sa nudité d'âme et d'esprit et dans son imperceptible origine !

Je voudrais que tout homme qui s'est communiqué au public entreprît un travail analogue sur

lui-même. De toutes ses œuvres, j'en suis convaincu, ce serait la plus utile aux autres. Quelle importance n'aurait pas pour l'éducation un certain nombre de ces simples histoires, dans lesquelles chacun montrerait avec sincérité et, s'il se peut, avec ingénuité, sous quelle forme le monde s'est révélé à lui dans le paradis de ses premiers jours (et chaque homme a eu le sien), par quels côtés la création lui a apparu d'abord, pourquoi telle petite cause a produit chez lui de grands effets, comment l'histoire humaine s'est trouvée réfléchie et enveloppée dans son horizon de ver de terre! Peut-être est-ce le seul moyen de s'élever plus tard à des conclusions qui ne soient ni imaginaires, ni systématiques. Car enfin qui nous apprendra ce que les choses, les hommes, la nature, la vie, ont été pour nous à l'origine, si nous ne voulons pas le dire nous-mêmes?

Autant que possible nous interrogeons chaque être autour de nous quand il arrive à la lumière. D'où sort-il? Par quel chemin s'est-il introduit jusqu'à nous?

Presque tous sont muets et nous n'en tirons aucune réponse. Ah! si un insecte pouvait parler et nous dire: « Voilà par quels efforts je me suis débarrassé des langes et du linceul où j'étais renfermé. Voici ce que j'ai appris dans mon âge heureux de chrysalide; puis voici de quelle manière

le monde, la vaste capacité des cieux et vous-mêmes, m'êtes apparus, sitôt que j'ai commencé à ouvrir mes mille yeux et à ramper sur la terre ! » Prendrions-nous cet aveu pour un triomphe de vanité ? Ce serait la nature des choses qui parlerait sous l'herbe. Insensé qui refuserait de l'entendre.

Et nous, ne répondrons-nous rien à qui nous interroge ? Mais qu'avons-nous à répondre si nous ne pouvons nous expliquer nous-mêmes ? Or cette explication est dans les premiers événements qui nous ont fait ce que nous sommes.

Je puis sentir, il est vrai, du plaisir à revenir sur mes premiers commencements, puisque je ressaisis une partie des jours qui m'échappent ; mais je ne puis sentir en conscience aucun orgueil de me voir si chétif dans ma faiblesse, dans mon ignorance première et comme je suis certain de ce que je viens de dire, je m'enhardis à continuer.

III

Quelle règle suivrai-je en recueillant mes souvenirs?

La réponse[1] que J.-J. Rousseau a faite à une question semblable a été pour moi une triste découverte. Quelle n'a pas été ma surprise lorsque je l'ai vu appliquer son génie à rechercher en combien de cas il lui a été permis de déguiser la vérité dans ses récits! Et les cas où il admet ces déguisements comme licites sont si nombreux, que l'on ne sait plus quelle place il laisse à la réalité. Il admet que l'on peut sans mentir donner comme vrai ce qui ne l'est pas dans tous les cas qui suivent :

Pour *broder les circonstances ;*

Pour les *exagérer*, les *amplifier* , les *outrer ;*

Pour *remplir par des faits controuvés les lacunes des souvenirs ;*

Pour prêter à la vérité des *ornements étrangers ;*

[1] Quatrième promenade.

Pour *dire les choses oubliées comme il semble qu'elles ont dû être.*

Les raisons qu'il allègue contre un reste de scrupule sont : le *plaisir d'écrire,* le *délire de l'imagination*, ou ce qui s'appellerait plus exactement le besoin de produire de l'effet. Quant à la théorie dont il couvre ces motifs, elle se réduit à dire qu'il y a deux sortes de vérités, les utiles et les indifférentes.

Le devoir qui engage envers les premières n'engage nullement envers les secondes. Déguiser celles-ci n'est point mensonge, mais fiction, d'où la possibilité de rester vrai tout en débitant une foule de faits controuvés que l'on donne pour des réalités.

Où s'arrêter dans cette permission effrayante de mettre le faux à la place du vrai? Sacrifier la vérité à l'effet; que peut-il sortir de ce principe nouveau porté dans la société, dans la vie? Je me le suis souvent demandé, au point de vue général. Il s'agit pour moi aujourd'hui de faire à cette singulière question une réponse pratique.

Userai-je de la permission de mêler le vrai et le faux, si bien qu'il n'y ait plus ni vérité, ni mensonge? M'autoriserai-je d'un grand exemple pour inventer des détails, faire des additions, broder les circonstances? Je ne ferai rien de cela parce que ce mélange me déconcerte et me glace d'avance.

A peine si je conçois qu'on y puisse trouver le moindre contentement.

Je m'attachais aux choses que vous me racontiez en me les présentant comme véritables. Depuis que je sais qu'une partie est controuvée, je m'occupe de discerner le vrai du faux sans pouvoir trouver la limite de l'un et de l'autre ! Je crains d'être dupe. Je sens même que je le suis infailliblement. Cela m'ôte toute sécurité et la moitié au moins de mon plaisir.

Qui me dit que la broderie ne l'emporte pas sur le fond ? Dans une histoire privée je tiens aux circonstances autant qu'aux événements eux-mêmes. Ce sont elles qui donnent à ces faits leur caractère, leur esprit. Quand j'apprends que ces circonstances sont de pure invention, je ne sais plus à quoi me prendre. Il me semble que la vie et la nature même s'exhalent en rhétorique.

Je ne parle pas de la conscience si évidemment blessée par cette facilité ouverte au mensonge. Qui vous garantit, en effet, que ces vérités que vous me déguisez me sont indifférentes ? Y en a-t-il de telles dans le monde ? Vous vous croyez en droit de me mentir, parce que cela, pensez-vous, ne me nuit en rien. Qui vous l'assure ? N'est-ce pas me nuire que m'introduire dans un monde faux où je ne puis m'armer d'aucune défiance?

Quand vous écrivez un roman et que vous me le présentez comme tel, je le lis dans l'esprit où vous l'avez conçu. J'ai sous les yeux une fiction; je le sais et ne puis en être dupe que si je veux bien l'être; il n'en est pas ainsi quand vous écrivez l'histoire de votre vie; si vous y mêlez des faits controuvés que vous me donnez pour véritables, vous me faites un tort réel. Je vous suis avec confiance, les yeux fermés, et vous abusez de cette confiance pour me tromper. Vous aveuglez, vous altérez mon intelligence, en l'asservissant à des choses dont je n'ai aucun moyen de reconnaître la fausseté. Vous m'asservissez à vous-même. Je deviens votre jouet. Vous faussez en moi l'esprit, l'imagination, la raison. C'est le plus grand mal que vous me puissiez faire. Les seuls livres dangereux pour moi sont ceux où l'on me donne comme réel ce qui ne l'est pas.

Telle est la réponse que j'ai trouvée en moi en commençant ce récit. Je l'écrirai donc sans aucun ornement étranger, sans broder aucune circonstance, à bien plus forte raison sans en inventer une seule. Dans ces conditions, ce que nous appelons l'art est-il possible? Nous avons contracté un tel besoin de faux, que nous voulons être trompés, même dans les choses qui n'ont de valeur que par la véracité. Est-il possible d'intéresser par un récit qui ne contienne que la vérité exacte sans

aucune invention de détail ? Je l'ignore. Et qu'importe ? Je puis bien en faire l'essai, puisque je n'écris plus guère aujourd'hui que pour moi-même.

En quoi la fiction même la plus belle pourrait-elle me plaire dans un pareil sujet ? Ne vaudrait-il pas cent fois mieux se donner carrière dans un roman, un drame, un poëme ? Si je reviens à ce passé, c'est pour revivre de ma propre vie. Veux-je donc me tromper moi-même pour le plaisir de me tromper ? Non, je veux me donner le plaisir de la vérité. Tout ce qu'on va lire sera d'une exactitude scrupuleuse. J'en écarterai même la forme du dialogue, car il est trop difficile de se souvenir de chaque parole après tant d'années, et je veux qu'ici les paroles soient aussi sincères que les choses.

IV

Je suis né à Bourg en Bresse[1] le 17 février 1803. Un magnifique jardin, celui de *Fenille*, plein des arbres les plus rares, s'étendait sous nos fenêtres ; il m'apparaît aujourd'hui comme un Éden. J'étais si chétif, en venant au monde, surtout si pâle, qu'il ne semblait pas que je pusse vivre. Ma mère, quoique calviniste, me laissa baptiser dans le catholicisme, seul culte pratiqué dans le pays. L'ignorance de nos provinces, qui confondaient les juifs et les protestants, lui avait été intolérable.

Mon premier chagrin date de ma deuxième année. Ma bonne Catherine se fiança. Je l'adorais. Mes cris, mon désespoir ne purent la retenir, ni même obtenir un sursis. Elle se maria et me quitta. Je faillis en mourir. On crut que peu de jours calmeraient mon désespoir, et rien ne fut épargné pour me distraire. Les jours, les mois, se pas-

[1] Des biographes allemands, qui ont bien voulu s'occuper de moi, me font naître à Strasbourg, sur la ressemblance du nom; le reste à l'avenant.

sèrent ; ma désolation ne faisait qu'augmenter. Le mal en vint au point que ma mère ne pardonna jamais à mon infidèle de ne s'être pas laissé fléchir par une si belle passion. Quoiqu'elle l'aimât beaucoup, elle ne voulut la revoir de sa vie ; après quelques années nous faisions encore de grands détours pour éviter de passer à sa porte.

Mon père était alors commissaire des guerres à l'armée du Rhin. Il fut décidé que nous irions lui faire visite. J'étais dans ma troisième année. Nous partîmes pour ce long voyage avec la fidèle Madeleine. Fidèle, ai-je dit ; en effet, cette constance dure encore après cinquante ans.

Dans les premiers jours de mon exil à Bruxelles, je fus reçu par une dame inconnue. « Votre plus vieille amie, me dit-elle, en entrant. Ne la connaissez-vous pas ? Je suis Madeleine. » Ce nom me ramena en un clin d'œil à ce passé d'un demi siècle. Pendant que j'écris, elle est ici près de moi, mon témoin pour ces jours éloignés, et mon guide là où ma mémoire hésite.

Nous passâmes tout le printemps de 1806 à Paris. Chaque matin, ma mère me conduisait du quartier des Tuileries au Jardin des Plantes, sous le grand cèdre ; nous y restions une partie du jour. Aucun souvenir ne me reste de cette première vue de Paris. Mais j'ai le sentiment assez distinct du voyage, lorsque blotti au fond de la voiture, tout à

moi-même, je jouais avec un affreux poupart rembourré de son, en carrick à galons d'argent, dont notre vieux tailleur boiteux m'avait fait présent au départ et que je mettais cent fois au-dessus de tout ce qui s'offrait à mes yeux. Nous traversâmes Bruxelles où je devais être confiné un demi-siècle après.

Mes souvenirs se réveillent à Cologne. Nous y fîmes notre entrée par une pluie battante, et le timon de la voiture se brisa dans le faubourg. Ma mère et moi nous nous mîmes à la recherche d'un abri ; tout était encombré par je ne sais quel synode ecclésiastique ; nous errions, sans pouvoir nous faire comprendre. Ayant perdu mes deux souliers dans la pluie, je marchais pieds nus sur le pavé, avec de l'eau à mi-jambe. Ma mère était au désespoir, ma bonne humeur dans cet ouragan la soutint. Enfin, le domestique se retrouva et nous eûmes un gîte.

Wésel était la ville où se trouvait mon père. Nous y arrivâmes, je ne sais comment. Ce que je me rappelle fort bien, c'est la vie toute nouvelle que j'y menais, très à mon gré. Nous habitions un palais du prince de Prusse, et dans ce palais, on ne voyait que des soldats traînant des sabres. C'étaient des cavaliers revenus d'Austerlitz, qui me prirent en grande estime, aussi ne pouvait-on plus me séparer d'eux. Je mangeais avec eux leur

soupe, à la gamelle ; quand ils allaient au fourrage, j'y allais avec eux, à mon rang. Car j'avais deux grands moutons bridés, harnachés, qui me servaient de chevaux. Pour chacun d'eux, on me distribuait deux bottes de foin, deux bottes de paille, que je liais et accommodais avec le plus grand soin en travers de mes montures. Après quoi, les tenant par la bride, au son de la trompette, je revenais avec le régiment ; je faisais la litière, je garnissais le râtelier, j'étrillais les bêtes, puis je rentrais le plus tard que possible.

Combien de temps dura cette vie, c'est ce qui m'échappe entièrement. Cependant elle finit à mon grand regret et à celui de notre vieille portière, bonne Allemande, dont je vois encore les larmes au moment où nous partîmes. Nous revînmes par le Rhin dont les grandes eaux me frappèrent, par Strasbourg et par Colmar, où nous nous arrêtâmes quelques semaines chez le général Puthod. Nous rentrâmes à Bourg au commencement de 1807. Sans attendre le printemps, nous allâmes nous établir à la campagne, dans notre rustique, inaccessible, incomparable Certines.

V

Certines était assurément alors un des points les plus retirés, les plus cachés qui fussent en France, et peut-être en Europe. J'imagine que l'Irlande seule ou l'Écosse renferme de ces sortes de déserts. Au couchant, de vastes forêts de chênes, où nous nous perdions quelquefois des jours entiers, de grands étangs qui me semblaient des lacs, enveloppés d'ombre ; au levant, à trois quarts de lieue au plus, un rideau de montagnes qui me paraissaient inaccessibles, le Revermont, premier gradin du Jura et des Alpes ; entre les forêts et la montagne, des bruyères, des taillis, des vernets, des verchères, des savanes, de petits pâturages, de vastes plaines de blé ; un horizon de paix, de silence éternel ; un air, celui des maremmes, plein de langueur ; au-dessus de cet océan de genêts, de bruyère et de seigle, sur un monticule, notre maison ombragée de cerisiers dont les branches tendaient leurs fruits jusque dans l'intérieur des chambres et principalement dans la mienne. La maison, très-vieille, appartenait à ma famille depuis

le seizième siècle. Mon père y avait ajouté deux pavillons aux toits d'ardoise, à colonnes et à plein cintre, qui égayaient le fond triste, gothique du corps de logis. Au milieu des acacias, des peupliers, des pommiers, des noyers, cette maison était cachée comme un nid. Deux fermes en dépendaient, et comme le sol avait peu de valeur, on s'était donné le plaisir d'accroître l'héritage d'une grande étendue de terrain, dont une partie même était en friche.

A Wésel, j'avais vu les vainqueurs d'Austerlitz. A Certines, quel changement de vie ! Et comme je m'y accoutumai vite ! Ma joie suprême était d'aller au soleil levant moissonner avec les moissonneurs dans les vastes étangs changés en terre de blé ou d'avoine au milieu des grands bois. On craignait pour moi l'ardeur du soleil et la fièvre presque inévitable dans nos maremmes. On crut d'abord agir très-sagement de ne pas me réveiller à l'heure où partaient les moissonneurs. Quand je vis qu'ils étaient partis, que le travail se faisait sans moi, que le mal était irréparable, j'en éprouvai une telle désolation, je devins si pâle, je fus si mortellement, si profondément anéanti, que ma mère jugea que mal pour mal, il valait encore mieux affronter la fièvre, et elle fit bien.

Depuis ce jour-là, je menai exactement la vie d'un paysan. Avec ma petite faucille, je moisson-

nais dans mon sillon ; on ne me permettait pas d'emporter ce que j'avais moissonné. Je ne devais regarder comme mien que ce quej'avais glané. Mais de ces glanures, je faisais des gerbes qui m'appartenaient. Je dressais moi-même mon aire ; je battais mon blé. Je l'enfermais dans un sac ; je l'envoyais au moulin. Et quel moment, lorsque je recevais en retour une blanche farine ! 'e la pétrissais en gâteaux, et je les faisais cuire dans un petit four que j'avais construit avec de belles briques sur une moitié de cerceau, pour dessiner et soutenir la voûte.

Dans cette liberté des champs, il y avait autre chose qu'un amusement. Je faisais un travail véritable, exténuant même, qui me rendait sacré le travail d'autrui. Combien je respectais le sillon couvert d'épis de seigle, les prés rares, jonchés de fleurs, et à plus forte raison le bouvier qui le soir ramenait sa charrue ! Car ma mère ne perdait pas une occasion de m'inculquer le respect de la nature humaine, dans le laboureur, dans le moissonneur, le semeur, le faucheur, auquel j'étais si loin de pouvoir atteindre ! Quelquefois même le résultat dépassait de beaucoup son intention. En voici un exemple.

J'avais pour compagnon inséparable un petit paysan, nommé Gustin, plus âgé que moi de trois ou quatre ans et beaucoup plus fort. Malgré cette

différence d'âge et de force, Gustin se soumettait à toutes mes volontés, comme s'il eût été né pour m'obéir. Cette habitude de commander sans raison me dénaturait. J'ordonnais pour le seul plaisir d'être obéi. Ma mère résolut de mettre fin à ce despotisme en herbe. Elle nous fit comparaître tous les deux devant elle, pour donncr à Gustin une leçon de fierté, et à moi d'équité. Après m'avoir réprimandé sur ma manie de faire perpétuellement le maître, elle nous dit gravement que Gustin n'était pas né pour obéir à mes fantaisies ; il était mon égal, mon ami, non mon serviteur ; elle entendait bien que nous changerions entièrement de conduite à l'avenir.

Le barbare ne la comprit que trop ; le lendemain, comme nous étions au bois, et qu'il se sentit fatigué, il ôta ses sabots et m'ordonna de m'en charger.

J'avais quatre ans ; j'obéis. Nous arrivâmes ainsi devant ma mère, moi portant humblement les deux sabots de Gustin (et ils n'étaient pas légers), Gustin, tout fier de me voir essoufflé et rendu sous le faix ; et pourtant c'était le plus honnête, le plus doux garçon du village. Ainsi cette première leçon d'égalité n'avait fait que déplacer le tyran ; combien de fois de grands événements m'ont forcé de me la rappeler !

Sitôt que je fus assez grand, ma première am-

bition fut de garder les bœufs, en compagnie des *carats*, dans les verchères, puis bientôt les chevaux dont j'appris à nouer et à dénouer les entraves de fer. Pendant ces longues heures nous apprenions à distinguer de loin, au vol, à leur manière de se poser dans les haies, les roitelets, les mésanges, les rouges-gorges, les *tia-tia*, nos compagnons ordinaires; et nous nous trompions rarement. Cela m'est toujours resté. Nous distinguions aussi le sifflement des couleuvres, très-nombreuses, d'avec le chant des cigales. Cette vie de pasteur dura, je pense, deux ans; après quoi j'aspirai ouvertement au labourage. J'y parvins à la fin.

Mon père, toujours en quête d'inventions, avait introduit et acclimaté des buffles dans ses fermes. Mais leurs figures rébarbatives, leurs anneaux de fer dans les narines me repoussaient. Je me consacrai de préférence aux bœufs. J'avais les miens qui me connaissaient, Bise et Froment, le premier tout blanc, un peu paresseux, il est vrai, le second, roux, maigre de l'échine, en revanche rude travailleur. Je les avais choisis parmi les plus robustes; et quel orgueil de se faire obéir de ces grands animaux, qui au moindre geste suivaient mes pas dès que j'appuyais ma longue gaule sur le joug!

Ils ne pouvaient faire un pas sans moi. Je les

menais ainsi à l'abreuvoir, au tombereau, à la crèche, surtout à la charrue. Car c'est là que je pouvais le plus facilement et le plus longtemps régler mon pas sur le leur, et marcher à côté d'eux, fièrement, sans courir. Et quelle patience ils me montraient ! Quoique j'abusasse assurément de leur douceur, jamais elle ne se démentit un seul instant. Aussi en étaient-ils bien récompensés au bout de chaque sillon. J'allais cueillir des trèfles verts qu'ils mangeaient dans ma main, en me regardant de cet œil profond où je croyais voir tout l'amour qu'ils avaient pour un si bon maître. Combien de fois j'ai conduit ainsi le labourage jusqu'à la dînée ! car tout mon plaisir eût été gâté si mes bœufs eussent obéi à d'autres qu'à moi. Tout au plus permettais-je au bouvier de les appeler par leur nom, de loin à loin ! Je m'étais réservé à moi seul le droit de l'aiguillon.

Au retour de la charrue, ma mère m'attendait sur la galerie pour me faire réciter le personnage d'Éliacin. Elle jouait elle-même celui d'Athalie avec un sérieux terrible :

Comment vous nommez-vous ?

J'étais forcé de baisser les yeux pour répondre :

J'ai nom Éliacin.

Autant le labourage me trouvait infatigable, au-

tant je montrais peu de zèle pour les travaux où mon père m'entraînait dans les courtes apparitions qu'il faisait parmi nous! Avec le goût du progrès qu'il portait en toute chose, il avait entrepris au milieu de nos marais l'œuvre d'Hercule contre l'hydre de Lerne. Notre hydre à nous, c'était le marais de Léchères, qui occupait tout le plat pays. Nous allions dès le lever du soleil combattre le fléau. Mais là rien n'excitait, n'éveillait mon imagination. Il s'agissait dans ces longues savanes, qui couvrent, dit-on, un lac souterrain, d'arpenter le sol, traîner la chaîne, porter le pied du niveau d'eau, lever, baisser le point de mire. Ce travail était assurément moins fatigant que celui du labourage, et pourtant il m'accablait parce qu'il n'était pas entièrement libre. Je ne savais à quoi le rattacher. L'utilité de ce desséchement de nos maremmes était trop loin de moi. Je ne voyais là qu'une corvée dont je revenais harassé. Outre que l'air fade et douceâtre des nénuphars de nos marécages m'alanguissait le cœur sous un soleil ardent. Dès que je me sentais libre, je courais à l'étable. Je me reposais sur la crèche, à côté des grands bœufs ruminants, harassés comme moi. Je retrouvais en un instant à leur souffle l'indépendance, la force, la santé. Dans leur compagnie je contractais quelque chose de leur humeur, la douceur, la patience. Elles ne m'ont manqué absolu-

ment que depuis le temps où j'ai cessé de vivre avec eux. Plus les lieux étaient incultes, plus ils me plaisaient. J'aurais été désolé que nos landes, nos bruyères eussent été converties soudainement en riches champs de blé. On respirait en tout je ne sais quelle douce sauvagerie primitive qui m'enchantait. On n'entendait jamais que le bruit des chaînes de fer des chevaux dans le fond des taillis. Ma mère elle-même cédait à ce charme. Malgré le souvenir des grands pacages de la Suisse, où elle avait été élevée, et quoiqu'elle eût un certain dédain pour nos misères, elle avouait que dans aucun lieu de la terre on ne trouvait un tel silence, joint à une paix si profonde. Ses inquiétudes, ses angoisses en étaient apaisées comme par un baume invisible. Peut-être ce baume qui calmait toute chose était la mort qui nous enveloppait jusque dans l'haleine des plantes de nos marais. Nous n'y pensions guère, ni elle ni moi, et nous en avions la douceur, sans en soupçonner le danger.

Une terre riche, féconde, où tout eût été à souhait, nous eût laissés insensibles ; au contraire, nous étions attendris sur la misère de nos champs de cailloux. Quand en été les troupeaux revenaient sans pouvoir trouver une goutte d'eau dans le pays, et qu'ils tombaient épuisés sur la terre épuisée comme eux, nous nous sentions languir aussi. A la première goutte de pluie, nous renais-

sions. Après la moisson venait la saison de la fièvre. Elle s'abattait sur chaque chaumière. Je n'imaginais pas qu'une seule créature pût y échapper; la première fois que je vis un papillon se traîner sur la terre, en faisant trembler ses ailes, je poussai des cris, je crus qu'il avait la fièvre. Nous allions dans cette saison cueillir de la centaurée dans les bois, des pensées dans les sillons. Nous distribuions nos élixirs. Moi-même, je ne tardais pas à être atteint du fléau. Mais, l'accès passé, nous ne faisions qu'en rire. C'était là un mal auquel nous ne donnions pas ce nom, tant il était fréquent et inévitable. Les habitants y opposaient une patience, une égalité d'âme qui me gagnaient moi-même.

Dans cette profonde retraite, jamais un visiteur, excepté le bon père Pichon, vieux trappiste qui avait presque oublié la parole dans un silence de soixante et dix ans. La Révolution l'avait émancipé, malgré lui, de son couvent, et il ne pouvait s'accoutumer à la liberté. Fidèle image du catholicisme de ce temps-là qui commençait à sortir de dessous terre, le père Pichon, chauve, courbé en deux, allait, la besace sur le dos, faire la quête de porte en porte; il bêchait son jardin, il labourait de ses mains son petit champ, ce qui le rendait méprisable aux yeux des paysans. Ma mère, quoique non catholique, assistait le dimanche à

sa messe, à ses prêches, et m'y conduisait avec elle. Cette pauvreté lui plaisait comme un souvenir de l'Église primitive. En la voyant entrer dans une église qui n'était pas la sienne, encourager ce bon ermite que l'assistance intimidait, et qui osait à peine ouvrir la bouche, je n'étais certainement pas frappé de cette conduite comme d'une chose singulière. Il me semblait tout naturel que les amis de Dieu se réunissent dans la même église. Sans le savoir, je prenais là une leçon de charité, de tolérance, qui s'est inculquée bien profondément en moi.

Quelle bonne église que celle du père Pichon, pauvre, nue, humble, bègue, ouverte à tous, comme au temps de l'Évangile ! Quand j'ai vu plus tard l'intolérance, j'en ai été scandalisé comme d'un schisme. Et cependant, il avait aussi son intolérance qui lui revenait par intervalles, jusqu'à dire dans ses sermons, en balbutiant : « Mes chers frères, tous ceux qui savent lire sont damnés. » Mais il était au fond si humble, si désarmé, si inoffensif, que ses anathèmes nous faisaient sourire ; il s'en apercevait : nous n'en étions pas moins les meilleurs amis du monde.

Ce serait ici l'occasion de rechercher comment, d'où m'est venue l'idée de Dieu. Quelque effort que je fasse, je ne puis remonter à ce moment

précis. Il m'échappe. Je ne puis retrouver un seul instant de mon existence où cette idée, du moins ce nom m'ait été inconnu. Mais si je devais assigner l'époque où il m'est devenu réellement familier, je la placerais dans le doux printemps de Certines, lorsque, au milieu des fleurs, des abeilles, des demoiselles diaprées voltigeant sur les roseaux, à l'ombre des tilleuls et des saules, je répondais dans le personnage d'Éliacin :

Chaque jour je l'implore, ...
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien !

J'entends tous les jours répéter que la religion naturelle ne peut être une religion vivante, qu'elle laisse sans appui la nature humaine. Au moins devrais-je dire que j'ai vu à cela une exception bien réelle ; car ma mère, qui m'enseigna seule ses croyances, ne me parla jamais d'aucun dogme particulier à une Église. Je reçus d'elle, je ne sais comment, l'idée d'un Père tout-puissant qui nous voyait à toute heure, qui veillait sur nous. Il fallait le prier pour en obtenir la sagesse, et nous le priions ensemble, partout où l'occasion se présentait, dans les champs, dans les bois, dans le jardin, dans le verger, jamais à des moments fixés d'avance.

L'éloquence qu'elle mettait dans ces prières, toutes conçues au moment même, était surpre-

nante, lorsqu'à voix basse, partout où l'emotion la saisissait, mais le plus souvent le soir, avant qu'on eût apporté la lumière, elle s'élevait en esprit vers le Père commun. Je n'entendis jamais deux fois la même prière. Chaque jour, chaque soir, la prière changeait, suivant le besoin, les fautes de la journée, les tristesses, les angoisses présentes; car elle m'initiait à toutes ses peines, à toutes ses anxiétés sur l'avenir, et dans ces moments choisis, je comprenais ses chagrins, comme je les comprendrais aujourd'hui. Ces prières étaient des conversations en face de Dieu, sur ce qui nous touchait, elle et moi, de plus près. C'était notre vie de chaque jour exposée, dévoilée devant le grand témoin

La lumière de ces entretiens célestes était si grande, qu'elle m'enveloppait réellement comme d'une révélation. D'ailleurs jamais un mot d'un rituel quelconque. Jamais une formule officielle d'aucune Église; tout venant de source, de l'effusion d'une âme inspirée. Moi, catholique, je me trouvais ainsi engagé dans une conversation perpétuelle avec Dieu et je n'avais jamais entendu parler d'ange, ni d'Église, à peine du Christ. Comment cela s'accordait-il avec l'Église du père Pichon? Je l'ai déjà fait pressentir. Ma mère trouvait en lui l'innocence de cœur d'un ermite des légendes. Il trouvait en elle le respect que lui

refusaient les paysans, et il la donnait en exemple à ses ouailles, comme je l'entendis un jour : « Mes paroissiens, leur dit-il, vous ne trouvez pas mes sermons bien faits. Prenez exemple de madame Quinet ! Elle a beaucoup plus d'esprit que vous, sa religion ne l'oblige pas de les entendre, et pourtant elle n'en manque pas un seul. »

C'était là vraiment le prêtre à la croix de bois, au calice de bois. Mais nous seuls, dans le pays, l'aimions et le respections à cause de cette humilité. Pour tous les autres, elle était un scandale et devint une occasion de mépris.

Quelle comparaison pouvais-je faire entre les entretiens tout divins auxquels j'assistais chaque jour et ce que je voyais et entendais dans la chapelle du père Pichon ? Dès que la petite sonnerie argentine de sa clochette se faisait entendre le dimanche, j'arrivais bien préparé ; les entretiens de ma mère me suivaient jusqu'au seuil ; l'aspect vénérable de quelques vieux paysans à genoux hors de l'église gothique, sous le ciel, au bord des haies d'aubépines, m'imposait. Mais cette impression diminuait à mesure que j'avançais dans l'intérieur. Blotti derrière l'autel, avec les anciens de la fabrique, je ne voyais pas même les cérémonies, je ne voyais que le menu détail des cierges, du pain bénit, des burettes. D'abord j'écoutais avec un grand étonnement les chants

latins dans la bouche de nos laboureurs. Je ne comprenais rien, je ne sentais rien, excepté dans les moments de silence complet qui me frappaient par le mystère ! Mais combien les heures machinales qui suivaient me paraissaient pesantes ! Car les messes du père Pichon étaient interminables, à cause de sa difficulté de lire, de prononcer. J'attendais avec impatience le moment de sortir de ma cachette pour revoir les champs, les bois. L'église était certainement l'endroit où j'étais le moins occupé de Dieu, le moins près de lui.

VI

Où m'arrêterais-je si je ne suivais ici que mon adoration pour ces lieux? Je ne m'arrêterais pas. Je raconterais l'histoire de chaque chaumière, de chaque champ, de chaque arbre. Car je les connais tous, comme ils me connaissent moi-même. Si la terre entière devait se flétrir, il me semble toujours que ce coin serait épargné, et qu'il garderait son innocence première.

La plus grande impression, la plus forte que j'aie reçue des choses en ma vie, a été de revoir ces lieux en 1839, après cinq ans d'absence. Je savais que la maison et les champs avaient été vendus, qu'ils appartenaient à des maîtres étrangers, mais je n'avais voulu rien savoir de plus. Me trouvant dans le voisinage, je me hasardai à les revoir. Je pris une voiture et me fis conduire à Certines. A un quart de lieue de la maison, je mets pied à terre, je traverse le petit bois qui me cachait la vue. Je m'avance sur la lisière du taillis, de manière à découvrir en plein cette maison chérie. Je lève les yeux. Je vois une pelouse

verte, unie, mais pas un seul pan de mur, pas un arbre même. Je crois m'être trompé. Je m'oriente. Mais non, voilà bien la planche jetée sur le ruisseau. Je la traverse, voilà de l'autre côté le chemin herbu qui monte vers le jardin. Je le suis. Mais le jardin a disparu comme la maison elle-même ! A la place de tout cela, un tas de pierres roulées. Je m'assieds sur ce tas de pierres. Une paysanne sortie d'une maison voisine s'approche de moi; elle m'avait reconnu. Nous pleurâmes tous deux ensemble. De ce jour-là je me sentis déraciné sur la terre. J'appartenais à l'orage ; il pouvait me prendre et m'emporter où il voudrait.

Ah ! que la fortune a bien fait de m'arracher à temps de ces fortes racines ! Qu'elle a bien fait de m'ôter peu à peu ce qui m'était le plus cher, puisqu'elle voulait m'ôter mon pays même ! Que deviendrais-je aujourd'hui si j'avais laissé derrière moi tous ces enchantements attachés aux lieux, aux choses, aux arbres même qui faisaient comme une partie de mon cœur ? Je me retournerais vers eux, je les appellerais ; ils m'attireraient par un charme invincible ; je voudrais les revoir encore une fois, car je les revois souvent en songe ; et Dieu sait où s'arrêterait ce mal du pays qui va, dit-on, quelquefois jusqu'au délire. Mais heureusement, les choses que j'aimais le mieux ne sont plus; elles ont été toutes effacées de la

terre, pour que je n'eusse pas à les regretter. Celui qui a abattu de son marteau ma maison paternelle m'a affranchi. Je puis trouver partout un tas de pierres roulées pour m'y asseoir et y pleurer.

Chaque année, l'hiver nous ramenait à la ville. Mon père ne pouvant guère supporter le bruit des enfants, je fus mis en pension chez un professeur de mathématiques, très-savant homme qui consentit à me prendre, quoiqu'il n'eût pas d'autre élève. Étant seul chez lui, je fus traité comme un enfant de sa famille et cent fois mieux. Car mon maître, exigeant pour les siens, dur même, montra pour moi une douceur inaltérable. Jamais un châtiment, ni même un reproche. Ma seule peine était l'excessive sévérité que l'on témoignait au fils de la maison, Jules, que le père voulait pousser dans les mathématiques. La conscription fut une délivrance pour cet honnête garçon qui eut ma première amitié. Nous lui fîmes la conduite sur la grande route du pont d'Ain. L'année suivante nous apprîmes sa mort. Il avait été tué à Iéna. C'est la première mort dont j'entendis parler et qui me toucha. Jusque-là l'idée de la mort n'avait jamais approché de moi. J'y croyais à peine. Elle nous laissa un assez long sursis, avant que j'entendisse de nouveau parler d'elle. Je restai longtemps avant d'être bien convaincu que, moi aussi, je dusse mourir un jour.

La méthode qu'employa avec moi mon mathématicien mérite assurément que je la signale ici. Il m'apprit à la fois à lire et à écrire, tantôt sur le sable dans le jardin, tantôt à la craie sur son grand tableau noir, sans que je visse jamais ni livre, ni papier, ni plume, ni encre. Je sus ainsi écrire longtemps avant de savoir lire, et cela jetait ma mère dans de singulières alarmes ; car elle ne se lassait pas de demander à mon maître s'il croyait sincèrement que je pusse apprendre à lire. A quoi il répondait, ce me semble avec beaucoup de raison, que l'on avait vu nombre de gens ne pas savoir lire, mais qu'on n'en avait pas encore vu qui, sachant écrire, n'aient pas fini par apprendre à lire.

A peine avais-je débrouillé mes lettres, il me jeta dans le latin, mais tout cela en se jouant, au milieu des gâteaux cachés sous les arbres de Bouvent. Il s'ensuivit que je savais écrire avec toutes sortes de choses couramment, excepté avec une plume. Aussi me trouvant dans les vendanges à Jasseron, à l'âge de cinq ans, chez M. Riboud, et n'osant me confier aux grandes demoiselles de la maison, je m'adressai au cocher Virieu ; je lui demandai des allumettes de chanvre. A son grand étonnement, je taillai ces allumettes avec son couteau et j'écrivis sous ses yeux, dans l'écurie, à ma mère une lettre très-lisible qu'il porta le len-

demain à la ville et qui fit certainement quelque honneur à ma méthode. Bénie soit la mémoire du savant homme qui m'épargna tous les soucis, toutes les larmes qui accompagnent ordinairement la première instruction des enfants !

Il ne me fit pleurer qu'une seule fois en sa vie, mais à me désespérer, et ce fut par l'obligation de le quitter. Qui jamais eût pensé qu'un homme si sage, si savant, si vraiment philosophe, était fou ? Malheureusement, il l'était par accès, sans que rien l'eût trahi jusque-là au dehors. Mais ce moment arriva. Comme il faisait visite à ma mère, sa frénésie le saisit. Il s'élance, lève sa canne sur elle ; il allait la frapper, lorsqu'un ami qui se trouvait en tiers l'arrête, le désarme et le ramène tout écumant chez lui. Le lendemain, les excuses arrivèrent, les aveux, le désespoir. Par bonheur, le secret était en bonnes mains, quand un seul mot eût perdu ce digne homme qui a marqué depuis dans l'enseignement et même dans la science. Il fut décidé que le terrible secret serait gardé ; il l'a été si bien, si religieusement, que je ne l'ai appris que de longues années après ; et alors il était sans danger ; car mon maître, retourné dans son pays, y était mort, et sa famille éteinte.

Au moment où l'éclat se fit, ma mère voulut que je ne perdisse rien de mon respect pour l'homme

vénérable auquel je devais les premiers éléments. Plutôt que de le rabaisser à mes yeux, elle aima mieux me désespérer. On me retira de chez lui, mais, injustice magnanime ! on me fit croire qu'il ne voulait plus de moi, que je ne répondais pas suffisamment à sa bonté. Bref, je devais me croire congédié, et je le crus.

Cette nouvelle fut terrible pour moi. Le désespoir que j'éprouvai de quitter ce bon maître fait son éloge plus que tout ce que je pourrais dire. Je cherchais quelle faute j'avais commise envers lui, envers sa digne femme, envers la bonne Amélie, sa fille ; je me sentais déchiré de remords sans savoir quelle était ma faute. Au moment où je reçus la fatale nouvelle, je conjuguais à haute voix sur l'escalier le verbe GAUDEO, *je me réjouis*. Cette conjugaison est devenue une date dans ma vie. Je n'entendrai jamais prononcer ce mot sans que toute cette histoire me revienne dans le moindre détail. Plus tard, quand le secret me fut révélé, le verbe *gaudeo* resta toujours entre nous une expression d'ironie, que nous appliquions aux plus tristes fatalités de la vie.

Le premier usage que je fis de mon savoir fut de lire les contes de fées. Je les recevais un à un dans de petits volumes bleus, bariolés, et j'avais tout le temps nécessaire pour m'approprier le fond de l'une de ces histoires, avant de passer à une

autre. Si je croyais réellement à l'existence de tous les petits êtres enchantés qui peuplent le monde des fées, c'est ce que je ne puis dire. Mais je croyais du moins à la magie, et assez pour tenter très-sérieusement de l'exercer pour mon compte. Je croyais à la vertu des belles pierres brillantes. En voyant les veines de nos cailloux de granit étinceler au soleil, je pensais avoir le secret de ces métamorphoses que j'admirais tant dans mes contes de fées. Quoique nous eussions toujours de beaux jardins, ceux de Fenille, un vrai Jardin des Plantes, ceux de Meillonnaz, je semais sur le bord de nos fenêtres des jardins en terrasse que je plantais régulièrement de brins d'herbe et de jasmin en guise d'arbres; il me semblait que ces brins d'herbe allaient, au contact de mes pierres enchantées, se métamorphoser en magnifiques bosquets, tels que ceux du prince Charmant. Je voyais déjà cette métamorphose s'opérer. Il n'y manquait que l'oiseau bleu, le sansonnet, et les petites fées, qui ne voulurent jamais apparaître.

Une autre lecture de ce temps-là fut celle des *Petits Orphelins du hameau.* Il m'en reste une grande impression de pitié et même de terreur. Je ne pouvais entrer dans les ruines du vieux château de Montmort, sans voir la terrible châtelaine errer dans les décombres à la poursuite des deux petits

infortunés avec lesquels je m'étais entièrement identifié. J'aurais pris ces vieilles ruines en horreur, si je n'y avais trouvé un jour des lambeaux de tapisserie où était figurée la vie de don Quichotte et de Sancho Pança.

VII

Jamais peut-être enfant ne fut entouré de personnes d'un caractère plus opposé. Ma grand'mère appartenait à une famille du parlement du Dauphiné, Prost de Royer. Très-jalousée, très-persécutée par sa mère, elle avait été enfouie jusqu'à trente ans au couvent. Elle y avait rongé son frein jusqu'à son mariage avec mon grand-père, Philibert Quinet, maire de Bourg, que je n'ai pas connu. De ce long souvenir du couvent, elle avait gardé une sévérité implacable. J'ai vu mon père interdit devant elle, à plus de cinquante ans. Je pourrais citer des exemples de son système d'éducation, qui sembleraient incroyables aux hommes de nos jours; qu'il me suffise de dire que deux fois par semaine elle faisait venir chez elle un garde de ville pour fouetter les trois enfants. S'ils étaient sans reproche, le châtiment comptait pour les fautes à venir.

A trois ans encore, au moindre pleur, elle enfermait mon père dans un tiroir de commode. A dix-huit, elle fit arracher un matin toutes les fleurs

qu'il cultivait avec passion. En revanche, il scia la nuit, par le pied, tous les arbres fruitiers du jardin. Après quoi, il ne restait plus qu'à s'enrôler. C'était le temps des volontaires de 92. Il s'enrôla dans le bataillon de l'Ain et partit. Le mariage de mon père ne fit que suspendre la brouillerie. Dans sa visite de noce, ma mère voyant de loin un tableau du Christ suspendu au mur, demanda quel en était le sujet, car elle avait la vue basse : « C'est un Dieu, madame, que vous ne connaissez pas, » répondit une voix inflexible. Ma mère se tint pour offensée et n'y retourna plus. Le jour de ma naissance, on me porta chez cette terrible personne. Elle jeta un regard complaisant sur moi, et il lui échappa de dire : « Il aura de l'esprit. » C'est sur ce frêle, incertain présage que la réconciliation se fit. Aussi y resta-t-il toujours beaucoup de froideur et d'instabilité.

Telle que je viens de la dépeindre, l'air imposant, les traits grands, beaux, fiers, cette redoutable grand'mère, impassible comme un parlement assemblé, avait une sensibilité exquise pour la beauté, à ce point qu'elle ne pouvait conserver à son service une personne qui n'eût au moins les traits réguliers et corrects. C'était chez elle la première condition de tout engagement. Elle aimait avec passion les tableaux, les gravures, dont ses appartements étaient remplis. Surtout elle avait une véritable

idolâtrie pour la beauté dans la parole. Elle a été certainement une des premières de nos provinces à s'engouer du *Génie du christianisme*. Elle ne pouvait citer une certaine phrase descriptive sur le *cri de la hulotte* sans fondre en larmes. Dans sa vieillesse, la terreur de l'enfer attrista ses derniers jours. La rigidité qu'elle avait eue pour les autres, elle l'exerça contre elle-même.

De cette première éducation, mon père garda la sévérité, non dans ses actions, qui ne furent jamais rigoureuses, mais dans ses regards, dans son attitude, dans ses paroles, par lesquels il tint ses enfants toujours à une grande distance de lui. N'ayant point connu les caresses, il ne les fit point connaître aux autres. Quoiqu'il eût embrassé toutes les idées nouvelles, il était resté l'homme d'un autre siècle, par l'austérité qu'il portait dans l'éducation. Encore n'avait-il retenu des anciens temps que le côté négatif, l'aversion de toute familiarité, mais non la rigueur des peines. Je ne craignais pas avec lui le châtiment, car il ne me punissait guère ; mais je redoutais sa froideur. Ses grands yeux bleus errants sur moi m'interdisaient sans qu'il parlât. Sa moquerie me glaçait ; je restais muet, immobile, sans savoir que craindre, mais avec la quasi-certitude de déplaire, et cette certitude me rendait désagréable pour lui seul, tant j'étais paralysé par son regard. Si j'eusse pu

rompre cette glace et m'élancer vers lui, assurément il m'eût bien reçu, non par des démonstrations équivalentes, qui n'étaient pas dans sa nature, mais avec une bonté réelle. Et cette idée ne me vint jamais. Elle ne pouvait me venir ; car lui présent, je ne pensais pas, je ne sentais pas : j'étais tout à la crainte de déplaire. Comme il avait heureusement l'esprit élevé, pénétrant, il comprenait tout cela, sans en rien dire, et ne me jugeait pas sur ce que j'étais avec lui. Vif, impatient comme tous les hommes de ce temps-là, qui ne pouvaient souffrir ni obstacle ni retardement à leur volonté, mais humain, juste, droit, il n'exigeait de moi que ce qu'il me donnait lui-même.

Voyant qu'il n'avait pas ce qu'il fallait pour m'apprivoiser, il résolut très-sagement de ne se mêler en rien de ma première éducation ; il s'en remit entièrement à la sagesse de ma mère, pour laquelle il avait une déférence qui allait jusqu'à l'admiration. Il fallait que cette admiration fût bien profonde, puisque avec un naturel de salpêtre, il lui montrait en toute chose une déférence, une douceur, une égalité d'humeur qui ne se sont pas démenties un seul instant jusqu'au dernier jour de sa vie.

Aussi est-il vrai qu'il avait rencontré en elle une personne bien rare, et j'ose dire admirable. En même temps qu'elle avait l'esprit du dix-hui-

tième siècle dans toute sa fleur de malice, de gaieté, elle avait la raison la plus solide ; au milieu de cette malice enjouée, des retours de mélancolie sans bornes, un enthousiasme sacré pour tout ce qu'il y a de grand, de fier sur la terre. Son père, M. Rozat, du midi de la France, l'avait associée tout enfant à sa vie voyageuse de secrétaire d'ambassade, qui dut la mûrir de bonne heure. Quoique Française de naissance, de race, de cœur, d'esprit, de manières, autant qu'on peut l'être, elle était calviniste. Élevée à Céligny, près de Genève, et à Versailles, elle réunissait dans un mélange unique la solidité des principes genevois avec le naturel élégant, la hardiesse d'idées, la curiosité inquiète de l'ancienne société française, dont elle avait entrevu, enfant, les derniers restes. Les évêques de Versailles s'étaient amusés à vouloir la convertir au milieu des fêtes. Ils ne s'attendaient guère à trouver dans cette petite fille de dix ans un controversiste achevé. Sa théologie de Genève, qu'elle maniait avec une imperturbable dextérité, divertit les princes de l'Église, mais ne leur laissa rien gagner sur elle. Le temps le plus heureux de sa vie, le plus calme, le plus regretté, disait-elle, avait été l'année de la Terreur, lorsqu'à douze ans, en pension à Versailles, seule, au milieu de ses études chéries, elle apprenait le dessin qu'elle aimait passionnément. La

Terreur passa auprès d'elle sans qu'elle s'en aperçût. Revenue en Suisse avec son père, alors maire de Versoix, elle connut madame de Staël au château de Crans. L'admiration qu'elle éprouva dès lors pour la personne, pour les écrits, pour les vues nouvelles de madame de Staël, se joignit à tous les contrastes qui se réunissaient déjà en elle. Au reste, sa figure ressemblait à son esprit : de grands yeux noirs, vifs, profonds, qui jetaient des éclairs, un beau front encadré de longs cheveux noirs bouclés, des traits charmants, la grâce même. Telle était celle à qui mon éducation fut remise. Que cette éducation n'ait pas produit de meilleurs fruits et surtout plus brillants en de pareilles mains, c'est ce qui m'étonne chaque jour davantage.

J'avais aussi près de moi une sœur de mon père. Chez elle les mêmes causes avaient produit des résultats entièrement différents. Le souvenir de ce qu'elle avait souffert étant enfant l'indignait contre toute sévérité et même contre toute justice. Elle se faisait un devoir de conscience rigoureux, absolu, de gâter quiconque entrait dans la vie, et moi plus que tout autre. Elle m'eût laissé mettre le feu à sa maison plutôt que de me contrarier. Son grand, son unique souci était d'être l'exacte contre-partie de sa mère, à quoi elle réussissait merveilleusement. Elle se vantait que l'on eût dé-

pensé pour son éducation quatorze livres et demi, et elle sentait bien que c'était là une de ses mille grâces. Car c'est peut-être la seule personne dont l'esprit original, vraiment prime-sautier, ne dut absolument rien à la culture. Charmante, belle même dans sa jeunesse, et ayant trouvé à cause de cela grâce devant sa mère; grande, svelte, l'air d'une biche effarée, quoiqu'elle eût vu le monde, il n'avait eu aucune prise sur elle. Elle avait tous les instincts de la vie première: l'horreur de tous les jougs, le goût de toutes les révoltes, l'exécration du convenu, l'adoration de la campagne, des landes incultes, des maisonnettes dans les bois (et elle en avait toujours de charmantes), de la liberté des champs, de la solitude des forêts. Elle aimait tous les animaux, principalement les plus laids, parce qu'ils étaient les plus disgraciés, les plus injustement traités par la nature. Elle apprivoisait pour moi jusqu'à des crapauds, qui la suivaient, en jetant leur cri mélancolique, dans son salon de Certines, où elle me ménagea un soir cette surprise, à mon grand effroi d'abord, puis bientôt à ma grande joie. Sa vie semblait être de m'épargner tous les maux qu'elle avait endurés, de me faire tous les plaisirs qui lui avaient manqué.

Avec ma grand'mère, j'étais dans la stupeur, avec mon père dans la crainte et la réserve, avec

ma mère dans une joie parfaite qui ne me laissait rien désirer.

Quant à ma tante, elle voulait être mon jouet et elle l'était. C'est elle que j'attelais à ma charrue; je lui mettais le joug, je la pressais de l'aiguillon. C'est elle qui creusait mon sillon dans le jardin, et quand, au bout du sillon, elle se retournait et me demandait : « M'aimes-tu ? » je lui répondais : « Il faut bien aimer tout le monde. » Elle était heureuse de cette réponse et la trouvait adorable.

Il ne me manquait plus qu'un être plus faible que moi, à aimer et à protéger. La naissance de ma sœur me surprit comme un miracle. D'où venait-elle? qui l'avait apportée? Et une fois sur cette pente, je ne m'arrêtais pas. Comment se font les enfants? Où sont-ils avant de venir au monde? Comme je ne me lassais pas de répéter ces questions et que je ne laissais de repos à personne, une servante me fit une réponse qui eut le mérite de satisfaire complétement ma curiosité éveillée sur l'origine des êtres. D'après cette genèse, les enfants étaient faits avec de la farine de pur froment bien détrempée; on n'en prenait que la fleur. On les faisait chauffer doucement sur un petit feu de cendre. Ceux qui étaient trop roussis devenaient noirs comme l'encre, c'étaient les nègres. Mais c'est ce que l'on évitait en les retournant de temps en temps sur le côté: il fallait

beaucoup de patience pour éviter qu'il ne fussent brûlés. Moyennant quoi, ils se mettaient tout d'un coup à se lever et à appeler en criant. Il n'y avait plus alors qu'à les baptiser. Cette explication, qui satisfit pleinement ma raison, ne vaut-elle pas bien le limon de Prométhée, les pierres de Deucalion ou la côte d'Adam ?

La cérémonie du baptême est restée gravée dans mon souvenir. Je me vois encore marcher en tête du cortége avec trois enfants, nés dans la même année que moi.

Nous traversâmes la ville portant chacun un grand cierge, et les cloches sonnaient. Ceux qui étaient à ce cortége vivent encore, mais combien séparés par le hasard, par les choses, par le vent du siècle ! N'est-ce pas comme s'ils vivaient sur des planètes différentes ? Le moindre souffle qui s'élève de terre suffit pour disperser les âmes humaines à tous les bouts de l'horizon. A peine se sont-elles entrevues face à face, elles se quittent sans même qu'il y ait d'adieu, et elles ne se retrouvent plus !

VIII

Le premier nom que je connus fut celui de Voltaire, et voici comment je l'appris. Je demandais quelle était la personne qui avait le plus d'esprit au monde. Ma mère me répondit : « C'est un vieux monsieur qui s'appelle M. de Voltaire. » Sur cela, je restai persuadé que ce monsieur demeurait dans la même ville que nous. Je le cherchais des yeux, quand nous sortions, aux fenêtres, sur le seuil des portes. J'étais un peu blessé qu'il ne nous fît pas de visite ; mais je mettais cette négligence sur le compte de son grand âge. Peut-être avait-il la goutte, peut-être était-il infirme comme ma grand'-mère. Je connus ainsi le nom de Voltaire sous l'Empire, fort longtemps avant de connaitre celui de Napoléon.

Le hasard ne fut pour rien dans cette différence. Elle eut une cause toute morale ; et pourquoi ne la dirais-je pas, tout incroyable qu'elle paraisse ? Mon père haïssait le maître du monde d'une haine qui n'a peut-être jamais été égalée. Il ne pouvait l'entendre nommer sans frémir, sans pâlir d'indi-

gnation, de colère et même de mépris. Car il est le seul homme que j'aie vu mépriser celui que tout le monde admirait.

Non-seulement mon père ne pouvait entendre parler de lui, il ne pouvait se résigner à le voir ; et il donna de cette répugnance invincible un exemple assez rare pour mériter d'être cité. Il était commissaire des guerres, c'est-à-dire un roseau dans la main de Napoléon. Voici comment il entendait avancer dans les bonnes grâces de celui sous qui la terre tremblait. La visite de l'Empereur, au milieu de toute sa gloire, dans le temps où il marchait sur la tête des hommes, est annoncée à notre ville. Tout ce qui respire est convoqué à la préfecture. On attend dès l'aube du jour. L'Empereur arrive enfin. Il entre : « Le commissaire des guerres ! » demande-t-il de sa voix la plus claire. Et il promène ses regards autour de lui. Les rangs s'ouvrent, on appelle. Point de réponse. Le commissaire des guerres est allé à la campagne, à Certines, chasser au filet. Il n'a point cru nécessaire de se déranger pour cette occasion. Que l'on juge si malgré tous ses talents incontestables (car il était au premier rang) un tel homme était appelé à faire grande fortune sous un tel maître.

Mon père appartenait à cette sorte d'hommes, rares déjà sous le Consulat, presque introuvables sous l'Empire et qui me semblent entièrement dis-

parus. Ils tenaient des temps prodigieux qu'ils avaient traversés une croyance absolue à la puissance de la volonté. Pour eux rien d'impossible, ou même de difficile. Toute hésitation devant l'impossible les irritait, comme une désobéissance ou un démenti. Quand cette énergie prenait sa source dans l'âme, elle lui communiquait une fierté indomptable. A ce petit nombre, l'apparition d'un maître causa une aversion que ne diminua aucune victoire, aucun triomphe de la force. Jusqu'à la dernière heure, mon père du fond de son obscurité lutta contre le vainqueur, de puissance à puissance, d'âme à âme. Car il le détestait, comme une âme libre peut détester le Destin. Il exécrait tout en lui, la voix, le geste, le regard. Il ne lui accordait ni génie, ni talent, ni figure, à peine la face automatique du soldat. Plus la fortune courtisait le grand homme, plus mon père se retirait de lui. Il ne fut désarmé dans cette haine implacable que par les défaites. Alors il se tut. Les désastres consommés, il alla même jusqu'à le défendre. On n'entendit plus un mot de blâme sortir de sa bouche. La pitié fut plus forte que la haine. Peut-être aussi que le combat de l'orgueil avait cessé.

Chez ma mère, l'aversion était la même, quoiqu'elle prît sa source dans le seul sentiment de la liberté perdue. L'orgueil n'y fut pour rien. De cet accord de mes parents, s'ensuivit quelque chose

de singulier. Soit prudence, soit scrupule de m'apprendre trop tôt à haïr, ils gardèrent devant moi le silence le plus complet sur l'Empereur. Voilà comment j'ignorai si longtemps son nom, que je fus obligé de découvrir moi-même ; et de ce côté il y a dans ces années un grand vide pour moi. Mais dans cette ignorance, ma liberté fut respectée, et il ne me manquait plus que d'entendre parler de Napoléon pour devenir bonapartiste dans une maison où on l'était si peu.

Quelle idée pouvait se faire un enfant des énormes événements qui se passaient alors dans le monde ? Tout grands qu'ils étaient, le bruit m'en arrivait à peine. Voici, je crois, la première impression durable que j'en reçus. Un homme en deuil monte lentement, mystérieusement les escaliers. A sa suite, on me conduit dans une salle où était étendu sur des cordes un uniforme d'officier troué d'une balle. Cet uniforme teint de sang était celui d'un de mes oncles, tué en Espagne au siége de Girone. Ma mère, qui maudissait cette guerre, retint encore sa haine, et ne fit servir en rien ce spectacle à ses passions. Quant à tous les autres, ils parlaient peu des événements, si ce n'est pour applaudir.

IX

J'atteignis ainsi ma septième année à la campagne, et j'ai pour m'en assurer une date morale qui ne peut me tromper. Dans un de ces entretiens que ma mère avait avec Dieu, en ma présence, elle m'avait averti qu'à partir de ma septième année j'étais responsable de mes actions. Désormais toutes mes fautes retomberaient sur moi. Grâce à cet avertissement, je me tins sur mes gardes. Pendant quelques jours je fus en effet sans reproches. Mais enfin je m'en attirai un, je ne sais lequel, et le sentiment de ma chute, qui me parut irrévocable, m'exaspéra. J'aggravai ma faute par le dépit de l'avoir commise, car je n'y voyais aucun remède. J'entrai en révolte pour la première fois. Le remords ne se fit pas attendre. Ce fut un désespoir sans bornes, que personne ne pouvait apaiser. J'errais le jour entier sur la galerie extérieure ; quand les paysans passaient et s'approchaient, je criais d'une voix lamentable, en m'arrachant les cheveux : *Je suis damné! je suis damné!*

Les paysans ouvraient de grands yeux; mes

tantes, ma mère, les gens de la maison cherchaient en vain à me rassurer. A tout je répondais : *Je suis damné !*

Que ne fallut-il pas pour apaiser ce cri d'une conscience qui s'éveillait pour la première fois! J'eus besoin de beaucoup de temps pour comprendre qu'une faute commise peut être effacée. Il m'avait été bien plus facile et plus naturel d'accepter du premier coup l'éternité des peines.

Après cet événement, celui qui marqua pour moi cette année fut une maladie qui faillit m'emporter. C'était une fièvre typhoïde qui fit mourir neuf ou dix enfants du voisinage, et quelques-uns dans notre maison même. Je vis passer sous nos fenêtres l'enterrement de l'un d'eux sans faire aucun retour sur ce qui m'attendait. Pendant un sommeil mortel dans lequel j'étais plongé depuis plusieurs jours, un de mes camarades s'approcha de mon lit ; il se contenta de dire en me voyant : « Il n'en a pas pour longtemps ! » Je sortis pourtant de cette léthargie, et j'en sortis sauvé, grâce aux soins prodigieux qui m'entourèrent. Quels accents de joie saluèrent ce réveil ! Je les entends encore ! C'est à cette joie que je compris d'où je sortais. Je vois encore ma mère et la bonne Babet montées debout sur des chaises chanter à tue-tête : *Au point du jour !* Que n'espérait-on pas alors et

de moi, et des choses et de cette aube qui recommençait à luire !

A peine sorti de mon lit, on me montra la comète de 1811. Elle était alors dans tout son éclat et me semblait briller pour moi. Ce temps de convalescence m'apparaît aujourd'hui comme un des plus doux de ma vie. C'était comme une naissance nouvelle dont j'aurais eu conscience. Et comme je jouissais d'aimer et d'être aimé ! Je ne voyais pas une créature, pas une chose qui ne semblât se réjouir de ce que j'étais resté avec elle dans le monde. Même ma grand'mère si austère, si redoutable pour nous autres enfants, que je n'avais jamais vue se dérider, sourit en ce jour d'un sourire étrange. Elle fut charmante, si ce mot peut convenir à une personne qui nous terrifia toujours par sa seule présence.

Nous allions quitter ma ville natale et le pays où j'avais vécu jusque-là. Je me faisais mille tableaux plus ravissants les uns que les autres du pays inconnu où nous allions nous établir. Dans la faiblesse où j'étais réduit, il n'était plus question pour moi d'écoles ou de colléges, que j'avais à peine entrevus. Que de motifs de bonheur ! C'est dans l'automne de 1811 que nous partîmes de Bourg pour la petite ville de Charolles.

Aujourd'hui, après un demi-siècle, après tout ce que j'ai vu, senti, enduré, me plaindrai-je

d'avoir été sauvé? Regretterai-je qu'on m'ait fait sortir de ce sommeil léthargique, commencement de la mort? Non, je ne maudirai pas la vie, parce que dans ces premières années j'avais déjà pris goût à la justice. On m'avait appris à l'aimer; elle m'a tenu compagnie dans les bons et dans les mauvais jours, et m'a empêché de connaître l'ennui, le vide, passion de ceux dont elle n'a jamais rassasié le cœur.

DEUXIÈME PARTIE

I

Combien le moindre changement de lieux laisse de traces profondes dans la mémoire, dans la vie d'un enfant ! Ce départ fut pour moi, non pas seulement une date, mais une ère universelle dans laquelle le monde prit une autre forme. Il est certain que les lieux que nous allions habiter différaient beaucoup de ceux que nous quittions. Depuis ma naissance, j'avais eu devant les yeux un rideau de montagnes qui avaient excité en moi le désir continu de voir ce qui était au delà. Ce rideau était tombé ; un autre l'avait remplacé ; après celui-là un troisième ; premier sentiment de l'inaccessible ! Au lieu de nos plaines, des monticules, des ravins, de vastes prairies en pente ; puis j'avais au bout du jardin une eau courante et pro-

fonde, moi qui n'avais vu que des ruisseaux stagnants. Je me sentis transporté dans une autre planète. En même temps que je jouissais avec délices de la nouveauté des objets, j'avais peine à me retrouver moi-même. Au milieu de cet universel changement, les hommes ne me semblaient guère moins différents que les choses.

Au lieu des paysans, au milieu desquels j'avais surtout vécu, ce n'étaient plus que soldats qui allaient rejoindre leurs corps. Nous en avions toujours deux ou trois à loger ; et c'est d'eux, je pense, que je reçus mes premières idées de la vie publique. Au moins est-il sûr qu'ils me parlèrent les premiers des armées étrangères. En écoutant ces soldats, je ne doutais pas qu'à la première rencontre ils ne missent en poudre l'ennemi. A chaque nouvelle qu'ils me donnaient, je me hâtais de la porter à mes parents, bien étonné de les voir réduire à leur juste valeur ces prises de quelques caissons, où je mettais le salut de la France. Car, dès ce temps, ce nom de France avait toute sa magie pour moi. J'en dus la première impression saisissante à ces soldats isolés, dont chacun me semblait un Turenne ; or, j'avais d'autant plus sur le cœur l'histoire de ce grand homme, que l'ayant méritée en prix et l'ayant tirée au sort, je la manquai, ce dont je ne me suis pas encore consolé.

Il nous vint un caporal de l'île de Cabréra, où il avait été prisonnier de guerre des Espagnols. Que sa terrible histoire m'a coûté de larmes et d'insomnies! Par bonheur, il ne se lassait pas plus de la raconter que moi de l'entendre. Pendant qu'il nettoyait sa giberne ou qu'il m'apprenait l'exercice, il revenait à cette île nue, déserte, où il avait été jeté lui et ses compagnons.

A peine avait-il fini : « Encore une fois! » lui disais-je.

Alors il laissait sa giberne et, prenant sa pipe, il recommençait son récit.

C'était d'abord un rocher effroyable perdu entre le ciel et l'eau, et au milieu de la mer, sous un ciel brûlant, pas une goutte d'eau à boire.

Une fois par semaine une barque leur apportait quelques racines, un peu d'eau ; et c'est pour cette misérable nourriture qu'ils comptaient les jours et les heures.

Avant le lever du soleil, ils attendaient muets, assis sur le rivage, que la barque reparût. Souvent le jour passait sans qu'elle se montrât, et la faim rendait les nuits plus cruelles encore que les jours.

Enfin la barque manqua tout à fait, et quelles scènes suivirent alors! Tous les couteaux jetés dans la mer, de peur qu'ils ne se tuassent les uns les autres et ne se mangeassent entre eux. Une

seule hache gardée au sommet d'un rocher, pour dépecer le biscuit de mer, s'ils devaient en recevoir jamais.

« Et vous n'êtes pas mort ! » m'écriais-je. Et je touchais son sac, ses cartouches ; tout ce petit mobilier plein d'odeur de poudre me semblait autant de reliques.

Le caporal s'interrompait alors pour me découvrir son bras ; il me montrait les tatouages dont il s'était marqué l'avant-bras dans l'oisiveté de l'île. C'étaient des dessins bleus, violets, de fleurs étranges, d'arbres, de barques, au milieu desquels un aigle couronné prenait hardiment son vol.

Comment ne pas être tatoué ? Rien ne me semblait plus beau que de porter ainsi un aigle violacé dans ses propres veines. Je voulus en avoir un. Le caporal de Cabréra savait tatouer. Il nous manquait du vermillon, nous en trouvâmes, nous nous mîmes à l'œuvre. Je supportai assez bien les innombrables piqûres d'épingle qu'il me fallut endurer. Mais la lenteur de l'opération, qu'il faut incessamment recommencer, me rebuta. Puis d'autres objets se présentèrent. Je n'eus ainsi dans les veines qu'une ébauche d'aigle tatoué, que les années ont même fait entièrement disparaître.

II

Au milieu de ces conversations soldatesques (et il ne m'est jamais arrivé d'entendre de la bouche de ces hommes un mot qui pût ternir l'imagination d'un enfant), apparaissait un personnage que je ne pouvais m'expliquer. C'était un conventionnel de la Montagne, d'un grand et charmant esprit, compagnon de Saint-Just dans sa mission aux lignes de Wissembourg, Baudot, qui avait découvert Hoche et agrandi la France jusqu'au Rhin. Œil d'aigle, bouche souriante, grand habit noir, bas de soie, il venait chaque jour passer deux heures chez mes parents. Jamais il ne parlait de la Révolution. C'était là aussi un sujet interdit, soit qu'il craignît de ne pas être compris, soit que lui-même fût importuné de ses souvenirs. Je l'entendis pourtant dire un mot qui me frappa : « D'autres hommes ont la fièvre pendant vingt-quatre heures ! Moi, madame, je l'ai eue pendant dix ans. » Quelle pouvait être cette fièvre ? Ce mystère m'attirait. Car le silence profond gardé sur les plus grands événements par ceux même

qui les avaient faits était alors un des traits de la France. Si j'interrogeais, on me répondait tout bas par le mot de Terreur. Je supposais alors des histoires effroyables ; mais en rencontrant le lendemain sur l'escalier cette même figure si gracieuse, si souriante, charmante, la plus aimable peut-être que j'aie vue, je ne savais plus que penser.

Jusque-là je ne connaissais guère que de nom les colléges. Celui de la petite ville que nous habitions servait de magasin de fourrage, dans les temps de passage de troupes ; il ne nous était ouvert que lorsque le foin manquait. Dans ces moments de disette, nous avions pour maître un vieux capitaine de dragons, homme de cœur, éloquent même. J'avais pour le latin un éloignement qui touchait à l'horreur ; il se trouva qu'il avait le même sentiment que moi. Quand il y avait classe, chose rare ! le temps se passait à revoir les manœuvres de cavalerie, qu'il figurait très-bien avec nos rudiments en colonnes par pelotons, ou déployés en bataille sur la table. Il nous enseignait aussi comment, dans la rude campagne de 1799, son cheval se trouvant épuisé, il lui avait rendu la vigueur nécessaire en l'abreuvant du vin des ennemis. Enfin le moment arriva où cet enseignement même ne fut plus possible. Les provisions de foin, d'avoine, d'orge, ayant été refaites au commencement

de 1812, encombrèrent le vieux couvent qui nous servait de collége ; nous y gagnâmes la liberté.

On me chercha pourtant quelque instituteur. Il y avait justement dans notre petite ville un bon vieux prêtre, d'abord assermenté, puis délié de ses vœux, puis marié, ce qui causait une horreur indicible même aux esprits forts de la Révolution. Il avait ouvert une petite école ; bientôt il fut forcé de la fermer, et on le laissait très-charitablement mourir de faim, comme Grainville, lui et sa vieille femme. Ma mère entreprit de vaincre ce préjugé et cette inhumanité. Elle crut que son exemple entraînerait quelque autre à l'imiter. Elle m'envoya bravement et avec une certaine solennité chez ce vieillard, qui, malheureusement, se trouva aussi bègue que le père Pichon et de plus un peu sourd, mais le meilleur homme du monde. Il ne put guère être question entre nous de latin, car il ne connaissait de Virgile que l'*Énéide travestie* de Scarron, dont il me fit goûter quelques morceaux.

Et l'ombre d'un cocher, qui brossait l'ombre d'un cheval.

Mais il fut convenu qu'il m'enseignerait le dessin. En effet, dès le premier jour, il m'apprit qu'il existait deux grands hommes italiens nommés Raphaël et Michel-Ange. Raphaël savait faire un rond dans la perfection et d'un trait de plume. Pour Michel-Ange, son art consistait à atteindre du pre-

mier coup le centre de ce rond. En conséquence, pour imiter ces deux grands hommes, nos leçons se passèrent à tracer à la craie des ronds sur un tableau *ad hoc*, et à en attaquer vivement le centre ; ce que nous faisions comme dans un jeu d'escrime, jusqu'à en perdre haleine. Le curieux de tout cela, c'est que nous gardâmes ma mère et moi le secret le plus profond sur ce singulier système d'éducation, dont je sentais pourtant les côtés faibles.

Aussi ce qu'elle avait tant désiré arriva. L'exemple qu'elle donnait finit par être imité. En me voyant si régulier, si assidu dans cette école, on jugea qu'elle était profitable : comme elle était d'un prix accessible, elle fut bientôt suivie. Deux fils d'un général, dont l'un, je crois, s'est fait un nom dans la guerre d'Afrique et dans les lettres, vinrent bientôt illustrer notre école. De ce jour-là, le pauvre ménage fut sauvé, et certainement cela ne nous fit aucun mal. Car de quoi s'agissait-il dans le fond ? De nous garder entre quatre murs, de nous préserver deux ou trois heures par jour contre l'influence de plus en plus envahissante des soldats errants, des théâtres ambulants, des prisonniers de guerre et des chanteurs publics.

Pour apprivoiser l'humeur sauvage qu'un tel genre de vie ne pouvait manquer de développer, on me fit apprendre la musique. Mon maître était

un de ces types de la vieille France, qu'on ne reverra plus. Quand j'ai lu le *Neveu de Rameau* de Diderot, il m'a toujours semblé le reconnaître. Bègue aussi, je le répète à regret, comme mon maître de dessin et comme le père Pichon, le visage bistre, rond, sillonné avant l'âge, ancien choriste, la musique était le moindre de ses soucis. Mon maître de musique était avant tout mécanicien, inventeur de machines hydrauliques. On lui avait volé vingt fois des secrets de machines par lesquels il devait soulever le monde. Grand politique du reste, c'est par lui que j'entendis pour la première fois les mots encore inconnus à mon oreille de Bourbons, de droits féodaux, de dîmes, de corvée. Grand patriote aussi, il m'apprit le premier la *Marseillaise*, que tout le monde avait oubliée dans le pays. Je me souviens que pendant que les Autrichiens défilaient sous nos fenetres, il la raclait impitoyablement et héroïquement de manière à étouffer le bruit des pas et des armes. Au reste, plein d'une sorte de génie désordonné quand il parlait de son art, ce qui arrivait rarement. Il y portait des vues extremes, comme en tout. Il avait imaginé d'appliquer le système de la conscription aux belles voix. Il se proposait de les enrégimenter de force, au nom de l'État, et d'imposer ainsi despotiquement l'harmonie par grandes masses à la France récalcitrante. Quand l'Odéon

a été brulé. Il est resté persuadé que l'incendie avait eu pour auteurs les ennemis de son système, qui allait, disait-il, triompher. Il en est mort de douleur. Dans cette tête un peu extravagante, il y avait un mouvement universel, qui eût dû m'exciter à penser, si le temps en fût venu.

III

Au milieu de ces étranges figures et de cette éducation en plein air que les circonstances rendaient inévitables, se trouvaient pourtant chaque jour une heure ou deux qui tranchaient pour moi avec toutes les autres. C'étaient celles que je passais seul et recueilli avec ma mère. Il me semblait que je devenais une autre personne, dès que j'avais passé ce seuil chéri, et il y avait en cela quelque chose de vrai. Car, sans nous entretenir de cette vie rude et fantasque, ma mère me traitait d'égal à égal, dès que la porte était fermée. Chose singulière, tout le fracas de mes habitudes désordonnées cessait aussitôt; malgré mon ignorance absolue et le vandalisme dans lequel j'étais tombé depuis notre départ de la campagne, j'étais capable de la suivre dans les entretiens où elle m'attirait à mon insu. Nous faisions alors des lectures fort au-dessus de mon âge. Pour commencer, nous lûmes *Hamlet* et *Macbeth*, qui, sans que je puisse dire comment, se trouvèrent fort bien à ma portée. A sept ans, j'avais déjà versé toutes les larmes de mes

yeux pour Amélie Mansfield. Nous finîmes par les *Caractères* de La Bruyère, Racine, Corneille, tout le théâtre de Voltaire. Je ne connus que tard J.-J. Rousseau et par moi-même. Car ma mère, qui me fit connaître de si bonne heure Voltaire et qui l'aimait comme la lumière, se défiait de l'esprit retors de Rousseau et craignait sa sentimentalité. Il en fut de même de Châteaubriand; l'esprit net, sensé, lumineux de ma mère ne goûtait qu'à demi la romanesque et fantasque théologie du *Génie du christianisme*.

Tous les controversistes passionnés, sans en excepter Bossuet, faisaient sur elle l'impression de beaux diseurs et de *têtes faibles;* quoiqu'ils fussent dans sa bibliothèque, elle ne me les montra pas.

Au contraire, madame de Staël, qu'elle avait connue dans sa jeunesse, était son idole. L'exil de cette femme illustre était pour elle un deuil profond, une douleur personnelle qu'elle ne pouvait exhaler nulle part. Car il était alors de bon goût de ricaner dès que ce nom odieux au maître était prononcé.

C'était donc à moi seul qu'elle exprimait sa peine comme un secret, et je la partageais, ou plutôt je la devinais, et c'est, je pense, de ce moment que je commençai à devenir capable de souffrir pour une cause morale. Mon âme naissait dans ces courtes heures d'entretien; je m'en apercevais au

mal que me faisait le récit des ridicules que l'on voulait attacher aux paroles et aux idées de madame de Staël. Certes, je ne comprenais qu'à moitié ce langage, mais il faisait sur moi comme l'impression d'une harpe; sans pouvoir dire pourquoi, j'étais ému, je sentais comme des écailles tomber de mes yeux. Mais ces moments de lumière où la pensée s'éveillait duraient juste le temps que je passais avec ma mère.

Plus tard, nous essayâmes de lire ensemble les *Considérations sur la Révolution française*, dès qu'elles parurent. Nous fûmes bientôt forcés d'y renoncer; à mon extrême confusion, ce livre était pour moi lettre close. Non pas que je ne pusse atteindre aux sentiments et même quelquefois aux idées dont il est rempli, mais ce sont les mots eux-mêmes qui me manquaient. Le dictionnaire de la langue de la liberté n'existait pas pour moi. Quoique l'on fût alors si peu éloigné du temps de la Révolution, l'idiome en avait été perdu. Au moins ne se transmettait-il pas à ceux qui comme moi n'avaient pas été contemporains des événements.

Je ne savais ce que c'étaient que girondins, constitutionnels, montagnards, jacobins, encore moins chartes, garanties individuelles, constitutions. C'était là pour moi une langue morte qui ne m'était guère moins étrangère que le grec ou le latin. Un seul mot avait remplacé tous les autres, la Ter-

reur, mot que personne ne me définissait. Nous fûmes ainsi arrêtés court dans notre lecture; il m'eût fallu un dictionnaire pour chaque ligne, tant la langue de la Révolution avait promptement cessé d'être une langue vivante. Nous n'avions pas songé à cette difficulté; elle se trouva insurmontable. Et cela me donne à penser que, grâce aux interruptions fréquentes de la liberté en France, chaque génération est pour ainsi dire obligée d'en rapprendre comme moi la langue, péniblement et dans les livres, non dans la conversation.

Je ne comprenais aisément que la langue du despotisme; car elle est simple, peu de mots la composent, je l'avais toujours entendu parler. C'était celle du peuple, des soldats, de tout le monde. Celle de la liberté était pour moi un hiéroglyphe, un idiome lettré, savante restauration d'une langue morte. Elle m'attirait et me désespérait en m'humiliant, parce que je ne pouvais la comprendre.

Ces heures-là étaient de rapides échappées sur un monde inconnu; après quoi, je retombais bien vite dans la vie barbare que la force des choses établissait autour de nous. Ma mère elle-même ne pouvait pas toujours s'y soustraire. Une après-midi du printemps de 1812, elle allait en grande toilette à une réunion de fête et m'avait pris avec elle. Comme toujours, quand nous étions ensemble,

nous avions peine à modérer notre joie; la beauté, l'eclat du jour, l'augmentaient encore; tout à coup au détour de la rue, débouche en plein soleil une longue colonne de spectres qui marchent à la file, hâves, affamés, presque nus, défaillants, mourants à chaque pas. C'étaient des prisonniers de guerre espagnols qui traînaient après eux tous les maux de la guerre. Quelques-uns de ces moribonds s'approchent de nous en tendant leurs mains et arrêtent sur nous leurs yeux sanglants.

A la vue de ces misérables, ma mère fut saisie comme d'un remords de se voir si belle; elle leur jeta sa bourse et rentra chez elle; elle quitta bien vite en pleurant ses habits de fête, qui lui faisaient horreur depuis qu'elle avait vu de telles calamités. Ce spectacle me poursuivit longtemps. Il s'y ajouta le lendemain une sorte de fièvre jaune que cette malheureuse bande avait répandue partout où elle avait passé. Notre petite ville en resta comme pestiférée pendant le printemps, l'été et l'automne de 1812. Chaque matin j'allais voir les cadavres que l'on entassait tout vêtus par monceaux dans un vaste chariot, à la porte de l'hôpital. Et je n'éprouvais aucun saisissement à cette vue: l'imagination dormait encore. Ce premier aspect de la mort me fut ainsi presque indifférent, soit que je trouvasse le nombre des cadavres au-dessous de ce que le bruit public annonçait, soit peut-

être que je ne visse là avec mes compagnons que des ennemis. Mais certes, je me calomnie par cette dernière parole. Car, parmi les prisonniers (le général Mina était, je crois, du nombre), il y avait un enfant de mon âge que j'aimais tendrement. La pensée de sa captivité, de sa vie errante et misérable, des dangers qu'il avait traversés, des guerres lointaines, entrait pour beaucoup dans cette affection. D'ailleurs j'avais appris en secret à respecter ce peuple. Souvent, quand nous étions seuls, ma mère répétait devant moi : « On pourra vaincre l'Espagne, non pas les Espagnols. » Cette parole me transportait comme les maximes de notre Corneille. C'est à elle que je dus ma première notion du droit d'autrui, mon premier sentiment de respect pour une nationalité étrangère.

Ainsi le fond de cette éducation était une grande rudesse, qui nous sauvait de toute corruption. Sous cette cuirasse grossière, il y avait une âme qui naissait ; elle échappait deux heures par jour à l'exemple général. Elle s'essayait alors à comprendre, à sentir, à s'adoucir, à s'élever même. Mais c'était là comme un secret entre nous ; combien nous nous serions gardés de le divulguer ! Le reste du temps était donné aux batailles à coups de pierres, à l'assaut de quelques masures, à l'endurcissement, à l'apprentissage des blessures, rapportant chaque jour quelque horion, jusqu'à

être retenu au lit des mois entiers à la suite de quelque fait glorieux que je veux bien passer ici sous silence. Et n'était-ce pas là le genre de vie auquel nous étions tous destinés ? N'était-ce pas chose très-sage de nos parents, et des miens en particulier, de nous y préparer et de nous y abandonner d'avance?

IV

D'ailleurs est-ce bien la rudesse que nous avons à craindre dans nos mœurs nouvelles? N'est-ce pas plutôt la mollesse de l'âme qui se glisse partout sous cette apparence? Il n'est pas si facile que l'on pense de garantir un enfant contre la surprise des sentiments prématurés. Même au milieu de ma vie sauvage, j'en fis l'épreuve à dix ans.

Dans le temps que nous achevions le théâtre de Racine, il nous arriva une troupe d'acteurs ambulants, quoique notre petite ville fût très-écartée du monde. Ils jouaient surtout la tragédie. Le théâtre étant fort dénué, nous prêtions les fauteuils, les arrosoirs, les ustensiles nécessaires pour les palais et les jardins en terrasse des rois de Grèce et de Ninive. Cela me valut mes entrées, à moi et à mes compagnons, sur une planche à l'angle de l'avant-scène. Je vis représenter ainsi pour la première fois *Iphigénie*, et Iphigénie fut ma première idole. Sans m'arrêter à la pièce, que je connaissais, aux décorations, aux costumes, je concentrai uniquement mon attention sur la personne qui jouait la fille d'Aga-

memnon. Dès qu'elle parut, je n'appartins plus qu'à elle. Ses longs regards baissés sous son voile d'or, qui traînait jusqu'à ses pieds, sa pâleur, ses soupirs, son accent, tout me donna l'idée d'une personne accomplie. C'est elle que je vis, non pas son rôle, ou plutôt je ne distinguai pas l'une de l'autre. A peine s'il me resta le moindre intérêt pour Achille, malgré son beau casque à aigrette, et quoiqu'il fût très-vaillamment représenté par le directeur de la troupe, M. Leclerc. De quel nom appeler ce que cette inconnue m'inspirait? C'était d'abord une admiration muette qui s'étendait à tout ce qui l'environnait de près ou de loin. Mais c'était une admiration pleine de trouble, de stupeur, de saisissement, comme à la vue d'une déesse. A peine elle arrivait, j'étais à la lettre anéanti devant les perfections d'une créature si céleste. Quand elle quittait la scène, j'étais consterné, et en même temps soulagé d'un grand poids. Je respirais. Mais avec quelle angoisse j'attendais son retour! Combien j'aurais voulu la consoler dans l'intervalle, la suivre au pied de l'autel! J'épiais le bruit de ses pas sur les planches tremblantes! Et au milieu de ses infortunes, je craignais pour moi presque autant que pour elle, sans savoir que craindre, tant je ne faisais qu'une âme avec elle!

J'avais peur, par-dessus tout, de la rencontrer hors du théâtre. Car il m'était impossible de com

prendre ce que je deviendrais en sa présence; et je ne doutais pas qu'elle ne fût partout la même. Heureusement je ne rencontrai pas une seule fois ma déesse. Je m'en ouvris franchement à ma confidente ordinaire, qui, loin de contrarier une passion si magnifique, la trouva la plus légitime et la mieux autorisée de monde.

Mais que dis-je? Ce n'était pas la première que la Beauté m'eût inspirée. Une danseuse de corde que j'avais vue à Trévoux faire des tours périlleux d'amazone, à cheval, avait précédé de beaucoup Iphigénie sans lui céder en rien, hormis qu'elle était un peu hâlée peut-être.. Mais ses traits de bronze n'en restaient que mieux gravés. Avant la bohémienne, une autre apparition s'était levée pour moi au matin de la vie, parmi des œillets de Perse dans le jardin des abeilles à Certines. Et au milieu de ces figures, il n'y a pas une enfant, mais toujours des personnes achevées dans la fleur, sinon dans la maturité de l'âge. Chacune de ces apparitions me renvoie à une apparition plus lointaine. Je vois ainsi comme une procession de ces enchanteresses se tenir par la main, jusqu'au moment où mes yeux s'ouvrent à la lumière du monde; ce qui devrait en conscience m'obliger de croire avec Platon que l'âme s'éveille dans l'Éternel Amour.

V

Cependant les événements qui changeaient la face du monde devaient finir par arriver jusqu'à nous. C'est par hasard qu'un enfant de mon âge m'avait raconté l'incendie de Moscou, comme nous revenions juchés sur un char qui ramenait de la forêt une charge de bois et de feuillée. L'almanach de la foire ne m'avait pas laissé ignorer le nom de Leipzig et la mort de Poniatowski. Mais les événements se passaient si loin, si loin, qu'ils étaient fabuleux. Je les apercevais à travers de grossières gravures sur bois ; j'en étais oppressé comme de l'histoire de Montézuma dans les *Incas*. L'année 1814 arriva brusquement et me réveilla en sursaut de cette mythologie populaire. Pour la première fois, je sentis, je touchai les choses. Je vis les armes, les hommes, les blessures. Tout ce que j'ai vu, entendu à partir de ce moment m'est demeuré gravé dans le moindre détail.

Un matin de cet hiver de 1814, nous allions, selon notre coutume, à la rencontre du messager, sur la route de Percy. Ce messager était un idiot

dont l'intelligence n'avait gardé qu'une case pour le sentiment de la patrie. Ordinairement il tenait à la main une branche de chêne qu'il agitait de loin, en signe de victoire. Son grand chapeau à corne était à demi couvert par une immense cocarde tricolore enrubannée, mêlée de pâquerettes. Ce jour-là, il ne tenait point de branche à la main ; quand nous fûmes près de lui, nous vîmes qu'il n'avait pas une seule fleur à son chapeau.

— Mauvaises nouvelles ! nous cria-t-il, les Kaiserlicks ne sont pas loin !

Et il continua son chemin à la manière des idiots en trébuchant à chaque pas.

Nous crûmes d'abord que c'était un de ses accès de folie ordinaires. Mais nous fûmes ébranlés par ce que nous vîmes à notre retour. Mon père fondait des balles et il partait en éclaireur avec sa carabine. Sur la petite place de l'église étaient réunis, alignés sur deux rangs, une trentaine de bourgeois et d'ouvriers armés de fusils de chasse. Notre maître d'école brandissait une vieille épée, en serre-file. Hélas ! c'était là chez nous l'arrière-ban de la France ! Le capitaine passa devant les rangs et distribua à chacun deux cartouches qu'il prit dans un bahut à pétrir le pain. « Vous pouvez tenir tête à trente cavaliers, » dit-il froidement. « A deux millions ! » répondit une voix. La petite armée s'ébranla en silence.

Au premier rang, je reconnus le père Grenouille dans son magnifique habit de garde française. Le père Grenouille était un vieux soldat de Louis XVI, que ses soixante-quinze ans avaient forcé de se retirer du service. Réduit à la dernière misère, il habitait le quartier des pauvres, le *Calvaire*, où j'allais quelquefois le trouver dans sa cabane. Il venait presque chaque jour dans notre maison comme manœuvre. Je ne l'avais jamais vu que courbé en deux, scier, fendre du bois d'une main tremblante, dans le jardin. Mais ce jour-là, il s'était redressé de toute sa hauteur; et le père Grenouille avait au moins six pieds, l'air noble, le visage tranquille comme sa conscience, les yeux d'une douceur singulière. Il portait en pleine poitrine, au bout d'un large ruban, sa croix d'honneur que je n'avais jamais aperçue. Au lieu de trembler, il marchait d'un pas ferme, imposant. Aussi, quand il passa près de moi, je le saluai, mais je n'osai lui dire comme je faisais les autres jours : « Adieu, père Grenouille! »

Il ne devait revenir que la tête fendue d'un coup de sabre, et même alors il n'eut pas en mourant la joie du soldat. Lorsqu'on le vit reparaître, mes compagnons se moquèrent de sa vieillesse, de sa tête branlante, enveloppée de charpie et de haillons. Pour prix de son acte sublime, il ne recueillit que la risée. Je le vis et j'en fus consterné. Pour lui,

calme comme toujours, placide, muet, impassible, il semblait ne s'apercevoir ni de la moquerie, ni de la blessure mortelle. Je devais ce souvenir à cette grande figure stoïque du Pauvre qui m'est toujours restée présente sur les ruines de la France.

Pendant que cette petite troupe s'éloignait, il nous vint un renfort, auquel nous n'avions pas pensé ; toute une armée d'enfants, les vétérans âgés de quinze ans, en beaux uniformes, shakos à ganses, chevrons aux bras, carabines à notre taille, débouchent dans notre ville. Quel moment! Cette armée était la fameuse bande des partisans de M. le duc de Damas. Cette fois notre enthousiasme n'eut plus de bornes. Nous faillîmes en perdre la raison. A la tête de la petite armée s'avançait, sur un beau cheval noir, le chef fumant tranquillement sa pipe dans ce moment de crise.

Le vieux capitaine Dèr, espèce de soldat d'Annibal, affilié je ne sais comment à ces bandes, vint voir mon père, qu'il avait connu dans le bataillon de l'Ain, et cela m'acheva. Dès lors notre projet de nous enrôler sous le drapeau du capitaine Dèr fut arrêté. Mais nous trouverait-il à onze ans la taille requise, l'âge voulu ? Oserions-nous seulement lui en parler et soutenir son regard sévère ? Car rien n'était plus terrible, il faut l'avouer, que le regard du capitaine Dèr. Quelle inquiétude! et

quelle nuit passée dans une attente mortelle! Le jour se leva, il ne nous apporta aucune consolation ; bien au contraire; pour moi qui perdais visiblement l'esprit, je me réveillai consigné dans ma chambre. Je voulus sortir. O douleur! Elle était étroitement fermée. On m'y laissa deux jours en tête à tête avec les neuf volumes du Voyage en Grèce du jeune Anacharsis, auquel on ajouta pour surcroit d'ironie les planches et les cartes géographiques. Après ces deux jours de *carcere duro*, je pus enfin sortir. Mais où était l'armée? Elle avait disparu emportant avec elle tous mes rêves de gloire et mon bâton de maréchal. Je ne sais ce qui serait arrivé de ces regrets, si je n'eusse gardé une certaine rancune à nos héros de ce qu'ils nous avaient si promptement abandonnés. Au moins, s'ils eussent marché au-devant de l'ennemi! Mais non, ils étaient partis dans une direction opposée; j'avais peine à leur pardonner leur retraite. Dans ma mauvaise humeur, je l'appelais une fuite.

Ils furent remplacés par une centaine de Piémontais au cœur tout français, seule troupe qui nous séparât encore de l'ennemi. J'eus le spectacle d'une alerte. Les soldats faisaient tranquillement la soupe dans le collége et je les regardais. A un coup de baguette de tambour, suivi de ce cri : L'ennemi! marmites, chaudrons, cuillers, assiettes, couteaux, volent pêle-mêle. Les fusils sont pris

aux faisceaux, les bretelles des sacs rattachées, les rangs formés, les hommes lancés à la course au-devant de l'ennemi, et tout cela en moins de temps que je n'en mets à le dire. L'élan, l'alacrité de ces hommes à courir au danger, est un des spectacles de ce temps qui sont le mieux restés dans ma mémoire. Je les suivis à toutes jambes. J'arrivai jusqu'à l'endroit de la route où était formé un petit peloton en avant-poste, avec une védette à trente pas dans un champ, sur la gauche ; j'entendis les paroles du lieutenant ; il s'adressa d'abord à nous brusquement : « Enfants, retirez-vous ! » Ensuite à ses soldats : « Tant qu'il me restera une cartouche, vous n'avez rien à craindre ! » Il se fait un grand silence ; une vingtaine de cavaliers autrichiens se montrent tout à coup, en face, au haut d'une butte, sur la route. Le lieutenant commande posément, d'une voix brève. Le petit peloton fait feu. Les cavaliers ennemis ripostent de leurs carabines, et, tournant bride, au grand trot, ils disparaissent.

Encore une fois, je crus tout sauvé et la France délivrée ! Nous allions criant victoire, quand je vis les Piémontais redescendre et nous quitter à leur tour. Meme notre lieutenant passa le sabre dans le fourreau. Alors, mais alors seulement, je commençai à croire ce que nous avait annoncé le messager.

Est-ce que je sentais ce qu'il y avait de solennel en de pareilles heures, meme dans la plus chetive bourgade, telle que la nôtre ? Je sentais au moins que rien de semblable ne s'était passé depuis que j'étais au monde. Il me semblait aussi que j'assistais à un tremblement de terre et que la dernière journée du monde approchait. L'angoisse, la curiosité, la stupeur, me ramenaient perpétuellement sur cette grande route déserte, où se décidait notre sort.

J'avais atteint le haut d'une montée. Je regarde. Je vois une longue, interminable file de cavaliers jusqu'au bout de l'horizon. Ils étaient couverts de manteaux blancs, car il pleuvait. Ils venaient lentement, en silence, les deux rangs écartés, aux deux bords de la route. Comme ils n'avaient rien de menaçant, j'attendis qu'ils fussent tout près pour rentrer à la ville et annoncer leur arrivée à ma mère.

La plupart des femmes avaient fui. Ma mère était au-dessus de ces terreurs vulgaires ; elle était demeurée ; nous nous mîmes tous deux à la fenêtre. A mesure que les cavaliers (c'étaient des dragons de la Tour) passèrent sous nos fenêtres, je sentis un brisement de cœur, tel que je n'en avais jamais connu. Ma mère pleurait; et Dieu sait que dans ces larmes il n'y avait aucune crainte ni pour moi, ni pour elle, ni aucun retour

personnel, mais le deuil de la France, le sentiment profond de sa chute, le pur et immortel culte de l'indépendance et de la gloire, en face de ces sabres nus qui ne menaçaient que la patrie. Jamais plus nobles larmes ne furent versées qu'à cette heure-là. Car ma mère, ai-je dit, haïssait mortellement l'Empereur; et maintenant elle pleurait sur lui aussi bien que sur la France. Voilà donc à quoi avaient abouti tant de victoires! tant d'efforts prodigieux! Qui eût cru que jamais on eût vu ce jour-là! Et que pouvait-il annoncer? Le bruit des pas des chevaux résonnait, au milieu du silence des hommes, comme sur une tombe.

Un officier allemand qui vit ces pleurs en fut étonné; il avoua plus tard qu'il les avait attribués à un sentiment personnel, à la perte d'un fils ou d'un frère.

Chez le plus grand nombre, en effet, la stupeur empêchait toute démonstration, même le deuil. Quelques-uns, très-rares dans nos provinces, sentirent, dit-on, une joie odieuse. Mais pour ceux-là, ils osèrent encore moins la montrer.

Depuis ce moment, on a cessé en France d'avoir la vie légère. Auparavant, même dans le plus grand péril, on gardait une certaine sérénité. Elle s'est perdue et ne se retrouvera pas.

VI

Quatre cavaliers vinrent avec leurs chevaux s'installer chez nous. Leurs uniformes, leurs armes, tout me paraissait hideux. Au reste, ces premiers venus se montrèrent bonnes gens. Ils voulaient évidemment se rendre agréables ; ils ne se sentaient point en sûreté et paraissaient eux-mêmes étonnés de se trouver parmi nous. J'avais une ménagerie complète d'animaux ; je tremblais pour elle. Ils respectèrent tout, mes lapins, mon écureuil, mon corbeau, ma perdrix, jusqu'à mon bel épervier qui, sans se laisser effaroucher par ces hôtes, voletait devant moi et se dérangeait à peine au bruit des éperons des cavaliers.

Ces hommes, qui étaient Hongrois, me parlèrent latin. Je fus très-étonné de les comprendre. Je n'imaginais pas qu'on pût comprendre le latin, encore moins le parler. A peine étais-je bien convaincu que les anciens en eussent été capables. Cependant, par curiosité, peut-être aussi par nécessité, je m'enhardis à prononcer quelques mots ; depuis cet instant ma langue se trouva

déliée. Ce que je n'eusse jamais osé devant mes camarades, ou devant mon maître, je le faisais hardiment et couramment avec ces barbares. Car ils étaient tels à mes yeux. Puis, je me rendais vraiment utile ; et ce sentiment me donnait l'audace qui m'eût manqué. On ne pouvait plus s'entendre sans moi à l'écurie, au fenil, à la buanderie, à la cuisine. Les domestiques n'osaient guère approcher, la peur leur ôtant la raison, et il ne fallait pas songer à mon père pour servir de truchement. Il était absent dans ces premiers jours. Quand il revint, l'horreur qu'il éprouvait pour ces étrangers, jointe à son impatience naturelle, ne lui eût certes pas permis de leur adresser familièrement la parole. Il n'eut d'autre commerce avec eux que de s'en faire servir comme de ses propres domestiques, à quoi ils se prêtèrent avec une douceur incroyable. Car il n'allait plus à la pêche, son grand plaisir, sa seule distraction dans ces temps, sans que deux ou trois de ces b rbares ne lui portassent en silence, derrière lui, son lourd épervier, son sac à appât et sa filière à poissons. Il commandait d'un geste ; eux obéissaient, sans qu'il daignât échanger avec eux une parole pendant des journées entières.

Pour moi, mon rôle d'interprète faillit être interrompu tragiquement. Un soir que je servais d'intermédiaire entre un soldat et un marchand

de pipes, le soldat se crut lésé. Comme nous nous retirions, il me jeta ces mots, que je n'ai point oubliés : *Te verberabo.* Ces mots me remplirent, non de crainte, mais de honte. La pensée d'être frappé par un de ces étrangers me rappela toute la distance qui nous séparait. Je me sentais comme flétri de cette seule menace. Aussi refusai-je de prononcer un mot de plus devant de pareils hôtes. En vain ils descendirent aux prières et même à la flatterie, répétant, ce qui était vrai, que je parlais bien mieux latin que mon maître. Je ne me laissai pas fléchir. Tout était changé depuis ce fatal *Verberabo.*

Une autre circonstance vint l'aggraver encore. Un cavalier de notre voisinage fut dénoncé par un habitant pour une peccadille et condamné au supplice du bâton. Notre jardin fut choisi pour le lieu de l'exécution. Elle nous remplit d'horreur. Les cris de ce malheureux perçaient les airs. Nous nous étions enfuis dans la chambre la plus reculée ; mais les gémissements arrivaient jusque-là ; nul moyen d'y échapper. Par bonheur, mon père se trouva absent à cette heure-là ; il eût éclaté sans mesure. Pour nous, ce fut un de nos jours de deuil. Le sentiment de la dignité humaine était si vif, si impétueux dans nos cœurs ! car ce qui nous désespérait à ce point, ce n'étaient pas seulement les cris de cet homme, c'était l'abjection

du châtiment. Nous la faisions retomber sur tous ces étrangers. Je ne voyais plus sans horreur passer les sous-officiers, traînant avec leurs sabres leurs bâtons de coudrier. J'associais l'idée de ce vil supplice à tout ce qu'amenaient après elles les armées étrangères. Les Bourbons, lorsque j'entendis enfin parler d'eux, ne gagnèrent rien à ce rapprochement.

Où était notre hôte de l'ile de Cabrera? où étaient nos soldats français? Ce ne sont pas eux qui eussent enduré cette infamie. Que devenaient-ils? Vivaient-ils encore? Étaient-ils blessés? Les reverrions-nous jamais? Avec quelle ardeur notre pensée allait au-devant d'eux! Car Paris n'était pas encore rendu et nous ne désespérions pas de les voir reparaître. Pour nous consoler, nous dessinions au lavis les uniformes de tous les corps français que nous savions exactement, religieusement par cœur, infanterie, cavalerie, artillerie; nous les affichions sur les murailles, en face de l'ennemi. Ces petits ouvrages, qui absorbaient nos jours, auraient dû me donner le goût du dessin, si j'y avais eu la moindre aptitude. Mais je ne voyais dans ce travail que le ressouvenir de mes héros.

Les soldats étrangers arrivant chaque jour à flots eurent bientôt envahi le jardin, les escaliers, les corridors. Nous cherchâmes un refuge. Je

trouvai le mien dans le bateau qui était amarré au fond du jardin. J'en pris possession ; j'y passai ma vie. Quoique la rivière fût partout très-profonde et encaissée en forme de canal, on ne m'interdit jamais de m'y aventurer seul ou avec mes compagnons ; et c'était là encore l'effet d'une des maximes de ma mère, qu'un enfant doit apprendre à tout braver dès ses premières années. Le conventionnel détournait la tête en frémissant quand il nous voyait nous embarquer ainsi par tous les temps. J'avais au reste acquis une habileté rare à diriger mon bateau. Je plongeais au fond de l'eau de lourdes nasses lestées de pierres, garnies d'un pain d'amorce, et je les en retirais le lendemain toutes foisonnantes de brêmes plates comme la main, de perches au dos hérissé, de tanches dorées, et dans les bons jours de barbots goulus et de grosses anguilles. Je tendais des lignes dormantes, mais j'aimais surtout naviguer pour le plaisir de naviguer. Quand j'avais poussé au large et perdu le fond, ce qui arrivait dès le premier coup de rame, j'éprouvais un ravissement d'indépendance sauvage, dont je ne pouvais me rassasier. La rivière, où nous ne rencontrions jamais une autre barque, devenait notre domaine. Plus de regards sur nous, plus de témoins ! Et nous allions loin à l'aventure ! Nous nous engouffrions en pleines ténèbres, sous un quartier bâti

sur pilotis. Nous n'avions pas moins entrepris que de remonter à la source du fleuve, de descendre à son embouchure. Et de là, où ne nous conduirait pas l'amour de l'inconnu ! Je lisais justement alors le capitaine Cook. Nous irions donc compléter ses découvertes, si malheureusement interrompues par sa mort.

Au milieu de ce ravissement, je me trouvai un beau jour au fond de la rivière, avec le fils du conventionnel. La maladresse d'un compagnon, qui voulut amarrer brusquement la barque, en fut cause. Nous avions été renversés par-dessus bord, la tête la première. Nous devions cent fois périr. Par le plus grand hasard du monde, nous eûmes pied, nous fûmes sauvés, et c'était pourtant un des endroits les plus dangereux. Nous revînmes à la nuit close, sans tirer gloire de notre aventure. Elle s'ébruita, et nous dûmes suspendre pour une saison nos voyages de long cours.

Ce temps fut mis à profit pour des occupations moins sereines. Depuis que tout était en paix dans l'Europe, je ne sais quelle fureur de guerroyer s'était emparée de nous. La guerre déclarée entre les deux quartiers de la ville, chaque matin nous montions à l'assaut d'une ancienne léproserie, et ce n'était pas là un simple amusement. Armés de pierres, de mottes de terre, de frondes, de perches, nous nous élancions les uns contre les autres et

nous frappions avec une inconcevable rage. Près de là étaient nos feux, nos bivacs. Dans les moments de trêve, on s'enfonçait dans les bois, et en écorçant les arbres, nous nous faisions des armures complètes, cuirasses et brassards, d'écorce de peupliers. Ainsi caparaçonné, chacun revenait avec une fureur nouvelle à l'assaut des poternes et des vieilles tours inexpugnables. Nous ne manquions guère d'être précipités sous une grêle de pierres, et pour retraite nous n'avions qu'une ruelle sans issue. Nous y étions poursuivis à outrance par le vainqueur qui profitait inhumainement de l'avantage des lieux.

Qu'est-ce qui nous poussait à cette folle guerre? Comme elle se passait sous les yeux des bivacs autrichiens, nous étions soutenus par les regards, par les cris des soldats. Et il me semble que dans cette sorte de fureur il y avait un certain désir de montrer à ces barbares de quoi nous serions capables un jour contre eux. Les menues blessures ordinaires étaient les yeux pochés, les bras démis, le corps ankylosé. J'avais à la lettre un chirurgien attaché à ma personne, et il n'était pas médiocrement occupé. Un soir, je rentrai, tenant mon bras gauche dans ma main droite. Mon chirurgien le crut d'abord cassé, il n'était que démis. C'était un coup de perche qui en guise de lance m'avait étendu sur le pavé, où j'étais resté à demi assommé à

la grande stupéfaction de mon vainqueur. Il eut la générosité de me rendre mes armes et de m'accompagner jusqu'à mon logis.

J'y fus retenu plus d'un mois. Outre que je portais avec orgueil mon bras en écharpe, je revins forcément à quelques arts de la paix. J'appris, par exemple, date importante ! à faire des bagues, d'abord en crins, puis en cheveux ; pour cela, j'avais un manuscrit où était marquée la composition de chaque lettre. Je m'adonnai tout entier à cet art, avec un engouement, une passion que le succès eût dû récompenser. Je fis des bagues pour toutes les belles qui vinrent me visiter, pour toutes celles même qui s'intéressèrent à ma blessure ; mais je distinguai la devise des premières par un cœur ailé, percé de flèches, malgré la difficulté de l'œuvre où je faillis échouer.

J'augmentai aussi la masse de mes connaissances par la lecture des *Quatre fils d'Aymon* qui me donnèrent mes premières notions du moyen âge et de la chevalerie. De plus, j'appris, vers ce temps-là, d'un chanteur public, la complainte du *Juif errant* que je ne devais plus oublier.

Telles furent mes principales acquisitions intellectuelles dans le courant de ce printemps de 1814. Cependant, tant que dura ma convalescence, mes compagnons restèrent l'un après l'autre en

faction à ma porte. De loin à loin, j'apparaissais, après quoi je me retirais sous ma tente.

Pendant que nous imitions ainsi puérilement et follement les jeux de la guerre, tout était joie et fête autour de nous parmi les soldats ennemis. Ils attachaient des branches de chêne à leurs shakos. Ils enduisaient de beurre leurs moustaches. A ces apprêts, nous reconnûmes que les barbares avaient reçu quelque bonne nouvelle. Cette nouvelle était la prise de Paris, qu'ils se préparaient à feter. Ce jour-là, nous nous tînmes enfermés sans mettre le visage à la fenêtre.

Quand je cherche pourquoi ce printemps de 1814 a été pour moi une époque de si grande barbarie, je ne puis y voir d'autre raison, sinon que j'étais séparé de ma lumière. Celle par qui m'arrivait toute saine lueur, était absente. Ma mère était allée à Paris, voir de ses yeux le grand changement qui se faisait alors en toutes choses. Je lui écrivais des lettres à fendre les rochers : elles roulaient toutes sur le même sujet. Il s'agissait toujours d'acheter à vil prix un certain fusil de rencontre ; occasion unique, magnifique, qui ne se retrouverait jamais, si nous la laissions échapper. Ce malheureux fusil, que je ne pus même avoir, absorbait toutes mes facultés. Il m'ôtait le sommeil ; j'en perdais la faim et la soif. Ma mère n'osa jamais montrer une seule de mes lettres à

sa sœur, à cause du surprenant vandalisme qu'elles attestaient, une dame de Paris n'eût jamais pu s'en rendre compte. Car la douleur poignante que me causait ce fusil était mêlée à la douleur plus cruelle encore de l'absence ; et toutes deux formaient un ensemble déchirant, que j'avais véritablement peine à supporter.

A nous juger par nos œuvres, ma sœur et moi, personne n'eût mis en doute que si l'un de nous devait écrire, c'était elle. Du matin au soir, elle écrivait sans relâche. C'étaient des lettres pressantes à sa poupée, des conseils à cette jeune amie sur sa prochaine entrée dans le monde, un journal exact de ses moindres actions et même de ses pensées les plus cachées, les plus intimes ; des fables pour se mettre à sa portée, au besoin des réprimandes, plus souvent des contes pour la distraire d'une grande mélancolie qui lui était survenue ; des instructions morales, des entretiens théologiques, des sermons pendant le carême, tout cela entremêlé d'avertissements sur la toilette, dans le goût de lord Chesterfield, en un mot, un système entier d'éducation qui devait faire de cette petite personne taciturne un modèle d'amabilité, dès qu'elle serait moins timide ; car il ne lui manquait, en vérité, que d'oser ouvrir la bouche pour être sûre de plaire.

Où ma sœur avait-elle pris le modèle et l'idée de

cette éducation? Dans celle qu'elle recevait elle-même. Car ma mère fit pour elle ce qui ne put être fait pour moi. Ma mère rédigeait un journal de toutes les actions de sa fille. C'était l'histoire jour par jour des progrès de ma sœur et aussi de ses fautes enfantines. L'éloge et le blâme étaient distribués, suivant l'occasion, avec une impartialité saisissante. Chaque dimanche ma mère lisait avec recueillement ce journal à ma sœur, qui entendait ainsi, comme dans une bouche étrangère, le récit de sa vie. Combien un pareil moyen doit être puissant sur une âme novice! Car le ton du reproche ou de l'encouragement n'a plus rien de personnel. La louange a plus de prix et le blâme n'a rien d'amer. Nulle gronderie, nul emportement; la justice seule parle, et ses arrêts sont comme les tables de la loi! L'enfant sent sur lui ce regard attaché, qui le suit à chaque heure, veillant et dormant, sans qu'il puisse y échapper. Quel bon apprentissage ce doit être de la justice et de la vérité!

Ma mère revint de Paris, non pas royaliste, mais assez émue de ce qu'elle avait entendu et vu des Bourbons. Elle m'apprenait les noms de ces princes si longtemps expatriés, qui m'étaient plus inconnus que ceux de la cour de Golconde. Elle me parlait surtout de la dignité imposante de Louis XVIII. Pour moi, je ne connaissais et ne vou-

lais connaître que le *roi Cotillon.* Sur ce seul nom, je m'étais formé un portrait et une histoire fabuleuse de ce nouveau roi. Il était habillé en femme et filait une quenouille. Je tenais à cette légende de mon invention avec la force obstinée que le peuple met dans toutes ses légendes ; il était trop tard pour m'en faire revenir.

Cependant ma fidélité fut mise à une rude épreuve, durant un voyage que nous fîmes presque aussitôt après dans ma ville natale. Nous y arrivâmes précisément le jour où le comte d'Artois y faisait son entrée. Je fus ébahi de voir que des hommes s'attelaient à sa voiture, à la place des chevaux. Cet ébahissement devint de l'indignation, de la fureur, de la rage, de l'imprécation, quand de toutes parts éclatèrent à mes oreilles les cris frénétiques de : *Vive d'Artois !* Et les chapeaux étaient garnis de cette cocarde blanche qui, sans que je susse pourquoi, m'était si odieuse. Tout le monde n'était donc pas bonapartiste à ma manière ! Ceux qui l'étaient hier avaient donc cessé de l'être ? Quel bouleversement dans ma pauvre cervelle ! Au premier moment je ne songeais, pour me venger, qu'à renier ma terre natale, puisqu'elle se reniait elle-même. J'en fus bientôt détourné par un spectacle qui ne me permit plus de songer à autre chose.

Au plus fort de ma fièvre, on me montra dans le cortége le maréchal Ney ; de ce moment, je n'eus

plus d'yeux et d'oreilles que pour lui. Je ne songeais pas même à me demander pourquoi il était là. Je le contemplai, j'étais ébloui, cela me suffisait. Et il me semble que cette succession rapide dans les sentiments d'un enfant peut expliquer beaucoup de choses obscures dans les sentiments d'une foule, ou même d'un peuple. Je voyais le maréchal Ney et j'oubliais tout le reste. Je le vois encore, marcher lentement sur un des côtés de la route, grand, la taille superbe, la tête droite, point rodomont, ce qui contrariait un peu l'idée que je me faisais de tous mes héros, mais calme, serein, souriant même. Il rencontra des enfants ; peut-être le firent-ils penser aux siens, car il s'arrêta pour les caresser de la main, sous le menton. Combien je les enviais ! mais l'éblouissement me tenait immobile ; je n'osais approcher.

Je n'ai revu le maréchal Ney qu'une seule fois, et dans sa tombe, lorsque le caveau fut rouvert, après trente ans, pour recevoir les restes de l'un de ses fils. Je dus m'approcher pour prononcer un dernier adieu, sur l'invitation de sa famille. Je vis alors cette bière du maréchal, grande, massive, déjà rongée par les années et placée en biais, comme si elle avait été déposée à la hâte et en secret pendant la nuit.

VII

Le temps n'était pas loin où ma persévérance allait recevoir sa récompense. On était en mars. Les violettes étaient déjà écloses, et j'en avais une quantité des plus belles dans mon jardin. Je n'entendais plus personne raconter d'histoires de batailles. Le père Grenouille était mort et oublié. Mon maître de collége n'osait plus se souvenir du capitaine de dragons; les garnisaires autrichiens eux-mêmes étaient partis; avec eux avait diparu cette exaltation que leur présence entretenait parmi nous. Que faire après une pareille ardeur? Rentrer simplement, obscurément dans le collége, dont les salles, vides enfin de fourrage, venaient d'être rouvertes? Pouvait-on y songer? Etait-ce là une fin pour une semblable Odyssée?

Cette seule idée me glaçait d'effroi.

Nous avions bien ajouté les masques à tous nos autres divertissements, et nous nous y étions jetés avec notre fureur ordinaire. Nous allions le soir passer la tête à travers les carreaux de papier dans les fenêtres des boutiques, et nous jouissions

de la figure ébahie de celui qui recevait une visite si inattendue. Chose plus bizarre! Nous allions chercher dans les forêts des carcasses de chevaux dévorés par les loups et blanchies par les années. Nous nous attelions par des cordes deux ou trois à l'un de ces grands squelettes; la nuit arrivée, nous traînions dans la ville notre proie au seuil de quelque royaliste noté qui avait provoqué notre ressentiment. Le matin, nous nous tenions en embuscade. Et quels fous rires lorsque nous voyions notre homme ouvrir sa porte en bonnet de nuit et reculer d'horreur à la vue de l'immense squelette! Car j'avais soin pour ma part de dresser et de suspendre les miens par des ficelles en forme de Rossinante, devant ce que je me figurais être le castel de don Quichotte. Tels étaient nos jeux favoris à nous autres enfants de l'Empire.

Nous en avions d'autres moins effroyables; par exemple, nous allions chaque soir d'hiver, déguisés et masqués, à un bal d'enfants, dans une pension de demoiselles, que gouvernait une vieille religieuse, la personne la plus tolérante et la meilleure que j'aie connue. Que de bagues de crins, que de devises charmantes, que de cœurs percés de flèches, enchaînés, furent distribués dans ces bals où m'apparut plus d'une Béatrix de Portinari de douze ans! Car il faut avouer que ces petites figures

étaient ravissantes et quelques-unes étaient déjà des beautés accomplies.

Mais cela aussi finit. Comme nous sonnions un soir à la porte (j'étais déguisé en bailli), la bonne religieuse ouvrit; ce fut pour nous congédier presque aussitôt, après nous avoir appris que le carême avait commencé ce jour-là même. C'était le mercredi des cendres; nous l'avions oublié.

L'absence fut cruelle à plus d'un cœur. Il est vrai que je n'avais pour ces belles aucune préférence. Toutes me semblaient également adorables; il n'en fut pas ainsi de mes compagnons. Plusieurs d'entre eux avaient fait un choix. Pour attendrir ces inhumaines, n'osant parler, ou ne le pouvant, ils entreprirent d'écrire. Grave affaire pour des gens aussi illettrés que nous l'étions tous. Après d'inutiles essais, ils s'adressèrent à moi; à mon grand étonnement, ils me prièrent de leur composer leurs lettres. Je me demande encore pourquoi ils s'en fièrent à mon génie plutôt qu'au leur. Quoi qu'il en soit, j'écrivis, et même j'écrivis avec un plaisir étrange pour moi. Quelle n'était pas ma surprise de prendre une plume sans ennui, chose qui ne m'était jamais arrivée! Le plaisir que je trouvais à composer ces lettres venait surtout de ce que j'étais complétement étranger aux sentiments que j'exprimais. Je pouvais ainsi me donner ample carrière. Tout ce que m'avait inspiré la

fille d'Agamemnon trouvait là un emploi naturel. Comme je n'avais aucun secret pour ma mère, je ne manquais pas de lui porter ces belles pièces d'éloquence et de lui demander son avis impartial, qu'elle ne me marchandait pas. Quant à nos amoureux, très-satisfaits de ma prose, y trouvant l'exacte peinture de leur passion, ils se contentaient de recopier mes lettres, d'une belle écriture moulée sur papier encadré d'or. Tels furent mes premiers travaux littéraires. Je puis leur donner ce nom, puisque l'invention en fit heureusement tous les frais.

Ce petit commerce de lettres remplit assez bien le commencement de 1815, mais il cessa faute d'aliments. Il était rare que mes lamentations nous valussent une réponse. Je ne devais m'inspirer que de mon propre fonds ; il n'était point épuisé. Mais sur ces entrefaites, nos gens se lassèrent d'aimer et je dus cesser d'écrire.

VIII

Tout nous ayant ainsi manqué à la fois, nos pauvres imaginations ne savaient plus à quoi se prendre. Un grand bruit vint nous sauver. Il y avait réunion chez mon père ; on jouait au boston. Un voyageur arrive de Bourg : « Vous savez, dit-il, la nouvelle ? l'Empereur est revenu de l'île d'Elbe. » A ces mots la femme du sous-préfet se trouve mal ; on cherche du vinaigre, de l'éther. Il n'en fallut pas tant pour que le bruit descendît jusqu'à nous. Dieu sait s'il nous trouva préparés.

Il me semble qu'auparavant la légende de l'Empire avait été pour moi impersonnelle. Je la voyais au loin dans les armées, dans les bivacs, dans la foule en uniforme. Je crois que de ce jour-là seulement elle prit à mes yeux un corps véritable et s'appela Napoléon. Car c'est bien à lui que je commençai dès lors à m'intéresser, et non plus seulement à la France armée. De ce moment il se détacha pour moi comme une figure distincte au milieu de ce grand pêle-mêle de fourgons, de canons renversés que j'avais vus dessinés dans les alma

nachs boiteux et qui composaient pour moi toute l'histoire. De cet instant, je ne vis que lui ; cette impression fut nouvelle pour moi.

Il était débarqué, cela était certain. Mais pourrait-il traverser la France? Quoi! presque seul! Que de dangers à chaque pas, mon Dieu! Ah! s'il devait au moins passer dans notre bourgade! comme il y serait reçu! Car je sentais bien qu'en cela j'avais le même cœur que la foule. Chaque matin l'inquiétude, l'espérance, l'angoisse augmentaient. Était-il au moins sauvé? Tant de bruits contradictoires étaient répandus dans le même moment! Tantôt vaincu, tantôt vainqueur! le plus souvent prisonnier! On parlait même d'une cage de fer. Qu'une pauvre âme d'enfant ait pu survivre à ces chocs, à ces épouvantes, à ces transports pendant douze jours, voilà ce qui m'étonne encore!

Il y avait dans notre voisinage un vieux serrurier, le père Tillier, dont le fils était grenadier de la garde à l'île d'Elbe. La boutique de ce serrurier devint pour moi un lieu sacré. J'avais toujours quelque ferraille à y faire raccommoder, attendant les nouvelles ; mais il n'en vint aucune et le grenadier ne parut pas.

Un soir, un régiment entre dans la ville. Nous étions à table. L'un des commandants de ce régiment frappe à la porte, monte, se présente avec

son billet de logement à la main. Mon père le fait asseoir à côté de lui. L'officier refuse de manger, il n'a ni faim, ni soif. Il paraît au désespoir : bientôt il rompt le silence et, se voyant accueilli comme il l'était, il s'ouvre devant nous. Il raconte qu'il est inconsolable, car il est partagé entre son affection et son honneur. Lui, vieux soldat, illustré l'année précédente à la défense du fort de Huningue, il a prêté serment au roi, il est résolu à tenir ce serment. Mais quelle situation ! Le voilà arrivé au moment de la crise, à l'endroit où se croisent les deux routes de Bourgogne et du Bourbonnais. Il veut entraîner son bataillon loin de la première que suit l'Empereur ; il le veut, il va le tenter. Mais réussira-t-il ? Ce doute le désespère. Aussi bien le voisinage des aigles a fasciné les soldats. Demain, s'ils obéissent encore, ils se raviseront, ils feront volte-face une heure après. Abandonné, méconnu, pas un n'écoutera sa voix.

Et des larmes inondaient son visage martial.

Je ne perdais pas un mot de ses paroles, et quoique je fusse certainement troublé du désespoir que montrait ce brave officier, j'étais au fond ivre de joie à la pensée que ce beau régiment irait donc grossir l'armée de mon héros de l'île d'Elbe, pour lequel je tremblais déjà depuis tant de jours.

Le lendemain, par un brillant soleil de mars, le régiment se réunit de bonne heure ; il obéit, il va joindre les Bourbons. C'en est fait, il est parti dans la direction de Moulins qui l'éloigne le plus de l'Empereur. Tout rempli de ce que nous avait dit le commandant, je cours à sa suite dans la campagne. Malgré les fâcheuses apparences, j'avais déjà attaché à ma casquette une petite cocarde tricolore, que j'avais eu soin cependant de cacher aux yeux de mes parents sous un bouquet de violettes. Au détour d'un long mur, je vois une troupe revenir au pas de course. Quels sont ces hommes ? point de colonel, point d'officiers. C'étaient nos gens de la veille. Il s'étaient arrêtés sur le grand chemin et avaient refusé de faire un pas de plus, hors de la direction de l'Empereur. Les officiers avaient commandé, prié, supplié, le tout en vain. Ils avaient alors continué seuls de s'éloigner. Mais les soldats revenaient en bon ordre et c'était un sergent-major qui commandait le régiment.

Dès qu'il m'aperçoit : « Petit, donne-moi ta cocarde ! » Je ne me fis pas prier. Pour ma récompense, j'eus l'honneur insigne de faire ma rentrée dans la ville à côté du sergent, en tête des troupes. Ma bonne fortune voulut que nous ne passâmes pas sous les fenêtres de mon père. Au reste, qu'avais-je à craindre ? Je ne voyais rien,

je n'entendais rien. Je ne sentais plus la terre sous mes pieds. Le régiment portait ma cocarde. Voilà le plus grand honneur et le seul que m'ait valu mon bonapartisme.

IX

Une de nos Béatrix nous fit ce jour-là même en échange de quelque bague de crin un drapeau tricolore bordé de magnifiques franges d'or. Sans attendre davantage, nous parcourons les villages voisins, étendard déployé, à travers les prés, les bois, les landes. Quand nous approchions d'un village, nous entonnions à grand cris :

> Il faut partir, Agnès l'ordonne.
> Adieu plaisir, adieu repos !

Premier chant de Béranger qui soit arrivé jusqu'à nous, bien entendu, sans que nous connussions le nom de l'auteur. Ma surprise était grande de ne pas voir les paysans quitter la charrue et les bergers leurs troupeaux pour marcher à notre suite. Car nous mettions dans ce chant une ardeur qui eût dû entraîner les montagnes. Quand nous venions à ces mots :

> Anglais, que le nom de ma belle
> Dans vos rangs porte la terreur !

nos voix épouvantaient les échos.

Plus tard, quand nous vîmes rangé dans le pré le bataillon de garde nationale qui partait pour Béfort, nous le regardâmes avec orgueil. Nos chansons n'avaient-elles pas servi à en grossir les rangs ?

Ainsi errant et chantant à travers les bois et les prés, je fis une rencontre qui fut pour moi un terrible augure. Dans un petit taillis, sur un sol émaillé de violettes et de primevères, je trouvai un cadavre. C'était celui d'un soldat. Il avait au flanc droit un large trou fait par une balle. Le sang déjà figé avait laissé une longue trace sur la terre. Il avait la bouche toute grande ouverte et les deux bras étendus, tatoués de fleurs et d'aigles. Personne n'était auprès du mort. J'appris plus tard qu'il venait d'être tué comme il essayait de déserter à la faveur de ce taillis.

Quoi donc ! un vieux soldat déserter à pareil moment ! Cette image me poursuivait partout. Au milieu de la nuit j'étais réveillé par la vue de ce soldat. Il m'apparaissait rouge de feu, la bouche ouverte pour crier au secours. Alors je me levais sur mon séant, j'aurais voulu crier même. Mais la honte d'avoir peur d'un revenant, la crainte des railleries de mon père me retenaient cloué sur mon lit. Une sueur froide me glaçait. Je restais moi aussi la bouche ouverte comme le spectre.

Une nuit cependant je ne pus résister, tant

l'apparition fut obstinée et cruelle. Je couchais à un premier étage dans un corps de logis séparé du reste de la maison. Le soldat mort paraît. Je sors à tâtons de mon lit, de ma chambre, le spectre sort avec moi. Je descends dans les ténèbres les escaliers ; en me retournant pour mettre la main sur la rampe, je le revois avec l'affreuse blessure saignante. Je sens l'haleine de feu sur mon épaule. Je parcours l'étroit corridor dans toute sa longueur, et le soldat marche après moi. J'ouvre la porte d'en bas, il entre ; je la ferme, je le revois en face. J'approche du lit d'un domestique : « Le soldat ! » dis-je d'une voix étouffée. Et il s'avance au bord du lit. Enfin une autre voix que la mienne se fit entendre. Même alors il s'obstina quelque moment encore avant de disparaître.

Cette vision, la seule que j'aie eue de ma vie, avait une réalité, une force persistante que j'essayerais en vain de peindre avec des mots. Ce n'est pas que je crusse aux revenants. Je n'y avais jamais cru. Ce n'était pas non plus seulement une vaine imagination, c'était une véritable obsession dans laquelle tous mes sens étaient complices.

Le lendemain on eut la magnanimité de ne pas me railler. Personne, pas même mon père, ne me parla du spectre. A la fin. il cessa de me

tourmenter. En relisant pour la dixième fois, vers ce temps-là, la vision de Macbeth, celle de Hamlet, je ne pouvais m'empêcher de me dire : Moi aussi j'ai eu la mienne !

X

De plus en plus abandonné à toutes les imaginations populaires, vivant de légendes, en faisant moi-même au besoin, que nous importaient l'*Acte additionnel* dont nous ne soupçonnions pas l'existence, les chambres dont, je crois, nous ne connaissions pas même le nom? Tout cela nous était étranger, comme s'il se fût agi de la Chine. Moi qui me rappelle la moindre circonstance, le moindre objet de ce temps-là, un cuirassier qui passe au trot une lettre à la main, le reflet du soleil sur sa cuirasse, une clarinette et un violon qui jouent un air des *Visitandines* en tête d'un attroupement, un prisonnier qui chante une tyrolienne sur mon bateau, l'écho qui répond derrière une touffe d'arbres, j'ai beau chercher dans mes souvenirs : l'élection de l'assemblée des Cent-Jours n'y a laissé aucune trace. Le nom, les paroles d'aucun représentant n'arrivèrent jusqu'à nous, dans notre profonde nuit. Je fais une exception pour la nomination du maire de notre village qui fut une fête, une lueur. La liberté pour nous, comme

pour la foule, c'étaient les beaux uniformes, c'étaient les beaux grenadiers dont quelques-uns recommençaient à passer et dont nous nous étions remis à colorier les images. C'était loin de nous, dans une région inaccessible, l'Empereur sur son cheval blanc ! Je veux bien que la France fût au fond de nos cœurs, et certainement elle y était, mais voilée et enfouie sous notre idolâtrie toute païenne pour un seul.

Combien j'étais alors fortement engagé dans la légende ! Que ne fallait-il pas pour m'en délier ! Est-ce à moi de m'étonner si les masses ont tant de peine à s'en défaire ? S'il m'arrivait jamais de me sentir porté à trop de sévérité pour les idolâtries du peuple, ne devrais-je pas me souvenir que je les ai toutes partagées ? Et pourtant j'avais près de moi le remède à ces superstitions dans la sagesse, dans l'esprit de liberté de mes parents qui n'ont pas pu m'en préserver. Il m'a fallu éprouver par moi-même ce qu'il y a de pesant dans le joug d'une renommée qu'on n'examine plus. Encore après cela, que d'études, que de labeurs soutenus, que de loisirs employés à ma seule libération avant que d'échapper au servage d'un grand homme et d'oser lui demander compte de ma servitude passée !

XI

Jusque-là, je n'avais jamais lu un journal; à peine si j'en avais vu par hasard. Tous les matins un capitaine en retraite, monté en pleine rue sur un banc de pierre, faisait lecture devant le peuple assemblé et silencieux de ce que l'on appelait les *papiers*. Ce mot seul, qui sentait le grimoire, m'eût éloigné de ces assemblées taciturnes. Je n'acceptais pour valables que les nouvelles qui m'arrivaient toutes vivantes, de bouche en bouche, transformées et élevées à mon niveau par les imaginations de chacun. C'est ainsi que j'appris le récit de la bataille de Waterloo; je l'ai entendu bien des fois, en des pays différents, dans la bouche des paysans, des manouvriers, et toujours le même. Quelle n'a pas été ma surprise il y a quelques jours, lorsqu'à quarante-deux ans et deux cents lieues d'intervalle, j'ai entendu ce même récit tel que je l'entendis pour la première fois d'un homme du faubourg du Calvaire :

« L'aide de camp de l'Empereur est monté sur

une colline et il a dit : — Sire ! je vois une armée innombrable de Prussiens !

« Napoléon monte à son tour et il regarde avec sa lunette.

« — Non, dit-il, vous vous trompez ; ce sont nos gens, c'est Grouchy. Vous avez peur ! vous vous trompez.

« — Sire, dit l'aide de camp, je vous le dis, c'est une armée de Prussiens.

« — Alors, dit l'Empereur, nous sommes perdus, nous sommes trahis ! »

Voilà aussi la première impression que nous reçûmes de la bataille. C'est celle qui a persisté jusqu'à nos jours, la trahison !

Peu à peu quelques détails historiques se mêlèrent à notre légende. Notre maître d'école insistait sur la manœuvre de la cavalerie qui, disait-il, avait tout perdu par son trop de courage, chose qu'il avait éprouvée par lui-même plus de vingt fois en sa vie. Mon père était consterné, ma mère aussi, et je ne l'étais pas moins qu'eux. Dans la région légendaire où je vivais, les événements qui suivirent nous échappèrent ; la bataille seule fit impression sur nous.

Waterloo nous apparut en réalité par les premiers soldats débandés qui arrivèrent dans notre bourgade. Ces uniformes mêlés, ces cavaliers, ces

lanciers à pied, confondus avec les fantassins, tous un bâton blanc à la main, pour rentrer dans leur village, ces soldats, déjà redevenus à moitié laboureurs, ôtaient jusqu'à l'idée de l'espérance.

Avec quelle anxiété nous les interrogions ! Mais nous ne tirions jamais d'eux que la même réponse : la trahison ! Comme ma mère pressait de questions deux soldats qui logeaient chez nous, voici la réponse que j'entendis : « Le soir, le maréchal Ney est venu devant le régiment : « Allons, mes « enfants, retournons à l'ennemi !... »

Je n'ajouterai pas ce qui suivit. La panique durait encore à deux cents lieues du champ de bataille !

Il ne restait plus qu'à attendre de nouveau les hôtes étrangers de l'année dernière. Ils revinrent, et je me trouvai encore au même endroit de la route pour les apercevoir de loin. Plusieurs de ceux que nous avions vus l'année précédente reparurent, mais ce n'étaient plus les mêmes hommes. Ils ne craignaient plus rien et ne pensaient plus à se faire tolérer. Les étrangers se montrèrent plus farouches, nous nous tînmes plus à l'écart. J'y perdis à peu près tout mon latin rustique. D'ailleurs nous fûmes bientôt submergés par le déluge d'hommes qui passèrent sur nous.

Pendant que tous nos voisins se croyaient mieux garantis et peut-être plus honorés s'ils avaient des

officiers pour garnisaires, mon père et ma mère avaient demandé comme une grâce qu'on leur envoyât seulement de simples soldats. Ils pensaient qu'ils pourraient échapper ainsi plus facilement à toute communication avec les étrangers, et s'épargner le supplice de les voir de trop près. La dépense se trouva plus grande, parce que notre maison ne désemplissait plus de barbares. Nous en avions quelquefois jusqu'à trente à la fois. Mon père avait abandonné les trois quarts de son logement à ce qu'il nommait ses *hordes de goujats ;* il se réserva pour lui et pour nous cinq pièces, dont aucun d'eux ne dut approcher, convention qui fut strictement observée. Pendant tout le temps que dura l'invasion, pas un seul étranger ne parut à la table de mon père, ni ne se permit de s'asseoir à son foyer. Si cette règle eût été enfreinte, je ne sais ce qu'il eût fait, mais il ne l'eût pas enduré patiemment.

XII

Dans ce pêle-mêle, une chose eût dû me donner dès lors le goût passionné de l'étude. C'était de voir, au milieu du fracas de ces traîneurs de sabres, mon père s'asseoir chaque matin tranquillement à sa table de travail. Retranché derrière un paravent, il formait autour de lui comme une enceinte sacrée, ouverte seulement aux méditations les plus hautes, les plus profondes, que les hourras de la foule étaient incapables de troubler. Il avait embrassé un travail colossal, trop colossal peut-être, dont la première partie seule a été publiée, sur la théorie du magnétisme terrestre, qu'il identifiait dès ce temps-là avec le principe de l'électricité. Non content de tracer les lois générales de ce grand sujet tout neuf encore, il avait entrepris de calculer les tables de l'inclinaison et de la déclinaison pour toute la surface de la terre. Ces calculs gigantesques qui eussent exigé le calme de la retraite et toute une classe de l'Institut, il les poursuivait dès l'aube du jour, sans se laisser distraire un moment par tout ce tumulte de van-

dales qui remplissait sa demeure. C'est au milieu de ces hordes qu'il entassait ses formules, ses équations, ses chiffres. A peine s'il s'interrompait un instant quand les tambours tyroliens, les trompettes hongroises venaient s'exercer à sa porte. Il se levait, il les congédiait d'un signe de tête, et revenait aussitôt à la courbe de l'équateur magnétique[1].

Qui n'eût pensé qu'une telle ardeur de découvertes jointe à un esprit original et pénétrant, n'eût fini par lui assurer un nom dans les sciences? Cependant il n'en fut rien, tant les circonstances furent accablantes pour lui. Ses travaux, soutenus pendant quarante années d'une persévérance sans égale, devaient rester ensevelis. Tout ce qu'il devait en retirer, c'est de confirmer par son exemple cette vérité éclatante : que des hommes doués des facultés les plus rares, les plus énergiques, meurent ignorés, faute d'une circonstance favorable pour les produire au jour. Isolés, ils s'embarrassent en des chemins où personne ne les suit. Ils font des découvertes; mais comme elles ne viennent pas à la lumière, ils laissent le temps à d'au-

[1] La préface seule de ce grand ouvrage a été publiée sous le titre : *Mémoires sur les variations magnétiques et atmosphériques du globe terrestre, avec un prospectus des tables de la déclinaison et de l'inclinaison de l'aiguille aimantée sur toute la terre*, présentés au bureau des longitudes par Jérôme Quinet Bourg. 46 pages.

tres hommes de les faire à leur tour et n'en retirent aucun honneur. Leur nom arrive toujours trop tôt ou trop tard pour la renommée. En revanche, combien de sots parviennent à un facile triomphe ! Le talent, le génie même ne sont que des promesses. Il y faut joindre l'étoile : où elle manque, tout manque.

Mon père eut pourtant une joie, une seule, dans cette recherche infatigable de la vérité. Il avait annoncé d'avance formellement à la Société de géographie de Paris, et à son président, M. le contre-amiral de Rossel, que l'*inclinaison actuelle doit être de zéro à l'équateur vers longitude cinq à six degrés à l'orient de Paris*. Il demandait que des observations fussent faites à ce sujet dans le golfe de Guinée. Ce qu'il avait deviné théoriquement, seul, sans nul secours, du fond de sa bourgade, fut confirmé à la lettre dans le voyage de découvertes de l'amiral Duperrey. Le capitaine Sabine trouva à l'île portugaise de Saint-Thomas *zéro d'inclinaison, à cinq degrés environ de longitude orientale*. Quel bruit n'eût pas fait d'une découverte pareille un savant en crédit ! Et qui jamais entendit parler de celle-là[1] ?

Quand je le voyais, sa table embarrassée jusqu'aux bords de ses immenses calculs, j'éprouvais

[1] Voy. *Mémoires sur les variations magnétiques*, etc., par Jérôme Quinet, p. 46.

un certain étonnement de ce que l'amour de la science pût remplir ainsi des jours entiers. Par malheur, cette admiration stérile n'allait pas plus loin. Ma mère lui demanda un jour en quoi consistait la félicité éternelle des justes après leur mort ? « Dans la connaissance des secrets de l'univers, » répondit-il. Cette réponse m'est restée. Mais je n'en tirai aucun fruit. Le voisinage et l'exemple de cet esprit supérieur furent perdus pour moi, au moins en ce qui touche l'étude. Son extrême sévérité me faisait associer je ne sais quelle idée terrifiante à ces sublimes mathématiques, auxquelles je devais prendre quelque goût, mais beaucoup plus tard.

Tandis que dans la chambre de mon père je ne voyais que chiffres entassés, aiguilles à aimant, machines électriques, tables de logarithmes, que j'osais à peine regarder du coin de l'œil, tant cela me paraissait ressembler à des grimoires de nécromancie, à deux pas de là, dans la chambre de ma mère, j'étais sûr de trouver dès mon entrée quelque beau livre qui m'attendait pour me transporter dans un monde enchanté : la *Jérusalem délivrée*, puis l'*Arioste*, sans compter *Hamlet* et *Macbeth*, que je ne quittai plus, jusqu'au jour où on me les confisqua au collége comme un livre plein d'exemples dangereux pour un enfant bien né.

XIII

Avec l'exemple que je recevais de tels parents, comment devenais-je de plus en plus un fervent disciple de la force et du hasard ?

Ce n'était point un désir puéril de contradiction. J'aimais la fierté de mon père. Je ne trouvais rien à répondre aux plaintes de ma mère contre la dureté du maître. Mais excepté eux, personne ne prononçait jamais devant moi le mot de liberté ; personne ne semblait la regretter, ou même s'apercevoir de son absence. On désirait que la guerre finît, sans le dire même. Mais ces plaintes étranges sur l'oppression de l'âme, sur l'étouffement de la pensée, je ne les entendais jamais ailleurs que dans la chambre de ma mère. Je ne doutais pas que ces plaintes ne fussent fondées, mais je me serais gardé de les répéter à d'autres, certain qu'elles eussent provoqué la risée. Surtout je ne faisais aucun effort pour me détacher de mon héros.

Ce n'est pas que je connusse l'histoire de sa vie. Assurément, je n'eusse pu dire pourquoi je l'avais choisi de préférence à tant d'autres.

La légende de Montebello sur son brancard, voilà tout ce que je savais avec quelque certitude de l'histoire de mon temps.

Le reste m'apparaissait au milieu d'une confusion de caissons et d'affûts abandonnés dans la plaine. La pensée que mon héros avait sauvé la Révolution n'entrait pas davantage dans ma préférence pour lui. Cette idée n'était pas arrivée jusqu'à moi. Je ne l'entendis jamais exprimer par personne.

Qu'est-ce donc qui m'attirait invinciblement vers ce nom ? J'étais ébloui sans savoir par quelle lumière. Je me sentais enveloppé d'une splendeur avec laquelle ma raison de onze ans ne pouvait se mesurer, et il me semble que le peuple, dont je partageais toutes les impressions, n'aurait pu lui-même donner une autre explication de son éblouissement. Il avait comme moi une imagination d'enfant et une raison d'enfant. Comme moi, il était subjugué par une puissance qui lui était trop supérieure. Dans le fond, nous adorions les uns et les autres la force aveugle, sans l'appeler par ce nom. Elle était à elle-même sa raison, son droit ; nous ne lui demandions pas autre chose.

Mes parents jugèrent qu'il serait impossible de me disputer à cet entraînement des masses qui avait la force d'un élément ; ils n'entreprirent pas une lutte ouverte. Mais sous mon idolâtrie, ils se-

mèrent l'amour ardent de la liberté, de la dignité humaine, se confiant à l'avenir du soin de m'éclairer sur ce qu'il fallait conserver ou rejeter. Au risque d'anticiper çà et là de quelques années, je dois insister sur ce point.

De l'éducation opposée que je recevais de mes parents et de la foule au milieu de laquelle je vivais, il résultait insensiblement deux directions en moi, et j'avais la plus grande peine du monde à les concilier. J'adorais ce que tout le monde adorait ; en même temps j'avais la plus grande aversion pour les tendances d'esprit cachées sous mes idolâtries. C'est de quoi je m'aperçus dès que je m'avisai de réfléchir. Toutes les pensées qu'on exprimait devant moi me blessaient, ou plutôt, j'étais oppressé par cette haine de la pensée que je trouvais partout et qui n'était qu'une imitation ou un excès d'empressement à obéir. Ma pauvre intelligence encore brute faisait effort pour s'éveiller ; elle ne rencontrait que le vide autour d'elle. J'étais dans la situation d'un homme qui naîtrait dans un désert, où il ne trouverait pas une goutte d'eau. Je souffrais de cette aridité, sans savoir pourquoi je souffrais.

Ce qui m'étonnait le plus, c'est que des choses claires pour moi n'existaient pas pour d'autres, ou leur étaient inintelligibles. J'entendais des gens que je mettais avec raison à cent piques au-dessus de

moi répéter à toute occasion et d'un air sardonique : *Je ne comprends pas*. Ces quatre mots composaient le fond de la langue d'alors ; ils les répétaient à propos des sentiments qui m'étaient le plus naturels, le plus familiers, qui étaient pour moi comme la respiration. Ils les redisaient surtout imperturbablement à propos des livres que j'apprenais à connaître et que j'aimais le mieux : Madame de Staël ! — Je ne comprends pas. — Hamlet ! — Je ne comprends pas. — Macbeth ! — Je ne comprends pas.

Il en fut de même, sans exception aucune, de tous les ouvrages qui m'ouvrirent peu à peu les yeux à la lumière.

Cette réponse uniforme, générale chez ceux que j'étais le plus accoutumé à respecter, me consternait. Car j'admettais bien que ce qui me semblait admirable pût paraître pitoyable à d'autres. J'avais une trop juste idée de mon ignorance pour ne pas me défier de moi-même. Mais plus je m'en défiais, moins j'admettais qu'il fût possible que les autres n'entendissent pas du premier coup ce que moi j'entendais avec mon intelligence, que je sentais si sourde et si grossière. Mon humilité se refusait absolument à cette pensée. Quand donc je surprenais dans la bouche des autres ces [mots sacramentels : *Je ne comprends pas*, je ne pouvais y voir qu'une certaine malice orgueilleuse qui desséchait

ma raison naissante. Si l'on m'eût dit : Ce que vous prenez pour beau est laid, pour vrai est faux, pour grand est petit, j'aurais profité de ces avertissements : du moins je me serais incliné avec douleur devant cet arrêt. Mais la prétention de ne pas comprendre ce que moi je comprenais me désorientait entièrement, elle me jetait dans un vrai désespoir. Je n'osais plus me fier à l'évidence.

Que me restait-il alors à faire ? A chercher les lieux les plus déserts ; et j'avais trouvé à trois lieues de la ville une colline enveloppée de sapins, surmontée d'une ruine, qu'on appelle la *Corne d'Arthus*. Je portais mes livres les plus chéris dans cette ruine. Je les lisais à haute voix, avec des larmes de rage, de confusion et de surprise. Je prenais à témoin les rochers, les bois qui m'entouraient, les éperviers qui passaient sur ma tête ; je me disais : « Ils comprennent, eux, comme moi, si les hommes ne veulent pas comprendre ! »

Combien de temps il m'a fallu pour reconnaître que s'il y avait de la malice dans cette prétention de ne pas entendre, il y avait aussi quelque sincérité ! Les esprits les plus cultivés avaient été retenus dans un tel vide, qu'ils avaient réellement perdu la trace des idées vivantes ; la langue même en était oubliée, comme celle de la liberté. Ils ne pouvaient y revenir. C'était même une souffrance

intolérable pour eux que le voisinage de pensées auxquelles ils ne pouvaient plus s'élever. Dans un trop long servage, l'âme avait perdu ses ailes et maintenant elle s'en vengeait par le ricanement.

Mon éducation avait fait de moi un barbare, je l'avoue. Mais si j'avais la rudesse du barbare, j'avais quelques-unes de ses qualités: l'intelligence ouverte à tout ce qu'il y avait de fier, de hardi, d'entier, et je pourrais dire de primitif dans la pensée des autres. Aussi étais-je entraîné par une force irrésistible vers les grands poëtes abrupts.

Ce qu'il y avait de plus inculte chez eux était ce qui m'attirait le plus. Mais ces grands hommes, c'était là aussi un secret à garder; et qu'y avait-il alors de plus ridicule au monde après madame de Staël que Shakespeare, Goethe, Schiller, quand ces noms arrivèrent par hasard jusqu'à nous?

C'est peut-être à cette barbarie prolongée que je dois de n'avoir jamais été dupe des grands pastiches d'Ossian, dont tout le monde se disait engoué sur la foi de Napoléon, car c'était son poëte. Un de mes camarades s'appelait Oscar. Je n'eus pas de repos que je n'eusse lu les plaintes d'Ossian sur Oscar. Elles ne répondirent pas à cette nature première que j'avais conservée en moi. Fingal, Malvina, Carril me laissèrent froid; il

me semblait toujours que j'étais beaucoup plus capable de vraie sauvagerie qu'ils ne l'étaient eux-mêmes.

L'éclosion de l'intelligence était ainsi une vraie douleur en ce temps-là. L'ironie est en effet une puissance terrible lorsqu'elle est dirigée contre un enfant, et c'était l'arme de presque tout le monde contre toute idée nouvelle, tout sentiment ingénu, contre tout l'univers moral, condamné sous le nom d'idéologie.

De mon côté, il y avait aussi des choses claires pour les autres et qui m'étaient absolument incompréhensibles. Quand sous les oppressions, les iniquités, les drapeaux divers, j'entendais des ouvriers, des artisans dire : « Après tout, je suis pour celui qui me paye. » Ou encore : « Qu'importe à celui qui ne se mêle pas de ce qui ne le regarde pas ! » Quand j'entendais ces paroles qui ont si souvent frappé mes oreilles, je ne pouvais non plus les croire sincères. Je croyais toujours que ceux qui parlaient ainsi voulaient railler ou dissimuler. Quelles épreuves il m'a fallu avant d'admettre que des paroles d'esclaves fussent possibles, même en plein esclavage !

XIV

Pour achever de mater nos passions soldatesques, on avait pris pour règle de me faire apprendre tout ce qui pouvait être enseigné d'utile ou d'agréable dans notre bourgade. Si l'on avait voulu seulement m'apprivoiser par la musique, le but se trouva bien dépassé.

Le violon, dès que je l'entendis, fut pour moi la première révélation d'un monde de poésie. C'est par ce chemin, je crois, et par les contes de fées que je me sentis introduit dans les régions vraiment imaginaires.

Je trouvais dans les sons tantôt fluets, tantôt graves qui sortaient de ce petit corps si frêle, je ne sais quelle impression de magie ; ils me faisaient penser aux voix de la fée Morgane et de l'oiseau bleu couleur du temps, car j'étais attiré bien moins par ce que j'entendais que par ce que je me figurais. Aussi dès la première leçon me sentis-je comme ensorcelé ; je ne quittais plus guère mon violon, au grand désespoir de mes voisins.

Le jour ne me suffisant pas, je voulus y em-

ployer la nuit. A peine étais-je au lit, je me mettais sur mon séant et je m'armais de mon redoutable archet, jusqu'à ce que le sommeil fût plus fort que moi. Mon sommeil était plein de sons magiques. Eveillé avant le jour, je me dressais sur mon lit, et là, debout, en chemise, de peur de perdre un instant, je commençais aussitôt mes mélodieux accords. La fascination qu'exerçait sur moi cet instrument, dont je me servais d'une manière barbare, comme tout le reste, amena un incident qui m'oblige encore de rire toutes les fois que je me le rappelle.

Un jour de septembre, le soleil était à peine levé, tout le monde endormi. J'étais debout, selon ma coutume, sur mon lit, et je m'escrimais à de furieux arpéges. Un hussard croate, réveillé par ce terrible Orphée, s'élance dans ma chambre; sans me laisser le temps de résister, il s'empare de mon violon. Mais avant que j'eusse pu m'indigner, quel étonnement! quels ravissements, grand Dieu! quels chants! quels accords! quelles mélodies inouïes! C'était bien la féerie que je m'étais représentée. Je restai immobile, pétrifié, les bras tendus. Cependant le hussard, grand violoniste, se promenait de long en large, tout à son inspiration, sans faire attention à mon attitude. Mais voilà que le tableau se complique. Ma mère, réveillée dans une chambre voisine par ces sons ra-

vissants, s'interroge, s'étonne; elle en croit à peine ses oreilles. Ce changement incroyable, surhumain, comment a-t-il pu se faire en une nuit? Quel prodige d'en haut s'est accompli en moi? Car on ne peut en douter plus longtemps, c'est bien de ma chambre, c'est de mon violon que partent ces accents émus, vibrants, enchanteurs, au lieu du charivari ordinaire.

Sans se consulter davantage, sans prendre le temps de se vêtir, ma mère sort de son lit; elle accourt sur la pointe du pied pour vérifier le miracle; une servante, ébahie comme elle, la suit. Elles ouvrent la porte et regardent. Je les vois et je frémis. Par bonheur, le soldat tournait alors le dos en marchant vers la muraille opposée. Elles le virent sans être vues, et n'eurent que le temps de fuir. Bientôt le hussard s'interrompit et me rendit le violon, comme il l'avait pris, sans prononcer un mot. Quels rires immodérés quand nous nous retrouvâmes! Et nous en jouissions d'autant mieux qu'ils éclataient à la barbe de l'ennemi. Ah! que ces jours sont loin! que d'années m'en séparent! Du fond de quel abîme je les aperçois et qu'ils me semblent pourtant être d'hier!

Au reste, ces moments de joie complète devenaient de plus en plus rares. Dans les invasions précédentes, je ne sais quelle espérance, quelle gaieté intrépide avaient surnagé au milieu du dé-

luge. Il me semble que c'est à partir de cette seconde invasion que la France s'est sentie atteinte et qu'elle a changé de tempérament. Pour ce qui me regarde, ce fut un changement à peu près complet dans ma manière d'être et de vivre. Une tristesse profonde s'étendit autour de nous. Je m'en sentis enveloppé pendant de longues années.

Comment aurais-je pu y échapper? Je voyais subitement renié et maudit tout ce que j'avais idolâtré jusque-là. Du jour au lendemain, ce que j'avais tenu pour sacré se trouva être un objet d'horreur. Il me fallut d'abord enterrer ma cocarde, puis mon drapeau bonapartiste. Je m'étais fait dessiner un aigle dans le jardin. Je l'avais semé de fleurs; la tête était marquée par des résédas, le corps par des basilics; les ailes étendues par des violettes. Il fallut arracher l'aigle brin à brin; à quoi je ne pus me résigner.

Ce qui me confondait, c'est qu'en une nuit, ce qui avait été honneur, vertu, devint subitement crime, infamie. Et la condamnation ne s'arrêtait pas aux choses; elle frappait ceux que j'aimais le plus. D'abord mon maître d'école, le capitaine de dragons était proscrit. C'est par lui que j'appris pour la première fois ce mot. Puis des gendarmes vinrent chercher le conventionnel dans notre maison. Ils fouillèrent jusque dans mon lit. On le trouva dans un grenier à foins, d'où il fut jeté en

prison. Je savais que là il jouait aux cartes avec le bourreau, voulant, comme il nous le faisait dire, se le rendre d'avance favorable, *dans le cas où il aurait affaire à lui.* Un peu après, on l'exila à Bruxelles, où je suis venu prendre sa place. Tous mes héros, s'ils rentraient au village, n'étaient plus que des brigands.

Quelle éducation je reçus en peu de semaines de ce changement inconcevable pour moi ! Les visages mêmes étaient autres, et ce qui ajoutait à ma consternation, c'était le silence. On n'osait plus se servir des mots qui avaient caché pour nous l'espérance dans l'année précédente, le *père la violette*, le *petit caporal.* Tout me semblait métamorphosé, tout l'était en effet, les choses, les hommes, la langue même. Or, je trouvais simple que les choses fussent différentes, mais je ne pouvais concevoir que les pensées, les paroles et même les visages changeassent en même temps.

L'impression de cette versatilité fut si grande, qu'elle s'est attachée à moi dans tout le reste de ma vie. Il en est résulté que dans les courts moments que j'eusse voulu voir durer, je sentais la fragilité des choses, je sentais surtout celle des hommes. Le passé m'ôtait la force de jouir du présent. Chose singulière, mais parfaitement vraie, je n'ai été délivré de cette cruelle attente, dans laquelle j'ai passé ma vie, je n'ai connu, goûté la

vraie sérénité d'esprit, le vrai contentement, que depuis le jour où, n'ayant plus rien à sauver, je me suis trouvé au fond de l'abîme.

Au milieu de ces derniers jours de l'automne de 1815, précurseurs de tant d'autres qui devaient leur ressembler, un souvenir, un seul, me revient encore avec plaisir.

C'était dans les plus beaux jours de la Terreur blanche. L'ordre vint d'illuminer pour célébrer la chute de Napoléon et le retour de la légitimité. Personne ne manqua à l'injonction formelle. Toute la bourgade fut éclairée comme en plein jour. Je sortais à cette heure-là de mon bateau, à la nuit tombante. J'entre dans la rue, l'aviron à la main. Je lève les yeux, je vois toutes les maisons étinceler, sans excepter la nôtre. Sa façade soutenait dignement la comparaison avec celle de nos voisins. Me précipiter sur les escaliers, ouvrir les fenêtres, éteindre les lumières, fut l'affaire d'un instant; et je ne me contente pas de souffler sur les lampions, je les disperse, je les foule aux pieds. La nuit profonde se fait aussitôt sur notre toit et tranche avec la clarté resplendissante du reste de la rue.

Le scandale fut grand, surtout l'étonnement. Car beaucoup de ceux qui s'indignaient tout haut m'approuvaient au fond du cœur. A ce moment, le procureur du roi, faisant sa ronde, s'extasiait sur

l'enthousiasme des habitants. Soudain il avise cette longue masse noire qui reste obstinément plongée dans les ténèbres. Un mot d'un passant l'instruit de l'histoire. Il court dans une réunion, chez le sous-préfet, où il savait que mon père devait être. Il le trouve jouant tranquillement au reversis : « Savez-vous ce que votre fils vient de faire?... »

Qu'on imagine, si on le peut, ce qui suivit ce début. Les plus indignés tremblèrent sur le châtiment qui m'était réservé.

J'attendis patiemment mon sort, et même je m'endormis. Pour mon père, il ne me dit mot de cette aventure, ni ce soir-là, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni jamais. J'appris un peu plus tard, par ma mère, qu'il en avait été ravi au fond du cœur et ne cessait d'en faire avec elle des gorges chaudes. Hélas! malgré tout, cette aventure fut la dernière. Avec elle finit pour moi la vie bienheureuse de l'enfant.

Dans l'éducation que j'avais reçue jusque-là, mes parents avaient été dirigés par une idée très-raisonnable. Ils avaient sagement pensé que cette éducation était la meilleure préparation à la vie que devait nous faire l'Empire. S'il eût duré, nous étions, sauf l'esprit d'indépendance qu'ils n'avaient pu s'empêcher de faire naître en moi, tout armés pour ce qui nous attendait.

N'étions-nous pas destinés, en effet, à mourir prématurément au coin de quelque bois, d'une mort sanglante et ignorée ? Ne fallait-il pas avant tout nous aguerrir, nous tremper de fer ? Et d'ailleurs pourquoi tourmenter par de vaines études des enfants qui auraient à peine quelques années de jeunesse, et qui n'arriveraient certainement pas à la virilité ? Ne fallait-il pas au moins leur laisser respirer l'air libre à pleins poumons, puisque cela devait durer si peu ? Ma mère s'expliquait clairement avec moi là-dessus, comme sur toute chose, avec un singulier mélange de force, de résignation, de liberté d'esprit et d'amertume. Aujourd'hui, comme alors, ces motifs me paraissent sans réplique.

Mais quand pour tous les esprits clairvoyants Napoléon eut fini son rôle, mes parents songèrent qu'un si grand changement dans la vie publique devait en amener un tout semblable dans l'éducation et dans la vie privée. Ils pensèrent qu'il était temps de mettre fin à la vie d'enfant de troupe et au commerce incessant avec les soldats et les prisonniers de guerre. Dès lors, le nom de collége fut sérieusement prononcé. Il fut décidé que pour commencer on m'enverrait à celui de ma ville natale.

Cette résolution fut pour moi un coup de tonnerre, tant j'y étais peu préparé. Elle fut exécutée

à la lettre dans cette même fatale année de 1815 ; et certes, si je plaignais mon héros de la captivité qu'il allait endurer désormais au milieu de l'Océan, je ne trouvais pas la mienne moins intolérable. Je me voyais prisonnier comme lui, en même temps que lui ; mais je ne pouvais comme lui maîtriser mon désespoir. Je fis mes adieux, non-seulement à mes compagnons, mais à toutes les choses que j'aimais. Je distribuai aux plus dignes ma pie, mes lapins, mon corbeau éclopé ; quant à mon épervier, qui avait survécu à tous les bouleversements d'empires, et que j'avais toujours laissé en liberté, il s'était envolé peu de jours auparavant avec un cri sauvage, après avoir plané sur ma tête, m'avertissant par là que nos beaux jours étaient finis pour jamais.

Dans quel monde allais-je entrer ? Quel qu'il fût, il m'était odieux d'avance. Un jeune oiseau de proie enlevé nouvellement aux forêts et porté à la ville dans une cage d'osier ne tombe pas dans un désespoir plus morne. Mais au moins cet enfant des forêts, dès qu'il se voit captif, a la fierté de se laisser mourir de faim.

TROISIÈME PARTIE

I

Quand la porte du collége se referma sur moi, je fus frappé de stupeur, et le temps ne fit qu'augmenter ce saisissement du prisonnier. Devant moi s'ouvrent des années stériles, vides d'événements, vides surtout de bonheur, où pour l'incertaine perspective de quelques notions ébauchées, je perdis ce que j'acquérais chaque jour dans le commerce vivant des choses. Mes parents demeurant à deux journées de là, je cessai entièrement de les voir. Je ne sortais jamais en ville, ou si cela arrivait, c'était pour un moment, et ce moment ne servait qu'à ranimer l'effroi de la captivité.

L'éducation cessa brusquement. Une instruction maussade, forcée, dut en tenir lieu. En pensant à ces insipides années, l'ennui, la nostalgie

s'appesantissent de nouveau sur moi. Le même voile terne qui couvrit toutes mes facultés et en arrêta court le développement s'étend à mes yeux. Aucun homme, aucun objet ne m'apparaît à travers cette uniformité douloureuse. Je ne sais par où commencer, par où finir. Tout se perd dans le même sentiment de vide et de détresse. Il faut que je soulève ce voile de plomb pour retrouver quelques vestiges de moi-même.

Et que l'on ne pense pas que ces infortunes de l'adolescence ne laissent aucune trace dans la vie. Elles durent encore pour moi. Le souvenir de ces années, non pas seulement perdues, mais étouffées, me poursuit ; elles m'oppressent en songe comme une calamité prématurée. J'ai peine en y pensant à me défendre d'un sentiment de révolte. Que de fois je les ai reprochées avec amertume à mes parents, comme s'ils eussent pu agir autrement qu'ils n'ont fait !

Ma première peine, celle dont j'avais conscience, était de me sentir prisonnier. Celle-là pesait sur chaque heure, sur chaque chose, et il en fut ainsi tant que dura ma reclusion. Au lieu de l'épanouissement continuel dans lequel j'avais vécu, c'était une gêne inexprimable en face de mes maîtres, de mes camarades et de moi-même. Car je ne me reconnaissais plus. Sitôt que l'heure des études était passée, j'allais au haut d'un vieux rempart

qui servait de clôture, et d'où l'on apercevait la campagne. Là je regardais tristement au loin du côté de mes forêts. Je comptais les pierres d'un mur dégradé, par lequel on eût pu tenter une évasion. Mon seul plaisir était d'imaginer quelque belle fuite. La crainte de l'affliction que je causerais m'empêcha de mettre aucun de ces projets à exécution.

Lorsque nous sortions de notre prison, on nous conduisait assez loin hors de la ville. Mais le sentiment de ma captivité me suivait jusque dans le fond des bois, et j'étais incapable de prendre aucun plaisir aux choses mêmes que j'aimais pardessus tout Je traînais dans nos plaines de Bresse la langueur qui m'accablait. Il arrivait souvent que nous allions sur la route de Certines, dont nous n'étions plus éloignés que d'une heure. J'eusse été désolé qu'on eût poursuivi jusqu'à cet endroit chéri. Je ne voulais pas que ces lieux me vissent dans ma servitude; ils m'auraient trouvé si changé! Quand nous rencontrions des paysans qui allaient au village, je me détournais d'eux pour ne pas les voir. Je n'aurais su ni comment les aborder, ni comment les quitter. Ces jours, ces heures n'existaient pas pour moi. Je voulais n'avoir aucun témoin qui pût me les rappeler. Le regret de la liberté n'eût peut-être pas suffi à me plonger dans un état qui me remplissait à la fois de douleur et

de honte. La captivité explique la douleur ; mais la honte, d'où venait-elle ? Je pense qu'elle avait pour cause l'interruption subite de tout progrès du côté de l'âme et de l'esprit. J'avais été arraché à mes sources de vie, à celles où j'avais puisé un instinct prématuré des grandes choses. Je n'avais plus autour de moi les instructions morales de ma famille, surtout de ma mère, ni le contre-coup des émotions du peuple. La maison paternelle, le foyer, la vie publique, tout m'avait manqué à la fois. Et en revanche, quelle compensation avais-je trouvée ? Des études machinales qui m'hébétaient, auxquelles mon sourd désespoir m'empêchait de prendre le moindre intérêt. Jamais une parole de confiance, d'intimité (moi qui n'avais été conduit que par ces mobiles) ; jamais une de ces voix de l'âme qui m'avaient initié à tant de choses et à un langage que je ne devais plus entendre. Pas même de livres, car j'en manquais absolument et j'étais brusquement tombé des pièces de Shakespeare à *Estelle et Némorin* de Florian. Dépaysé, désorienté, précipité des nues, exclu des beaux cieux de la légende, abîmé, perdu dans toutes les sécheresses et aridités d'une classe, je m'étais odieux à moi-même.

J'essayais bien par moments de retrouver ces beaux élans que j'avais connus. Mais pour cela j'aurais eu besoin de l'aile maternelle. J'étais

incapable par moi-même de me relever jusque-là, encore moins de m'y soutenir. Après quelques tentatives, dont je sentais l'impuissance, je me résignai à suivre le chemin banal, mais je le suivais mal, parce que je me sentais déchu. Je prenais une défiance exagérée de moi-même. Le souvenir de ma vie libre me revenait encore mal à propos ; et je n'étais qu'un mauvais esclave, tout en me faisant un devoir rigoureux d'être un esclave accompli.

Que les hommes faits sourient à leur aise de ce supplice d'un adolescent. Ces tourments n'en ont pas moins été réels, et que ne puis-je en les racontant les épargner à d'autres ! O prémices de la vie ! belles fleurs de l'adolescence ! premiers fruits du printemps ! que vous avez été amers pour moi ! et que je me réjouis dans mon cœur de ne plus avoir à vous cueillir !

Loin que mes compagnons de captivité fussent une consolation pour moi, j'eus presque autant de peine à m'accoutumer à eux qu'aux choses mêmes. Nous étions partis de chemins si différents pour arriver aux mêmes points ! Nous avions si peu d'idées communes entre nous ! Ils étaient si bien faits à cette discipline qui m'était si nouvelle ! Aucune de mes histoires ne les intéressait. Combien cette première rencontre avec la société réglée me fut difficile (et sans doute par ma faute) !

mon âge augmentait encore ces différences.

Grâce à la méthode de mon premier maître qui m'avait fait commencer le latin dès qu'il m'apprit à lire, j'étais arrivé sans m'en apercevoir à la fin de mes études. J'achevais ma rhétorique à treize ans, et mes compagnons avaient dix-huit à dix-neuf ans, différence immense à cet âge. C'étaient presque des hommes. De quelle ressource pouvais-je être pour eux avec mes légendes de l'île Cabréra ? Je leur paraissais un vrai Vandale, et d'autre part, la préoccupation constante de leurs parures, des modes nouvelles, des chaînettes d'argent et d'acier, m'étonnait presque autant, moi qui ne songeais qu'à m'évader et à me perdre à tout jamais dans le grand bois de Certines !

Le premier contact avec la société de mes semblables ne m'inspira ainsi qu'un sentiment profond d'isolement. En voyant combien ce qui m'intéressait par-dessus toute chose était indifférent aux autres, je pris le parti de n'en jamais parler. J'appris à cette école combien le monde intérieur, dans lequel nous vivons et que nous croyons le centre de vie, excite peu la curiosité des autres, à moins qu'ils n'y retrouvent leurs propres souvenirs et une image d'eux-mêmes. Je me taisais, ou, s'il fallait parler, les mots sortaient à peine de mes lèvres. Tout ce qui s'était éveillé prématurément en moi, au souffle de la vie libre, fut refoulé, enseveli au

plus profond de mon être. Je me sentis appauvri par mon isolement. Dans l'état de trouble, de stérilité, de timidité, de marasme, où je tombais de plus en plus, il eût fallu pour me sauver une personne qui me comprît sans que j'eusse besoin de parler; surtout il eût fallu qu'elle me tînt une compagnie perpétuelle, sans que j'eusse l'embarras de solliciter jamais sa présence. Mais où rencontrer un être pareil? Il existait cependant pour mon salut; je devais le rencontrer, et nous devînmes sur-le-champ inséparables.

II

Parmi les sentiments bizarres que faisait naître une vie de contrainte, le plus étrange était la froideur que l'on devait afficher devant ses camarades pour sa propre famille. C'eût été le comble du ridicule que d'embrasser devant témoins ses parents avec effusion. Il fallait leur marquer sinon un détachement complet, au moins une souveraine indifférence; tant la sécheresse de l'âme était une condition de ces temps! Nous craignions la visite des nôtres bien plus que nous ne la désirions; nous savions que nos gestes, nos embrassements étaient épiés avec malice. Et malheur à celui qui eût pleuré de joie à la vue de son père, de sa mère, de ses sœurs, de ses frères après une longue absence : il se fût difficilement relevé de ce moment de faiblesse. La crainte du ridicule tarissait d'avance toutes nos joies. Aussi recevions-nous peu de visites, même de nos plus proches parents. Mais quand l'un d'eux franchissait cette enceinte de moquerie, dont nous nous entourions, c'était là un événement qui ne pou-

vait manquer d'être fertile en conséquences.

La mère d'un de nos camarades vint le voir; elle était accompagnée de sa fille. Comme il n'y avait pas de parloir, je vis de loin, non pas leurs caresses (ils n'auraient osé s'embrasser), mais leurs sourires. Je vis surtout la jeune fille et je ne l'oubliai plus. Elle avait les cheveux d'un blond doré, les yeux bleu de ciel, l'air de visage angélique. Elle portait une petite coiffe rustique, que j'eusse mieux aimé ne pas lui voir; mais je me souvins d'une estampe de la *Jardinière* de Raphaël, que mademoiselle Genevier rappelait trait pour trait, et je trouvai bientôt mille raisons pour me raccommoder avec cette coiffure champêtre à laquelle, il est vrai, elle donnait une élégance charmante. J'entendis, ou je crus entendre le son de sa voix, une voix argentine, cristalline, la voix du printemps lui-même, qui m'atteignit au cœur. Elle était avec les siens au fond d'un corridor. J'eus à peine le temps d'arrêter sur elle mes yeux en passant; je ne la revis plus jamais que de loin dans le jardin dont j'étais séparé par une cloison en palissade; mais ce moment suffit pour graver en moi une image qui ne devait plus s'effacer.

Et comment ne la bénirais-je pas, puisque dès ce moment je cessai d'être seul. Partout je me sentais dans la compagnie et sous la protection de cet

être charmant. Elle avait sur moi l'action bienfaisante du premier rayon de l'aube.

Je savais le nom du lieu qu'elle habitait. Il n'était pas loin de Certines. Mais je n'osai jamais demander son nom de baptême et je ne l'ai jamais bien su. Et qu'importe ? En avais-je besoin? Lui faisais-je avec moins d'expansion mes confidences les plus intimes ? M'adressais-je à elle du fond de mes tristesses avec moins de piété? A quoi bon l'appeler ? Ne venait-elle pas sans que j'eusse besoin de prononcer son nom ? Tout cela, bien entendu, sans paroles, sans témoignage humain, mais seulement dans le repli le plus caché du cœur.

J'aurais pu la voir de plus près, lui parler peut-être ; l'occasion se présenta même de faire visite à ses frères à la campagne. Je m'en gardai bien, ainsi que de tout ce qui aurait pu amener le moindre changement dans une relation où tout était enchantement, délices. Je sentais combien mon édifice était fragile. Je retenais pour ainsi dire mon souffle, de peur de dissiper cette première fleur de bonheur.

Il me suffisait de savoir qu'une personne aussi angélique existait avec moi dans le monde. La terre en était tout embaumée. Je ne souffrais point de son absence, car elle ne me quittait pas. Elle

m'était et me restait toute présente. Je ne formais aucun projet. Je n'avais aucune crainte du lendemain. Je ne pensais pas même qu'elle pût se marier, être promise peut-être! Sa douce, radieuse compagnie ne pouvait pas m'être enlevée.

Tout cela, direz-vous, était chimérique. Nullement. Je n'ai jamais su m'alimenter de chimères en l'air, me complaire de mes seules inventions comme de réalités. Il me fallait au moins un point vivant, une apparition réelle, un son de voix. Où tout cela manquait, je sentais le vide et ne faisais rien pour le combler. Je pouvais sur un regard bâtir un édifice de félicité, mais il me fallait au moins ce regard, cette promesse, cette assurance de la vie. S'éprendre de ses pures fantaisies comme d'un amour réel, je n'ai jamais compris qu'un cœur vivant pût se contenter à ce prix!

Au reste, aimer me suffisait. Je n'avais point encore l'ambition d'être aimé. Le premier de ces sentiments remplissait mon cœur. Comment aurais-je été capable de supporter le second sans en être accablé? Voir de loin blanchir dans les bois la maisonnette de mademoiselle Genevier, eût été le comble de mes vœux. Cette joie suprême ne me fut pas donnée; j'y perdis peu de chose, tant j'employais bien les heures à imaginer cette demeure inconnue. Et je n'en faisais pas une chaumière, mais une maison de tous points assortie à celle de

Certines; même j'y ajoutai quelque vignoble, un bouquet de sapins, un pont élancé sur le ruisseau, un chemin sablé pour aller jusqu'au bois. Car c'étaient là justement les améliorations que nous avions projetées.

Je trouvai encore ce grand avantage d'élever, de placer cette demeure de la félicité dans tous les lieux qui me plaisaient. A partir de ce moment, je fis une différence réfléchie entre les paysages. Ils me parurent d'autant plus beaux, qu'ils étaient plus retirés, plus ombragés de chênes et que je pouvais mieux y cacher le trésor de mon cœur.

Avant ce temps, la nature ne me donnait que l'impression de la liberté des champs: aller, venir, courir, se perdre, se retrouver dans la forêt, c'était la vraie beauté. Depuis ce jour, je pris plaisir au chant du rossignol, aux premières feuilles du printemps qui approchait. Je sentis une âme non plus seulement en moi, mais dans les choses; je ne voyais plus sans ravissement un buisson d'aubépine en fleur. Du milieu de ces touffes argentées se levait et m'apparaissait mademoiselle Genevier, comme elle m'avait apparu une fois, en réalité, dans le jardin.

Pour la première fois aussi je fis attention à l'église de Brou, à ses marguerites de pierre, à ses lacs entremêlés, à ses devises, à ses murailles tout imprégnées d'amour. Je regardais avec curiosité

autour des tombeaux dans le chœur les figures charmantes des pleureuses sous leurs capuchons de marbre ; là aussi je trouvais des ressemblances qui me remplissaient de surprise et de joie.

Comment finirent de si belles amours? Elles ne pouvaient augmenter; elles ne devaient pas finir; elles m'accompagnèrent dans les deux premières années d'un apprentissage douloureux de la vie; elles semèrent sous mes pas des fleurs mêlées de larmes. Aujourd'hui quand je me représente notre doux, ineffable printemps de Certines, avec son parfum de mauves et de seigles en fleur, je vois encore errante au fond de quelque taillis, comme le bon génie du lieu, cette figure bocagère qui sourit et qui passe.

III

Ce même printemps de 1816 devait donner l'essor chez moi à des sentiments bien différents. A l'approche de Pâques mon confesseur me recommanda de communier la dimanche suivant. Je lui répondis que je n'avais point encore fait ma première communion, ce qui l'étonna beaucoup; puisque je touchais à la fin de mes études. Ma mère, contrairement à l'usage reçu en France, avait éloigné ce moment. Elle voulait que j'apportasse à un acte si grave une pleine connaissance; si elle eût pu retarder encore cette heure solennelle, assurément elle l'eût fait. On jugea au contraire qu'étant dans ma treizième année, il n'y avait plus un moment à perdre. Je fus envoyé au catéchisme.

Je gagnai à cela que mon instruction religieuse allât très-vite. On m'épargna tous les déboires d'une trop lente préparation. A peine eus-je paru au catéchisme, on se déclara satisfait. C'est le seul succès véritable que j'aie eu dans ces années de collége, et je le dus à mon directeur. C'était

un missionnaire provençal, le premier homme éloquent que j'aie entendu. Il vit du premier coup combien mon cœur était isolé, avide d'amour infini. Il m'en nourrit, il m'en combla. Il m'épargna toutes les épines de la théologie, il éloigna toutes les aspérités, tous les sophismes. Pour la première fois, on était content de moi. J'avais des ailes.

Il eût pu m'embarrasser, me terrifier dès le premier pas en mettant aux prises son Église et celle de ma mère; il n'en fit rien. Point de discussions, ni de chicanes. Il resta sur les hauteurs, me parla le langage auquel j'avais été accoutumé. De ce cœur resserré, concentré, il n'eut pas de peine à tirer les eaux vives, jaillissantes qui s'y étaient amassées depuis que je ne conversais plus qu'avec moi-même.

Touché de cette âme si novice, et déjà ouverte en secret à tant de choses, éclairé, pénétrant, il ne fit avec moi qu'une seule faute qui eût pu être grave, mais qui ne doit point lui être imputée. Il m'adressa dans la confession des questions que je ne compris pas. Je lui dis que je n'avais pas compris. Il répéta ses mêmes questions, et moi ma même réponse. Sur quoi il témoigna une surprise qui eût bien dû me surprendre moi-même. Heureusement je n'y attachai pas ma pensée. Il fit une chose non moins dangereuse. Non content de marquer son étonnement, il institua de sa

pleine autorité un prix qui n'était point en usage et qu'il créa pour moi. Je ne pouvais guère attribuer cet honneur à mes réponses au catéchisme, vu qu'elles avaient été satisfaisantes, rien de plus. Ayant d'ailleurs affaire à des commençants de cinquième ou de sixième, il n'y avait rien de très-méritoire à ce que j'eusse eu quelque avantage sur eux. Ces réflexions pouvaient me mener loin; aucune d'elles ne me vint en ce temps-là.

D'ailleurs, pensais-je à ce qui se passait sur la terre? Je nageais en pleine félicité. Ma seule peine était l'absence de ma mère. Car il m'en coûtait d'entrer loin d'elle dans le ciel vivant qui s'ouvrait devant moi. Elle m'envoyait des instructions, des prières qu'elle composait jour par jour. Et c'était avec sa pensée luthérienne, calviniste, libre, philosophique, que je m'avançais dans cet itinéraire au-devant d'une Église qui la condamnait. Que n'ai-je gardé ces instructions, ces prières pour en enrichir ce récit! elles pourraient aujourd'hui servir à d'autres qu'à moi. Autant qu'il m'en souvient, elle me demandait grâce pour les infirmités de l'Église catholique; elle m'adjurait de voir les vérités éternelles à travers le voile terrestre et la rouille des temps qui les avait couvertes. Elle me suppliait de juger avec une certaine grandeur les petitesses du culte et de n'en pas faire retomber la coulpe sur la religion elle-même.

Ainsi je marchais au-devant des mystères, appuyé d'un côté sur une mère protestante, de l'autre sur un missionnaire catholique. C'est peut-être la première fois et la seule que la réconciliation entre les deux Églises s'opéra pleinement, non pas en théorie, mais dans la pratique fervente d'un enfant; et le principal honneur en revient assurément à celle dont la pensée, planant au-dessus de tous les rites, m'emportait vers Dieu même. Mon directeur aussi y eut sa part, puisqu'il n'ignorait pas quels enseignements je recevais de ce côté, et qu'il n'y fit pas obstacle. D'un mot, il eût pu porter le trouble, l'horreur dans mon âme. Il ne lui fallait que cette parole pour me précipiter du haut de l'échelle de Jacob, où je montais avec tant de confiance dans la nue. S'il m'eût dit au moment de ma plus grande ferveur : « Le moment est venu de se décider, votre mère est damnée! Choisissez entre l'Église maternelle et mon Église! » Je n'eusse jamais fait ce choix, ou plutôt il était fait d'avance, et non pas au profit de celui qui l'eût provoqué. Mais par quels déchirements il m'eût fallu passer! Quel bouleversement! quel renversement de tout mon être! peut-être n'aurais-je pu sortir de ce chaos affreux qu'en renonçant à toute croyance : et indubitablement, la première que j'aurais rejetée aurait été celle de l'enfer.

IV

Enfin il arriva, le jour redoutable.

La communion devait se faire dans l'église où j'avais été baptisé, Notre-Dame de Saint-Nicolas de Bourg. Loin d'éprouver la moindre anxiété, je ne sentais que paix, sécurité profonde. Je mêlais, sans y établir aucune différence, mes prières protestantes et mes prières catholiques. Seulement je récitais les premières que je savais par cœur, et je lisais les secondes. Je m'appliquais à tenir dans mon cœur la juste balance entre les deux Églises! mais je crois que j'étais surtout rempli de celle que je ne voyais pas, d'abord parce qu'elle était absente et que je craignais de l'oublier, ensuite parce que je savais qu'elle avait été persécutée, qu'elle était encore méprisée dans nos pays, et que son sang avait été versé le dernier.

Une épreuve restait encore. Mon directeur monta en chaire; toute mon âme fit silence pour l'écouter. Il dépendait de lui de me plonger de la béatitude dans le désespoir.

Il fut tel que je l'avais vu dans le confessionnal

et cent fois plus émouvant. Je pouvais croire qu'il parlait pour moi seul, tant ma situation particulière fut ménagée et protégée ! Pas une seule parole contre les hérétiques ! C'est la première fois que je fus touché par un discours public. Pour celui-là, il me prit jusque dans l'intime moelle de mes os. Lorsqu'il fallut nous lever et faire le tour de l'église, je me soutenais à peine ; les larmes célestes m'aveuglaient.

D'où vient qu'un état aussi angélique ne s'est pas soutenu ? Le dimanche suivant, je communiai encore, mais avec moins d'extase peut-être. Puis les semaines, les mois se suivirent. Bientôt il ne me resta que le souvenir de ma béatitude passée. D'où vint cette tiédeur après cette ferveur qui dut faire illusion à mon directeur lui-même ? Il partit. Je ne le revis plus. Ceux qui le remplacèrent ne tentèrent pas même de ranimer le brasier éteint.

Fut-ce ma faute à moi seul ? fut-ce la faute de l'Église qui ne sut pas garder une âme qui s'était si pleinement livrée ? Est-ce que les deux Églises que j'avais embrassées à la fois se nuisaient l'une à l'autre ? Est-ce que cette conciliation que j'avais crue achevée dans mon âme de treize ans n'était qu'apparente ? Est-ce que la force me manqua pour soutenir à moi seul une entreprise où tant de génies se sont consumés en vain ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir connu les délices de

la vie bienheureuse, je retombai peu à peu en quelques mois sur la terre, comme si j'avais fait un rêve sacré ; il m'en restait une vague impression qu'aucune cérémonie ne ranimait plus.

L'odeur de l'encens avait imprégné le vase, mais l'encens avait cessé de brûler. Je ne discutais pas, je ne cherchais pas à ébranler en moi mon édifice religieux. Tant s'en faut. Il s'affaissait de lui-même presque à mon insu ; et cette destruction lente, invisible, irréparable, ne fut jamais pour moi une cause de douleur. Je n'ai jamais compris que l'on pût souffrir de n'avoir plus ce qu'on appelle une illusion. La vérité m'a toujours paru le seul bien désirable. Dès qu'une chose ne me semblait plus vraie, il m'était impossible d'en regretter la possession, quoi qu'il pût arriver.

Plus tard, j'ai lu, ce que je n'avais point fait encore, les Écritures, les Pères, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Mon imagination en fut subjuguée. Si je continue un jour ce récit, on verra combien je m'attachai à ces témoins, avec quelle sincérité je me plaçai sous leur garde ; mais je ne confondis jamais ces émotions toutes littéraires et d'imagination avec l'émotion des mystères et de la foi. J'avais eu mon jour d'alliance réelle avec l'Église. J'avais senti un moment mon cœur dans le tabernacle. Cela m'a servi tout le reste de ma vie à faire la différence entre la Rhétorique et la Religion,

entre l'Art et la Foi. Je ne me suis pas cru converti lorsque je n'étais qu'ému. Jamais la fantaisie ne m'a abusé sur la réalité. J'ai lu, moi aussi, le *Génie du Christianisme*. J'ai vu plus tard les merveilles des cathédrales gothiques de France, d'Allemagne, d'Espagne, l'Athènes de saint Paul, les prodiges de Raphaël et de Michel-Ange, surtout de Giotto, Rome, Saint-Pierre, la chapelle Sixtine, le pape bénissant la ville et le monde; j'ai été comme un autre ravi, ébloui. Mais je savais que cet éblouissement était un effet poétique. Il n'y avait rien dans tout cela qui ressemblât de loin à ce qui s'était passé dans l'église de Notre-Dame de Bourg. Ce moment est unique. Il n'est pas revenu; il ne reviendra pas. Il devait à la fois éclipser tous les autres et les éclairer de leur véritable lumière.

QUATRIÈME PARTIE

Quand les historiens parlent de la chute des empires, ils en cherchent seulement le contre-coup dans la vie publique. Je veux montrer que cet écroulement de 1815 eut partout des retentissements dans la vie privée. L'enfant, l'adolescent ne purent y échapper non plus que l'homme fait.

Dans ce changement de tempérament de toute une nation, c'est une douleur poignante pour chaque individu que la nécessité de donner brusquement une autre direction à son esprit, de refouler, de détruire toute son éducation passée et de se créer, pour ainsi dire, en quelques mois une autre nature. C'est, à peu près, comme si les hommes changeaient en un moment non pas seulement de climat, mais d'atmosphère ; ils auraient

peine à respirer. Voilà ce que nous éprouvions dans le cataclysme subit de 1815. Même les biens incontestables qui se trouvèrent mêlés à ce déluge de maux nous indignèrent ; ils étaient trop nouveaux pour que nous pussions en sentir autre chose que l'amertume.

Ainsi l'étude, qui devait être pour moi plus tard ma vie même, commença par m'être odieuse ; et il en fut ainsi tant que j'obéis à des maîtres. Pendant les deux années que je passai au collége de Bourg, je n'ouvris pas un seul livre classique sans répugnance. Ne recevant plus d'autres livres, je perdis peu à peu le désir d'en recevoir, et il me semble que ce fut un bonheur pour moi d'avoir si mal retenu ce qu'on nous enseignait. Car une seule chose s'était maintenue dans les colléges délabrés de l'Empire, la rhétorique. Elle avait survécu à tous les régimes, à tous les changements d'opinion et de gouvernement, comme une plante vivace qui naît naturellement du vieux sol gaulois; nul orage ne put l'en extirper.

Nous ne savions ni grec, ni latin, ni français; mais nous composions des discours, des déclamations, des amplifications, des narrations, comme au temps de Sénèque. Dans ces discours, il fallait toujours une prosopopée à la Fabricius ; dans les narrations, toujours un combat de générosité, toujours un père qui dispute à son fils le droit de

mourir à sa place dans un naufrage, un incendie, ou sur un échafaud. Nous avions le choix entre ces trois manières de terminer la vie de nos héros, ainsi que la liberté de mettre dans leur bouche les paroles suprêmes. Je choisissais en général le naufrage, parce que la harangue devait être plus courte. Étant interrompue par la tempête, deux lignes suffisaient dans ce cas. Mais tout cela avec un médiocre succès ; et en somme je sortis du collége à peu près comme j'y étais entré, n'ayant rien appris, mais n'ayant aussi rien à oublier.

II

Je n'eus pas besoin d'aller fort loin pour voir l'abus sanglant de ce don d'amplifications. Les cours prévôtales épouvantaient alors nos provinces. Un des premiers usages que je fis de ma liberté fut de suivre la foule aux audiences de ce terrible tribunal. On jugeait Brillat-Savarin; c'était l'homme le plus populaire de notre pays. Je le vis calme et presque souriant sur la sellette; il était là sous l'inculpation d'une conspiration bonapartiste. J'entendis le réquisitoire du ministère public qui l'accusait formellement d'avoir tramé l'assassinat de tous *les nobles et de tous les riches propriétaires du département*. Une si extravagante inculpation eût dû ouvrir tous les yeux. Elle fut admise sans contradiction. Dans la même journée j'entendis l'accusation et la sentence de mort qui fut exécutée le surlendemain. Que ce moment terrible m'est resté présent! Comme il réveilla mon bonapartisme un peu assoupi! et que cette première tache de sang de la Restauration a été ineffaçable dans mon souvenir! Jusque-là, je n'avais aucun parti pris contre elle;

je sentis ce jour-là un commencement de haine.

Je me hâtai de retourner dans les forêts de Certines. Un paysan des Ripes sort tout effaré de sa cabane ; il regarde longtemps autour de lui, et me demande à voix basse des nouvelles. « Condamné à mort ! » lui dis-je. Le paysan pousse un soupir et va se cacher au fond de sa chaumière. Ce soupir dans ce lieu désert entre les étangs et la forêt fut la seule protestation que j'entendis pendant la terreur blanche. On eût pu croire que le peuple n'en ressentait aucune impression. L'événement a montré cependant qu'elle était profonde et d'autant plus redoutable qu'elle n'éclatait par aucun signe. Je venais d'expliquer Tacite pendant toute l'année ; ce paysan tremblant dans une pareille solitude me le fit comprendre pour la première fois.

Au milieu de ces circonstances nouvelles, que devenait en moi la légende de Napoléon ? Si je veux analyser à cet égard mes sentiments, voici ce que je trouve. Cette légende subit comme tout le reste une grande éclipse dans les premières années qui suivirent 1815. La poussière soulevée de terre couvrit pour un moment cette mémoire. Les images, les portraits de Napoléon étant proscrits comme sa personne, ainsi que tous les symboles qui pouvaient le rappeler, aigles, drapeaux, uniformes, nous ne savions où le chercher. Quoique

nous fussions ses contemporains, sa figure nous était bien moins connue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Tant de calamités privées nous entouraient, qu'il disparut un moment à nos yeux dans l'immensité du désastre. Il était défendu de parler de lui ; à force de se taire, on se surprenait à oublier. Tant qu'il vivait, l'imagination, déconcertée par sa chute, manquait de point d'appui pour prendre un nouveau vol. L'Océan, fidèle gardien, amortissait tous les bruits. Puis, l'exil a cette vertu singulière, éminente : dès qu'il se prolonge, il semble éternel ; il fait promptement oublier l'exilé, ayant tous les avantages de la mort comme châtiment, sans le retentissement incommode qu'excite le supplice.

Notre monde d'Europe prenait ainsi peu à peu l'habitude de vivre sans parler de Napoléon, sans même penser à lui. Les proscriptions, les menaces, la peur, l'éloignement, puis les spectacles nouveaux et l'inconstance humaine se réunissaient pour produire ce silence. Il dura sept ans. Il fallut la rumeur et bientôt le retentissement soudain, imprévu, longtemps révoqué en doute, de la mort pour rendre à Napoléon l'empire posthume des imaginations et des esprits. Pendant sept années, l'exil l'avait fait descendre chaque jour dans le silence, dans l'ombre, presque dans l'oubli. La mort le remontra soudainement à toute la terre, et lui rendit en un moment, pour toujours, son royaume de bruit.

J'avais fait comme tout le monde ; j'avais enfoui bien avant dans mon souvenir le nom, l'image du héros. Il était là, mais en secret, et sans que j'en eusse pour ainsi dire conscience. Lorsque son nom était prononcé, c'était presque toujours par ses ennemis. Ses écrits ne pouvaient le défendre ; ils n'étaient pas encore réunis en corps d'histoire, et les adversaires profitaient avec un art insigne de ce moment où il n'était permis à personne de porter témoignage de la renommée.

Je démêlais assez bien ce que la passion et la haine dictaient aux écrivains de l'ancien régime ; jusque-là, je ne me laissai pas ébranler. Le pamphlet de M. de Châteaubriand ne fit aucune impression sur moi. Il n'en fut pas ainsi des paroles de madame de Staël; elles se gravèrent profondément dans ma conscience, car j'y trouvais l'accent de la dignité humaine offensée, ce même accent auquel j'avais été accoutumé dès mes premières années. D'ailleurs, tous ceux qui avaient contre l'Empire un grief quelconque le faisaient valoir avec empressement, et ce côté nouveau, jusque-là dissimulé, de la figure de Napoléon, éclatait de tous côtés par de justes représailles. La révélation de la servitude eût dû m'étonner moins qu'un autre ; pourtant elle fut pour moi comme une chose nouvelle.

D'abord, je ne voulus rien céder de mon héros.

Ce qu'il avait fait, il avait dû le faire ; je niais, je m'obstinais; tout ce que l'on racontait n'était qu'inventions de *chouans*. Cependant, même en me débattant, je recevais l'impression des choses. Pour la première fois, je sentis un violent combat intérieur, lorsque, pressé par des autorités que ma raison reconnaissait, je dus me poser cette question : comment concilier ma religion pour Napoléon avec ce ferment d'idées libérales qui m'arrivaient de tous côtés, et que j'étais bien décidé à ne pas abandonner ?

Cette première difficulté qui s'offrait à moi au commencement de la vie était trop grave pour que je pusse la résoudre seul. Elle jeta un grand trouble dans mon esprit. Je ne sais comment j'en serais sorti, si le travail qui se faisait alors chez un grand nombre, la tendance de ce temps-là et les ressources de mon âge, ne m'y eussent aidé. Entre Napoléon et la liberté, je ne fis pas positivement mon choix ; je ne sacrifiai pas l'un à l'autre (je ne croyais pas encore ce sacrifice nécessaire) ; mais le sentiment de la liberté et toutes les idées qui s'y rapportaient prenant peu à peu le dessus, chaque jour j'y pensais davantage, et moins à Napoléon. Sa figure de plus en plus voilée s'effaçait, disparaissait de mon esprit.

Si l'on m'eût parlé de sa captivité, ma religion se serait réveillée en sursaut ; mais aucune nou-

velle ne venant de ce côté, mon imagination n'allait pas au-devant et ne trouvait plus d'aliment. Sans que j'eusse besoin de renier mon héros, il s'éloignait; il semblait disparaître pour laisser place à tout un monde d'idées qui ne pouvaient se rencontrer avec lui. C'est dans cet intervalle de 1815 à 1821, pendant qu'il était comme absent du monde, que germèrent librement en moi les premières semences qui jamais n'eussent pu croître à son ombre.

Lorsqu'en 1821, éclata aux quatre vents la formidable nouvelle de la mort de Napoléon, il fit de nouveau irruption dans mon esprit, il l'obséda; il se dressa pour ainsi dire debout dans mon âme comme dans celle de tous les hommes de ce temps-là. Mais il était trop tard pour la remplir et y reprendre sa place souveraine. Cette place était prise par d'autres fantômes que le sien. Il m'avait laissé deux ou trois années de répit; j'en avais profité: ces années m'avaient suffi pour échapper à l'autocratie de son génie.

Il revint hanter mon intelligence, non plus comme mon Empereur et mon maître absolu, mais comme un spectre que la mort a presque entièrement changé. Car je voyais en lui un être tout différent de celui que le monde avait connu. Cette idéologie qu'il avait tant maudite, il devait désormais la servir, puisqu'il n'était plus qu'une idée. En outre,

ses compagnons revenaient l'un après l'autre et témoignaient de sa conversion aux idées qu'il avait foulées aux pieds, tant qu'il avait été le maître. Il avait fini par être conquis lui-même par ces notions de liberté et de justice. Quelle plus grande démonstration de leur vérité, de leur puissance! Il avait voulu les écraser; il avait fini par s'y soumettre. N'est-ce pas montrer qu'elles sont invincibles?

Ainsi, nous revendiquions la gloire non comme l'appui, mais comme l'ornement de la liberté. Quel hommage que celui du maître du monde à l'avenir souverain, que nous sentions tous en nous! Voilà comment j'accommodais ce qui m'avait paru inconciliable, mon culte pour Napoléon avec ma soif de liberté. Ce n'est pas nous qui allions à Napoléon, c'est Napoléon qui revenait à nous! Fallait-il le rejeter? Quel mal pouvait nous faire une grande mémoire convertie à nos propres espérances? Il était bien entendu, en effet, que la conciliation s'opérait dans les nues, avec une ombre morte, un fantôme, non pas avec un monarque évadé du tombeau.

Par malheur, je ne tardai pas à m'apercevoir que je ne suivais plus ici la voie du peuple. Dans ces différents efforts, j'avais quitté le vrai terrain de la légende; pour la première fois je me séparais de l'esprit des masses. Après toutes ces com-

binaisons d'intelligence par lesquelles j'avais passé, je revins auprès des premiers compagnons de mon enfance, les ouvriers, les paysans de Certines ; il me sembla alors avoir fait un long voyage d'idées dans le pays des chimères, auquel ils étaient restés étrangers. Sitôt que je voulus, comme autrefois, ouvrir la bouche sur notre commune religion bonapartiste, je vis que nous étions séparés par des abîmes. Voici en quoi consistait la différence.

Je n'envisageais plus Napoléon qu'au point de vue de l'histoire ; c'était un passé sur lequel s'exerçaient mes réflexions. Pour mes compagnons de charrue, c'était tout autre chose ; ils n'avaient éprouvé aucun de mes embarras. Comme ils n'avaient embrassé aucune idée nouvelle, ils étaient demeurés inflexiblement attachés à l'ancienne. Jamais la liberté n'avait fait obstacle dans leur esprit à Napoléon ; ils ne s'étaient pas ingéniés à les concilier. Ce qui n'était plus pour moi que l'histoire était resté pour eux la vie même. Ils n'avaient pas toujours pensé à Napoléon, cela est vrai ; mais ils n'avaient pas pensé à autre chose. Ils n'avaient pas laissé une autre idée occuper leur esprit. Tant qu'il vécut, ils l'attendirent ; mort, ils l'attendaient encore.

Quelle fatale découverte pour moi ! Je compris que je marchais seul. Quelque chose s'était brisé

entre le peuple dont je faisais partie et moi. J'entrai dans la jeunesse en rompant avec les masses cette communauté primitive de sentiments populaires qui avait fait la force de mes premières années. Était-ce la faute des masses? était-ce la mienne? Et qu'importe? il est certain qu'il avait fallu se séparer pour avancer.

Combien de fois faudra-t-il rompre ainsi avec ses propres racines? Je sentis que la voie serait douloureuse.

J'ai insisté sur cette histoire intérieure, parce qu'il me semble que beaucoup de nos contemporains y retrouveront la leur. Je ne comprends guère le plaisir de répéter à satiété : « Voyez! admirez! je suis seul de mon espèce! »

Au contraire, mon vrai bonheur, ma force est de retrouver en moi à chaque pas la bonne vieille nature humaine.

III

Si la plupart des hommes passent insensiblement d'une saison de la vie à une autre, sans avoir conscience de ce changement, au moment qu'il s'accomplit, je l'ignore. Pour moi, ce travail de la vie s'est fait par violentes secousses. Tel jour, telle heure, je me suis trouvé autre que je n'étais; je pourrais dire l'instant où, cessant d'être enfant, j'ai commencé d'être homme. Ce fut la première fois où je fis un acte de volonté contre moi-même, où je sentis par une décision virile que je pouvais être maître de mon cœur. A cette heure-là, je passai d'un âge à un autre : j'en eus la conscience nette et distincte, comme si je m'étais repétri de mes mains.

Avant d'entrer dans ces intimités, je m'interroge encore une fois; je me demande s'il est bon, s'il est convenable de donner son secret, comme je le fais dans ces pages. Je me réponds sans doute avec trop de complaisance que cette appréhension serait naturelle, si je composais de ces souvenirs un livre destiné à affronter le grand jour; mais

relégué à la fin de mes œuvres, il me semble que je parle chez moi, incognito, porte close, sans avoir à craindre aucune indiscrétion. Cette réflexion que j'abandonne à la bonne foi de celui qui me lira me rend la sécurité qui peut-être allait me manquer ici.

Parmi les nombreuses personnes que je connus, dès que je fus en liberté, se trouvait une famille alliée assez étroitement à une maison souveraine. La nécessité des temps avait borné cette famille à une condition médiocre, assez semblable à celle de mes parents. Si jamais ces nouveaux amis avaient nourri quelque grande ambition, ils avaient dû y renoncer. Au moment dont je parle, ils étaient heureux de l'obscurité parcimonieuse dans laquelle ils vivaient. Mon père et ma mère étant dans une quasi-intimité avec eux, j'allais les voir.

Le chef de la maison entrait à peine dans l'âge mûr; il avait pris sous sa garde ses sœurs orphelines. Fin, pénétrant, bon observateur des hommes qu'il connaissait bien, supérieur de beaucoup à tout ce qui l'entourait, son grand, son unique bonheur était de lire *Homère* et *Diogène Laërte* dans l'original, chose rare, unique peut-être alors dans nos provinces, qui ne pouvait manquer de me frapper chez un homme du monde.

Je trouvai avec lui ses deux sœurs en deuil.

l'une de seize ans, l'autre de dix-huit. Elles étaient à table. A mon arrivée elles enlevèrent un immense pain de seigle qu'elles avaient peine à porter ; je m'avançai pour les y aider, mes yeux rencontrèrent la plus jeune ; elle m'étonna comme un spectacle dont je n'avais aucune idée.

C'était une personne régulièrement belle, d'une beauté de statue antique, le profil tout romain, les yeux immobiles, étincelants, sous une forêt de cils, le front un peu bas, chargé de cheveux noirs d'ébène dont les tresses étaient nouées en masses sculpturales, une tête d'Agrippine faite pour le diadème; plutôt grande que petite, un cou de cygne, une taille fière, mais le teint mat et qui paraissait étranger. Son nom, tout romain comme elle, voulait dire Beauté. En outre, son costume de deuil lui donnait je ne sais quel air de sœur grise. Elle parla peu. Ce silence même ajouta pour moi à la stupéfaction que me causa sa présence. Elle m'inspira une sorte d'effroi, comme si j'eusse vu se mouvoir une statue avec laquelle je ne me serais senti aucun point de ressemblance.

Dès que je fus seul, je sentis avec une netteté parfaite deux choses : premièrement, qu'elle était maîtresse de mon cœur, de mes yeux, de ma mémoire, comme personne ne l'avait jamais été ; deuxièmement, qu'il fallait m'arracher à cette obsession et me retrouver moi-même. Car cet hôte,

froid, inconnu hier encore, que je trouvais partout en moi, et qui m'était bien plus présent que moi-même, me causa dès le commencement une peine insupportable. Ce n'était plus la vision complaisante de mademoiselle Genevier que je gouvernais à mon gré, au milieu des aubépines et des genêts en fleurs. C'était une force dont je me sentais opprimé, écrasé. En même temps que je lui fus soumis, je me résolus de lui échapper.

Cruelle, funeste expérience pour une âme novice, de s'apercevoir pour la première fois qu'elle n'est plus maîtresse chez elle ; qu'une autre, et bien pis encore, que la pensée d'une autre l'investit et la possède ; que la solitude primitive est détruite sans retour ; qu'un personnage étranger s'est glissé dans les premières ombres matinales ! Cette première douleur n'eut rien de vague, elle fut perçante, cuisante. Je m'éveillai à la vie morale par un cri de l'âme. Bientôt après, en aimant, je sentis l'intolérable douleur de ne pas être aimé. Car je ne songeais pas même à l'être ; je n'eus jamais l'idée que cela fût seulement possible.

Quoique je fusse dès lors tel que j'ai été plus tard, je sentais trop ce qui me manquait par les années. De plus, je voyais avec un discernement auquel l'âge n'a rien ajouté combien peu de ressemblance morale il y avait entre nous, que ce n'était pas celle que je devais aimer librement,

volontairement, qu'ainsi le mal dont je souffrais n'était qu'une folie ; cette folie pouvait aisément devenir ridicule. Elle l'était presque à mes yeux. Je voyais tout cela, je me le disais cent fois le jour, bien mieux que n'eût pu le faire le plus sage Mentor.

Pour conclure, il eût fallu m'interdire la vue de la personne que j'aimais. Cette idée ne me vint pas. Je connaissais trop peu le moyen d'échapper à un sentiment si nouveau ; peut-être aussi eût-ce été trop exiger des forces de mon âge. Je profitai donc de toutes les occasions que j'avais de voir celle que j'étais déterminé à fuir. Elles étaient nombreuses, presque de chaque jour ; et en vérité mon mal n'en fut point augmenté ; il fut dès le premier jour tout ce qu'il fut dans la suite, sans s'accroître ni diminuer ; et le moyen qu'il en fût autrement, avec le parti que j'avais pris de me vaincre, en même temps que de me livrer ?

Dès que le jour paraissait, je montais sur une hauteur d'où j'apercevais de loin la maison à travers les arbres. Je suivais des yeux les oiseaux qui allaient se poser à l'angle du toit ou dans le verger. Enfin moi-même je prenais mon vol. Après avoir composé mon visage, après avoir pris toutes les résolutions les plus stoïques, je m'avançais gravement à pas lents vers cette demeure redoutée. Au moment de franchir le seuil,

j'hésitais. Je retournais sur mes pas. Tout mon cœur se soulevait. Je m'éloignais, je fuyais dans la campagne jusqu'à ce que j'eusse retrouvé le calme que j'avais cru me donner. Alors je revenais ; sans me consulter, je franchissais le verger, la cour, le jardin. J'arrivais devant celle qui était pour moi un objet de crainte, bien plus que de désir, à demi mort au dedans, mais sans que rien trahît au dehors l'état par lequel je venais de passer. Durant de longues heures d'entretiens frivoles ou sérieux, je me donnais la triste joie de l'enfant de Sparte, qui, sans crier, se laissait déchirer par le renard ; moi aussi je me sentais dechirer. Mais ni mon visage, ni mes paroles n'en témoignaient rien ; et cela dura trois ans, sans qu'aucun étranger ait jamais pu dire dans cet intervalle qu'il me soit échappé un mot, un geste, un regard, un soupir qui ait révélé mon secret. Moi seul je le possède. Celle qui en fut l'objet ne s'en est jamais doutée.

Combien cette première vision des choses belles fut accablante, écrasante pour moi, sans nulle proportion avec mes forces, c'est ce qu'il m'est impossible de dire. Cette jeune âme que je portais en moi depuis quinze ans, avec qui j'avais si bien accoutumé de vivre, je ne la trouvais plus, mais à sa place une inconnue qui conduisait mes yeux, ma pensée, là où j'étais déterminé à ne pas les diriger. Que cette sujétion me fut nouvelle !

Que mon silence me coûtait cher ! que de cris étouffés, dès que j'étais renfermé seul dans ma chambre ! Une fois ils percèrent les murs ; ils furent entendus de toute la maison, mais sans qu'on en soupçonnât la cause. Cela fut rejeté sur le compte des nerfs ; et il ne manqua pas de personnes charitables pour m'apporter des gouttes d'Hoffmann.

Un seul point me restait, la volonté inébranlable de m'affranchir, à tout prix. J'ouvris un siége en règle contre moi-même. Je portai la cognée à l'arbre naissant ; je frappai avec un acharnement étrange ; mais quelle prise pouvais je avoir contre la tyrannie de la beauté ? par où l'attaquer ?

Je sentis alors douloureusement à mes dépens combien l'idolâtrie de la beauté est une chose accablante quand elle règne seule ! Je voyais la beauté pure ; sans chercher rien autre chose, j'en étais ébloui. Je me trouvais ensorcelé par cette magie, avec une sourde indignation contre moi-même, de ce que, sans le consentement de mon cœur, ou plutôt malgré son désaveu formel, j'étais retenu dans ce cercle d'esclavage.

Et comment m'y soustraire ? Si je m'étais épris des sentiments de la personne qui me maîtrisait ainsi, ou seulement s'ils étaient entrés pour une grande part dans cette surprise de mon cœur,

j'aurais pu me dire que je me faisais illusion, qu'elle n'était point telle que je l'imaginais, que je me forgeais un fantôme sans réalité. Mais non ! Cette manière de me défendre m'était impossible. Je savais par un pressentiment sûr que si je devais jamais trouver un cœur semblable au mien, ce n'était pas en elle qu'il fallait le chercher.

Ce que j'aimais en elle, ce n'était ni sa pensée, ni son âme, que je ne connaissais pas. Ce que j'aimais, c'était la beauté, la beauté seule, telle qu'elle m'était apparue pour la première fois. Pouvais-je me dire qu'elle n'était pas belle ? Voilà ce qu'il aurait fallu pour me délivrer. Je l'essayai d'abord. Je contestai le témoignage de mes yeux ; je me démontrai que cette figure, que je prenais pour celle de l'éternelle beauté, n'était rien de cela. J'employai contre moi-même une autre arme qui me servit un peu mieux, l'ironie. Je détruisis de cette manière plusieurs fois pièce à pièce mon idole. Je me crus sauvé. Mais, au premier regard, tout ce long travail de destruction était lui-même détruit. A la première rencontre, il ne restait que l'évidence de la beauté vraie, invincible, indiscutable, qui m'enveloppait, m'hébétait de ses rayons ; je me voyais de nouveau avec désespoir plus impuissant que jamais contre cette domination.

Retiré à la campagne, c'est là que je m'aperçus combien le mal que je croyais vaincu, à me-

sure que je le nourrissais, était devenu profond. J'en pus juger à l'impression que fit sur moi la nature ; non que je la revisse avec plaisir ; ce fut tout l'opposé. C'est sur elle que je fis retomber d'abord le mécontentement qui me rongeait. Pour la première fois, notre pauvre Certines me parut indigent. Ingrat que j'étais ! je n'en goûtais plus, je n'en comprenais plus la douceur, la placidité. Car je ne voyais pas dans cet agreste, rustique horizon, un seul endroit où je pusse placer la figure toute sculpturale de celle qui avait détruit ma paix. Ce n'était pas au milieu de nos taillis, sur le bord de nos étangs plaintifs, parmi les joncs et les fougères, que je pouvais dresser cette statue romaine. Dès lors je travaillai à gâter dans mon esprit le paysage qui ne m'offrait aucune relation avec la pensée dont j'étais obsédé. Le silence de nos bois me semblait horrible et pire encore la plaine jaunie, dépouillée de ses moissons. Une tristesse maladive s'en exhalait avec les miasmes des marais. Alors j'aspirais avec une ardeur indicible à d'autres horizons ; j'étais pris du mal du pays pour toutes les contrées que je ne connaissais pas, et d'abord pour l'horizon romain ou pour celui de la Grèce. Car c'est là, sans doute, que se trouvait une terre digne d'Elle, là-bas, au loin, au bord de la mer bleue.

Une fois sur ce chemin, je travaillai de mon

mieux à refaire, à corriger la création. De plus en plus brouillé avec nos landes bocagères, que je méprisais, parce que je ne les comprenais plus, je m'en éloignai autant que je pouvais. Je n'allai pas d'abord jusqu'à Rome et Athènes. Mais, armé d'un fusil, je franchis pour la première fois l'horizon de nos montagnes. Je visitai les ruines de notre Revermont, la Tour de Saini-André, Rignat, le vieux château de Jasseron, qui me parut, depuis ce jour-là, ressembler à une tombe sur la colline. Je poussai jusqu'à la rivière d'Ain, jusqu'à notre orageux voïsin, le Rhône. Je vis avec surprise qu'à quelques pas de notre demeure se trouvaient des sites âpres, sauvages, tels que j'en avais imaginé. Mais à peine y avais-je touché, j'aurais voulu m'engager plus avant dans le désert. Cette première vue de la nature alpestre ne faisait qu'irriter en moi le désir tout nouveau de changer de lieu, d'émigrer. Où? je n'aurais pu le dire.

Le soir venu, il fallait sortir de ces solitudes. Je redescendais la montagne, je rentrais dans notre douce retraite devenue pour moi une prison. Je respirais en toutes choses une fièvre mille fois plus maligne que celle de nos marais. Mille idées funestes fermentaient dans mon âme. J'en rapporterai une seule; que ce soit là mon châtiment.

Comme je revenais dans la tiède vapeur de nos étangs la mélancolie des lieux, des choses, m'op-

primait ce soir-là plus qu'à l'ordinaire. Un gardeur de chevaux fit entendre, dans l'avenue de Montmort, le *chant du bouvier*. La longue note ténue, tremblante de ce chant né dans nos plaines et fait pour elles, me navra de son lent accent de détresse. Le sentiment que je portais en moi en silence était trop fort pour mon âge. Je pliais sous le faix.

Je m'arrêtai; j'armai mon fusil; j'en mis le canon dans ma bouche, et je me précipitai à la course pendant une cinquantaine de pas. Ce mouvement fut irréfléchi. Mais, en y pensant plus tard, j'ai trouvé qu'il y avait au fond ce sentiment obscur : si le fusil part pendant ma course, c'est qu'il est décidé en haut que je ne dois pas être un homme. Au contraire, si le fusil ne part pas, c'est la preuve que je réussirai à me vaincre. J'extirperai de mon cœur l'image qui m'accable, je serai et ferai quelque chose.

Une vive douleur est attachée à la croissance physique. Il y a aussi dans la croissance morale de cuisants aiguillons. Pour ceux-ci je les ai ressentis dans toute leur force. Chaque homme a son moment de chaos. Le mieu fut profond, à cette heure-lá. Je ne suis plus jamais tombé si bas. Au sortir de cette nuit fiévreuse, j'apeçus un commencement de lumière. Depuis ce moment, elle a éte souvent obscurcie, mais elle ne m'a jamais abandonné.

IV

Chaque année, pendant l'automne, nous nous trouvions réunis, ma mère, ma sœur et moi. Jusque-là, ces temps avaient été des époques de félicité sans mélange, car il n'y avait pas alors sur la terre trois êtres plus intimement unis que nous l'étions. On me tenait compte de petits progrès insensibles. Rien de plus charmant que l'association d'un fils, d'une sœur et d'une mère. Ce qui n'a pas de valeur pour l'un en a une grande pour l'autre. Si ma mère était peu frappée, et avec raison, des progrès de mon intelligence, au contraire, ma sœur, qui sortait comme moi de l'enfance, sentait le moindre changement qui s'opérait en moi. Elle prétendait que j'étais comme le jeune cerf, qui ajoute chaque année un nouveau rameau à son bois; c'est elle qui faisait toujours la découverte de ces prétendues acquisitions, que nulle autre qu'elle n'apercevait. Mais, comme elle s'obstinait et qu'elle assurait que j'avais gagné quelque chose, que le temps n'avait pas été perdu, nous finissions, ma mère et moi, par la croire et nous en rapporter

aveuglément à elle. Si j'étais un ignorant pour ma mère, j'étais presque un savant pour ma sœur; l'équilibre se trouvait ainsi rétabli.

Au milieu de cette paix des anges, le changement violent qui s'était fait en moi ne pouvait manquer d'être remarqué; il le fut et je ne m'en défendis pas. C'était bien assez de garder le secret au dehors. Je ne me contraignis pas dans l'intimité de ces deux âmes, qui me semblaient être deux parties de moi-même. Je leur montrai mes révoltes, mes lassitudes; elles en furent consternées. L'intrusion d'une image étrangère dans notre petite société à trois nous devint de jour en jour plus insupportable, et j'étais encore celui qui y était le plus opposé. Nous nous concertions pour faire à cette image une guerre implacable; chacun de nous eut son rôle assigné dans cette lutte. Ma mère prit le rôle de l'ironie contre moi; celui de ma sœur était de trouver le défaut de la cuirasse dans mon idole, et elle prétendit enfin savoir de bonne source que cette beauté accomplie ne dansait pas en mesure. Premier point pour ébranler la Déesse. Nous trouvâmes encore, en examinant de plus près, que ses beaux cheveux nattés à l'antique étaient peut-être un peu rudes. Je convenais dans mes bons moments qu'elle avait le teint bronzé d'un beau vase étrusque. Mais là s'arrêtait la critique. Tout le reste échappait à nos traits. En dépit

—

de ces moqueries, l'inquiétude, le trouble, s'étaient glissés parmi nous.

Comme nous revenions, par une chaude soirée de septembre, de notre promenade dans les bois, où nous avions chacun épuisé nos moyens de défense, un ouragan nous surprit. Le tonnerre tombait à chaque instant autour de nous ; la nuit était noire. Un éclair nous enveloppe : « Mourir ensemble ! » Ce cri nous échappe à tous trois en même temps ; nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre. Pour elles, ce cri sortait du ciel ; mais moi, combien mon cœur était troublé !

En ce moment la petite clochette du père Pichon commença à tinter. Je l'entends encore en écrivant ces lignes après quarante années.

V

C'est dans l'automne de 1817 que j'entrai au collége de Lyon : bâtiments noirs, voûtes ténébreuses, portes verrouillées et grillées, chapelles humides, hautes murailles qui cachaient le soleil. J'y passai trois ans. J'aurais dû y mourir d'ennui ; et ce fut tout le contraire. C'est là que je retrouvai la solitude d'abord, et, qui l'eût cru ? la liberté.

Ce grand bien, je le dus à la musique. On s'ingénia à me trouver un réduit où je pusse prendre mes leçons. On finit par découvrir dans l'épaisseur d'un mur un coin étroit, obscur, méprisé de tout le monde, qui servait aux ouvriers pour y déposer leurs outils.

Un abbé me demanda si je m'accommoderais de ce taudis. Je tremblais qu'il ne se ravisât ; je l'assurai que c'était là justement l'endroit qu'il me fallait. Sur ma réponse, il m'en donna la clef. Une fois possesseur de cette bienheureuse clef massive, je sentis que je pouvais m'isoler, qu'en un mot j'étais libre !

De ce moment, en effet, je le fus, et n'ai plus cessé de l'être !

En examinant ce lieu de délices, je trouvai qu'il était encombré de vieilles briques cassées ; des toiles d'araignées en tapissaient les murs obliques, lézardés. Le jour n'entrait qu'à peine à travers une fenêtre basse, garnie d'un treillage de fer ; encore les vitres en étaient obscurcies par une poussière séculaire ; la vue s'ouvrait sous une voûte lugubre qui ne laissait jamais arriver un rayon de soleil.

Je m'installai dans ce cachot comme dans un palais.

Quand j'eus rangé les briques en tas, il me resta pour me mouvoir une niche de quatre ou cinq pieds carrés, où j'avais toutes les peines du monde à me tenir debout. Un pupitre, un lutrin, qui devait me servir de table à écrire, une chaise de paille, qu'avais-je besoin de plus ? Et comment ne m'arrêterais-je pas avec complaisance à décrire ce réduit ? Aucun endroit de la terre ne doit m'être plus précieux. C'est là, dans ce cachot, que j'ouvris enfin les yeux à la lumière. C'est là que je naquis à l'intelligence, à l'amour des beaux livres, des belles idées immortelles, de tout ce qui n'avait fait jusque-là qu'effleurer ma vie, et qui devait y tenir désormais une si grande place.

En regardant mieux à l'extrémité de la voûte, je vis, ou je crus voir le Rhône ; j'en tressaillis

de joie. O beau fleuve rapide, turbulent compagnon, si je suis réellement né à ton murmure, et si tout le reste m'oublie, souviens-toi de moi quand tu passes. Tu es ici mon témoin pour tout ce que j'ai fait, pensé, rêvé, aimé, souffert, espéré dans ce réduit, où nul n'entrait que moi ! Toi seul m'as vu, toi seul m'as entendu ! Aide-moi à retrouver fidèlement ces heures si bien ensevelies !

C'était un bien inexprimable que d'avoir trouvé pour me recueillir ces quelques pieds carrés. Mais il dépendait des maîtres auxquels j'étais soumis de rendre ce bien inutile et de retarder de trois ans encore ma première heure de vie intellectuelle.

Si le directeur du collége, M. l'abbé Rousseau, eût voulu me plier aux usages stricts et à la règle de la maison, combien n'aurait-il pas eu d'occasions de me désespérer ! Heureusement l'abbé Rousseau n'y songea seulement pas. Savant et aimant la science pour elle-même, cet austère vieillard sentit que la passion de l'étude allait s'éveiller chez moi et qu'il n'avait qu'à me laisser faire. Grand, sec, taciturne, timide, la tête un peu courbée sous la méditation, la face jaune, il était, avec un visage sévère, la douceur, la mansuétude même. Pendant quelques jours il m'observa ; puis, voyant quel usage je faisais de ma retraite, il m'en laissa jouir à mon gré et cessa de m'observer. Homme de solitude, il comprit combien la solitude

me serait bonne ; il la fit autour de moi. Je pus donc m'enfermer à loisir dans mon fort ; je pus m'y verrouiller, y passer une partie de la journée, sans avoir à rendre compte à personne de mes actions, ni de mes pensées.

De ce jour, je vécus à peu près comme dans un grand couvent, où j'aurais occupé ma cellule. Pendant les trois années que j'y passai, quoique je fusse en violation presque perpétuelle de la règle, m'oubliant pendant les études, et quelquefois pendant les offices, les repas et jusqu'à la nuit, je n'entendis jamais de l'abbé Rousseau, ni de personne, une parole de blâme. Une fois seulement, à la revue qu'il passait le dimanche, il se trouva que j'avais ciré un seul de mes souliers ; encore n'en fit-il pas la remarque ; il se contenta de sourire et de soupirer en passant.

Je ne puis espérer que ce digne homme vive encore ! En quelque lieu qu'il soit, je lui adresse ici, du fond de l'âme, ma fervente reconnaissance. Par la douceur qu'il répandit sur ma vie, par la liberté qu'il me laissa, au milieu d'une règle inflexible pour tous les autres, il me donna trois ans de sécurité, de paix, de silence, pendant lesquels mon intelligence put enfin s'éveiller et se prendre à quelque chose. Je ne pouvais naître à la vie spirituelle qu'en pleine liberté ; tant que celle-ci me manqua, je ne fus rien. Dès qu'elle

m'appartint, je m'éveillai. Si elle pouvait m'être retirée, je retomberais dans mon premier néant.

Après une violente crise de l'âme, chaque homme est destiné à une grande surprise. En revenant après une interruption de travail même assez longue à sa profession, à son emploi, à son métier, à son instrument, à son outil, il découvre que, sans étude, il y a fait des progrès dont il ne peut douter. Car le mécanisme même qui semble ne pouvoir se passer d'une habitude soutenue lui est devenu incomparablement plus facile. Ses doigts, sa langue se sont déliés. Ses yeux voient ce qu'ils ne voyaient pas, ses oreilles entendent ce qu'elles n'entendaient pas, comme s'il eût agi, travaillé pendant son sommeil. C'est que la vie tout entière a monté d'un dégré.

L'esprit a franchi l'intervalle que les sens hébétés ne pouvaient mesurer sans vertige. L'âme a poussé le corps et l'a jeté en avant dans la mêlée. Le moment était venu pour moi d'éprouver tout ce que je viens de dire.

Tant que les études classiques me furent enseignées, elles me parurent une servitude ; j'y refusai obstinément mon esprit et ma mémoire. Dès que ces études cessèrent d'être obligées, je me passionnai pour elles ; j'entrepris de me donner moi-même l'éducation et l'instruction que j'avais follement rejetées de mes maîtres.

J'ouvris un livre latin qui se trouva sous ma main. C'étaient les *Métamorphoses* d'Ovide. Grande fut ma stupéfaction d'en comprendre couramment plusieurs vers et surtout de les lire avec plaisir. Je renouvelai cette épreuve sur d'autres auteurs, par exemple, sur Pline l'Ancien; je le compris encore. Mon étonnement redoubla. Quelques mois auparavant, l'idée ne me fût pas seulement venue de tenter cette épreuve, et certainement elle n'eût pas réussi.

Il me sembla que des entraves s'étaient rompues dans mon esprit. De vives lumières s'étaient allumées ; un rideau s'était déchiré, je voyais ce que je n'avais jamais vu. Les mots même que je croyais ignorer, je les devinais. Je ne sais combien de sens nouveaux s'étaient subitement éveillés en moi.

Me voilà embarqué dans la mer de l'antiquité latine, avec la volonté formelle de lire tout ce qu'avaient écrit les Romains, cherchant toujours si ce monde que je venais de découvrir n'allait pas m'échapper, et en prenant de plus en plus possession avec un plaisir mêlé de surprise. Comme je n'avais jusque-là jamais attaché mon attention aux œuvres de l'antiquité, j'y arrivai neuf, autant que l'enfant qui vient de naître. En même temps, je possédais tous les instruments nécessaires pour la saisir. L'antiquité ne m'apparut pas lentement,

progressivement après un long effort, ainsi qu'il arrive par les voies ordinaires; je n'étais usé sur rien. Elle se leva, elle éclata, elle se dévoila tout entière devant moi, en un moment, comme une journée splendide qui n'aurait pas d'aurore.

La bonne fortune (car je n'avais aucun guide) voulut que, dans cette course furieuse, je suivisse néanmoins l'ordre des temps. Et je ne me contentai pas du texte, je lus avec une ardeur presque aussi dévorante les commentaires dans mes belles éditions d'Elzevir, des *Variorum* que je tenais de mon grand-père. Texte et commentaires, tout m'était bon, pourvu que je retrouvasse seulement un parfum, un écho de ce monde antique. Après avoir commencé par les fragments d'Ennius, par Plaute et Térence, Lucrèce, je descendis le torrent jusqu'à Claudien; mais je ne m'arrêtai pas à cette première décadence; j'arrivai d'un bond jusqu'à Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours. Dans cette première faim insatiable, c'est à peine si je faisais un choix; l'aridité des *Questions naturelles* de Sénèque, loin de me rebuter, me ravit. Je me délectai de cette physique fabuleuse par laquelle je corrigeais celle de M. Biot.

Je tombai malade assez sérieusement. Je ne voulus pas perdre une heure; un de mes camarades me lisait à mon chevet les plus beaux livres de l'*Énéide!* Ah! qu'il eût été doux de mourir au

milieu des premiers enchantements des plaintes de Didon! Qui m'assure d'ailleurs que dans cette fureur d'antiquité il n'y avait pas au fond l'image de ma belle Romaine?

Le bon abbé Rousseau nourrissait innocemment cette fièvre! Toute sa bibliothèque y passa bientôt. Je ne voulais pas qu'une seule ligne de l'Antiquité romaine m'échappât, et je crois en effet que j'y réussis. Pour lui, avec sa mansuétude ordinaire, il se contentait de dire quand mon père l'interrogeait sur moi : « Je ne sais en vérité où peuvent le mener ces immenses lectures! » Après quoi il me prêtait ses éditions les meilleures, ses textes les plus complets, ce qu'il ne faisait pour personne; puis il recommençait doucement à branler la tête et à soupirer.

Cette première curiosité aveugle un peu assouvie, je revins sur mes pas; je recommençai ce long voyage. Pour me conduire, je n'avais ni conseiller, ni maître; mais je trouvai bien mieux que cela dans les incomparables monuments des Elzévirs que j'avais rapportés de la bibliothèque de Certines. Je trouvai là rassemblés les commentaires des Casaubon, des Scaliger, des Cujas, des Sigonius, des Érasme, des Juste-Lipse. Si j'avais dû aller chercher moi-même ces savants hommes, je me serais découragé avant de les avoir découverts. En les voyant réunis, je n'eus qu'à m'abandonner

à eux; et sans que je m'en aperçusse, ils me conduisirent sur le chemin de la haute philologie, où je n'aurais plus eu besoin que de persévérance pour glaner moi aussi peut-être quelques épis après leur moisson.

Cette grave compagnie ne me fut pas inutile. J'appris de ces maîtres, chemin faisant, à ne laisser passer aucun mot sans le peser, l'examiner de près, sans chercher son histoire dans celle des mœurs, des usages, des opinions, des lois. Ce fut pour moi la première révélation de l'histoire, que j'aperçus non dans les faits, qui me touchaient alors faiblement, mais dans les révolutions intimes de la langue.

En même temps je fis un choix entre les auteurs qui me semblaient d'abord tous également divins. Je n'osais m'avouer que les poëtes romains me laissaient un peu froid. Quand il fallut en convenir, c'est moi que j'accusai, non pas eux. Enfin je me décidai, et ce fut pour Tacite. J'en fis mon bréviaire, mon compagnon, mon homme. Je ne m'en séparai plus ni jour, ni nuit.

Qu'est-ce qui faisait de Tacite un livre unique, incomparable pour moi? Ce n'était pas seulement ce qu'on a coutume d'y chercher, le secret de l'âme d'un tyran. Je découvris en lui quelque chose qui me regardait et me touchait de plus près : le récit de ce que j'avais vu moi-même, des catas-

trophes, des chutes d'empire; des empereurs fugitifs, renversés, relevés, rejetés en quelques mois; des aigles prises et quittées, des révolutions de soldats qui me remettaient en mémoire la cocarde que j'avais donnée au bataillon de 1815. Les Cent Jours reparaissaient dans les vies rapides de Galba, d'Othon; surtout je retrouvais l'avant-garde des barbares que j'avais vus au bivac. Je les reconnaissais dans les mœurs des Germains, dans les guerres lointaines de Varus, de Germanicus.

Ces langues inconnues, vandales, qui avaient résonné à mes oreilles, ce tumulte d'armées, ces flots intarissables d'hommes blonds qui avaient passé sous nos fenêtres, j'avais la prétention de les retrouver presque les mêmes dans les descriptions de mon Tacite. Les Hérules, les Chérusques avaient défile devant moi, et voilà que je les revoyais passer. Bientôt j'allai plus loin que l'historien. Par delà son horizon je découvrais la forêt de lances des Cosaques; je reconnaissais en vedettes perdues les petits chevaux des Huns pour les avoir vu mener à l'abreuvoir.

Ainsi les grandes invasions de 1814 et de 1815 avaient laissé dans ma mémoire un fond d'impressions, d'images à travers lesquelles j'entrevoyais toutes choses. L'écroulement d'un monde avait été ma première éducation. Je m'intéressais dans le passé à tout ce qui pouvait me présenter

quelque vraisemblance avec ces immenses bouleversements d'hommes qui avaient d'abord frappé mes yeux. Grâce à cette analogie, l'histoire que je ne pouvais souffrir devenait une chose vivante, de morte qu'elle était auparavant. Le passé était à bien des égards le présent qui m'agitait encore.

Quand je lus dans Sidoine Apollinaire que les barbares de son temps enduisaient de beurre leurs moustaches, ce petit détail replaça vivement sous mes yeux ce que j'avais vu cent fois de nos garnisaires allemands, croates, russes; et il me semble que si mes contemporains faisaient un retour sur eux-mêmes, ils avoueraient que le sens historique des grandes masses humaines, caractère de notre époque, a été éveillé, suscité en eux par la même cause, par le même spectacle du débordement des peuples hors de leur ancien lit.

Voilà du moins pourquoi j'associai si vite, par un rapprochement autrement inexplicable, à ma passion pour Tacite, mon engouement pour Grégoire de Tours; il n'avait pu m'échapper dans la pauvre bibliothèque de Certines qui se composait de quelques volumes.

Avec lui l'invasion était non plus seulement une menace éloignée, mais un événement accompli. De tous côtés faisaient halte, en masses profondes, ces mêmes hôtes étrangers que j'avais connus dans la maison paternelle. Moi aussi j'avais vu la

fabrique des nations enfanter peuples sur peuples pour nous engloutir. Moi aussi j'avais entendu en 1814 et 1815 retentir le marteau d'Attila sur nos campagnes. J'avais vu, revu les Goths, les Wisigoths ; hier encore ils arrivaient la tête ombragée de rameaux verts, comme les forêts qui marchent dans le songe de Macbeth. Pouvais-je oublier leurs chansons de guerre ? N'osèrent-ils pas mettre le feu à l'un de nos pavillons de Certines, qui en porta toujours la cicatrice ? J'avais conversé avec les hommes chevelus de Mérovée, de Clodion, de Chilpéric, de Gontran ; et, ce qui ajoutait à l'illusion, je retrouvais, dans le latin de Grégoire de Tours, le latin barbare dont je m'étais servi avec eux.

Tout cela fit que j'entrepris dès lors sur Grégoire de Tours un travail à l'exemple de mes grands commentateurs, et je possède encore cette ébauche. J'étais là sur le chemin des travaux modernes. Pendant plusieurs années je m'y obstinai, ainsi qu'à l'étude des barbares, jusqu'à ce que je me visse tout à coup devancé de 1822 à 1824 par les beaux travaux qui ont commencé la renommée de M. Guizot et d'Augustin Thierry. Dès leur début je jugeai que la place était prise et bien prise ; je dus me chercher une autre voie. Je n'aurais pas même parlé de cette première tentative si l'on n'y voyait, ce me semble, comment sans auxiliaires,

sans l'impulsion de personne, dans le fond d'une province, le sentiment historique des époques primitives s'éveillait naturellement, spontanément dans un esprit novice, par le souvenir de la barbarie où nous avions tous été enveloppés ; nous en sortions à peine.

VI

Combien cette antiquité, aperçue ainsi dans la solitude, me fut salutaire ! Elle devenait peu à peu pour moi comme une religion ! Je goûtais dans toute sa sérénité la félicité des âmes élyséennes ; car, n'ayant point d'application à faire de ces premiers travaux, j'étais récompensé de mon désintéressement par la conversation avec les anciens, par-dessus les temps. O premier regard d'un adolescent sur le monde des esprits ! que vous l'emportez sur la première vision de l'univers ! Je sentais la paix des choses mortes. Cette paix, bien mieux que l'haleine du Rhône, me rafraîchissait le cœur.

Le sort m'a été propice en me donnant pour première base le génie latin. Sans cela, mon chaos eût été plus lent encore à s'organiser. C'était peut-être l'esprit qui m'était naturellement le plus opposé. Mais il me fournit un lest puissant qui m'empêcha d'errer à tous les vents de la fantaisie, comme je n'y étais que trop enclin. Si j'eusse commencé, ainsi que je l'aurais dû, par les Grecs, je me se-

rais, je crois, brûlé à cette vive flamme éthérée. Il me fallait un peu de glace pour amortir ma première fièvre.

Un tempérament d'un autre genre était celui que je trouvais à l'église. Nous allions chaque jour à la messe. Je portais avec moi une grande Bible latine et je la lisais pendant l'office. Il eût suffi d'un simple signe d'un de nos directeurs pour mettre fin à ces *à parte* dans lesquels je m'absorbais au point de ne plus suivre les cérémonies. Or, cet in-folio très-apparent ne pouvait échapper aux yeux de personne. J'eus la liberté d'achever ma Bible, de la recommencer jusqu'à la dernière ligne. Après quoi je la remplaçai par les *Confessions de saint Augustin*, par *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui m'alla droit au cœur, tant je m'appliquai comme ma propre histoire tous les élans du solitaire vers sa cellule. A ces œuvres ascétiques je finis par mêler les *Méditations* et les *Sermons* de M. Necker, que ma mère, à mon départ, avait cachés dans mon bagage.

Les offices ainsi remplis finissaient à mon gré toujours trop tôt. Je n'en sentais le poids que lorsque mon tour venait de servir la messe ; car je ne pouvais plus ni lire, ni penser, ni rêver. La crainte de sonner à contre-temps ou de troubler la sainteté du moment et du lieu m'absorbait entièrement.

Cette perpétuelle lecture de la Bible dans l'église aurait dû, ce semble, ranimer mon ancienne ferveur. On le croyait peut-être. Les cérémonies auxquelles j'assistais eussent pu servir de commentaires pour me ramener à la foi. Je ne fis rien pour la chercher, ni pour la fuir. Elle ne revint pas ; je n'en fus ni affligé, ni glorieux. Non que je restasse insensible aux beautés du culte. Mais ces beautés mêmes produisirent sur moi un effet opposé à celui qu'on aurait pu attendre. Ayant toujours sous les yeux le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, je regardais les cérémonies avec curiosité, pour voir quel rapport elles avaient avec ce texte. C'étaient pour moi comme des notes vivantes en regard des saints livres. Je m'accoutumais ainsi à mon insu à voir toutes les pompes et les mystères du culte par le côté historique. Je ne dogmatisais pas ; je ne niais pas. Je m'expliquais chaque chose ; j'étais souvent attendri, jamais ébranlé.

Une fois le sentiment de l'histoire éveillé dans mon esprit, aucun des éblouissements du culte ne put m'atteindre. Je n'eus plus une heure, un instant d'incertitude. Pendant que j'étais plongé dans mes lectures bibliques, j'entendais avec stupéfaction la prose monacale de l'Église. J'avais, tout ensemble, le sentiment de l'antiquité orientale et celui d'un chant du moyen âge.

Je comprenais la dissonance de ces temps; j'admirais comme elle était adoucie, au point de se changer en accord par l'harmonie des siècles. Dans cette surprise de l'âme il n'y avait nul retour à la foi. Dieu merci, je ne m'en fis point accroire sur ce sujet, non plus que sur aucun autre.

VII

Ce collége, était-ce donc l'abbaye de Thélème? chacun y faisait-il ce qui lui plaisait ? Tant s'en faut. J'ai dit que l'ordre y était extrême, la règle inflexible, excepté pour moi seul. Encore avais-je mes heures d'assujettissement. Mon étude nominale était la philosophie. On suivait celle des séminaires, connue sous le nom de *Philosophie de Lyon.* C'est un traité en latin, où sont réfutées toutes les idées des penseurs modernes.

Notre maître, abbé disert du dix-huitième siècle, aimable, élégant, chantant bien, prêchant mal, eût été tenté, je crois, de sortir de cette voie. Mais aucune pensée philosophique n'avait alors percé en France. Je me trouvai rejeté soudainement en pleine aridité de l'Empire, avec la nécessité de ne parler que latin. Belle et dernière occasion de faire montre de mon patois croate, hongrois, slavon ! Je ne m'en avisai pas. Au milieu de ce jargon dans lequel le maître était plus embarrassé que l'élève, quelle pensée pouvait surgir ! Trop heureux quand on avait pu arriver à bon port d'une phrase com-

mencée sur Condillac, *ornatissimo et amplissimo viro !* Maître et auditoire reprenaient alors péniblement haleine ; et nul ne se sentait impatient de la récidive. Ces heures étaient donc à peu près vides ; si les autres eussent ressemblé à celles-là, je n'aurais rien à en dire.

Mais la philosophie se trouva pour moi dans les mathématiques. C'est à elles que mon père me destinait. Je devais m'y donner tout entier. Si j'eusse cherché mon maître entre mille, je n'eusse pu choisir mieux, non pour son extérieur, qui était celui de l'astronome tombé au fond du puits, mais pour sa candeur, pour son ingénuité et aussi pour sa science, qui était profonde.

M. Chachuat (je veux garder le souvenir de cet homme qui me fit tant de bien) était de Cluny ; il avait conservé le costume de l'autre siècle : habit à rabat, long jabot, culotte courte, cheveux en cadenettes qu'il fut le dernier homme de France à quitter ; petit chapeau de merveilleux qu'il avait oublié de changer depuis le Directoire ; avec cela, d'épais cheveux tombant sur le front, des sourcils hauts, arqués en hyperbole, de beaux grands yeux noirs toujours ouverts sur l'infini et qui semblaient composer toute sa figure ; distrait comme Ménalque et plus que Ménalque. Mais cette distraction venait de la contemplation perpétuelle des vérités les plus sublimes. Il y avait chez lui de l'enfant et

du Keppler, au moins par l'enthousiasme délirant pour les formules qui règlent l'univers. M. Chachuat avait deux grandes passions, l'une pour le calcul intégral, l'autre pour les contes de fées. Il trouvait dans les infiniment petites créatures des contes de Perrault je ne sais quel rapport avec les quantités infinitésimales. Quel qu'il fût, ce rapport me convenait d'avance; je ne devais pas chicaner sur ce point. D'ailleurs, toujours sur le trépied, il étouffait dans les mathématiques élémentaires; il brûlait d'exhaler quelque part cette ménade mathématique, cette Muse-Uranie qui l'inspirait au point de le faire bredouiller en parlant. Il me trouva. Son enthousiasme me gagna pour ce que j'ignorais complétement; dès le premier mot, je lui donnai l'occasion de me confier cette flamme vraiment sacrée qu'il n'osait montrer à personne; ce qu'on en apercevait malgré lui ne donnait déjà que trop de prise à la malice des écoliers.

J'avais, entre mille autres, un préjugé qui m'était commun avec la plupart des hommes. A force d'entendre répéter que les mathématiques tarissent l'imagination, j'avais fini par le croire. Voyant déjà mon fonds si faible, me défiant à outrance de mes forces, je ne craignais rien tant que de les appauvrir encore. Je l'avouai à mon maître dès la première heure; je lui marquai toute ma répugnance à m'engager dans une science qui devait

étouffer les voix confuses que je sentais s'éveiller.

Cet aveu fit bondir M. Chachuat. Il me démontra que les hautes mathématiques ont leur imagination ample et même démesurée ; pour le prouver, il eût pu citer son propre exemple ; il ajouta que pour résoudre telle équation qu'il me cita, il fallait une inspiration aussi spontanée que pour composer une olympique de Pindare. J'en restai persuadé. Il fit mieux que de m'enseigner les mathématiques, il me les fit aimer. C'est en effet la seule étude dans laquelle j'aie profité sous un maître.

Pour la première fois je me donnai à un guide ; ce travail entrepris avec tant de répugnance fut celui qui m'a laissé les meilleures traces, les plus utiles. Rien de ce qui pouvait parler à la fantaisie ne fut oublié. Les cent bœufs sacrifiés par Pythagore jouèrent naturellement un grand rôle dans notre géométrie. Pour m'attirer plus loin, mon maître me montrait en perspective, dès les premiers pas, les cimes les plus hautes du calcul différentiel. Alléché par cet appât, entraîné vers ces grands inconnus, je marchais sans fatigue, à peu près comme un enfant que l'on trouve égaré dans les Alpes. On lui montre les cimes blanches de la Jungfrau ; il croit déjà y toucher de la main, et il ne fait pas attention aux cailloux de la route. Moi aussi, du fond de mon ignorance, je montais, je m'élevais peu à peu ; les yeux attachés sur ces su-

blimes hauteurs, je ne sentais en rien l'aspérité des choses. Je crois que par cette méthode qui semblait faite pour moi, mon maître m'eût conduit où il eût voulu; il m'eût fait entrer dans le sanctuaire, sans fatigue, sans effort, tant son enthousiasme me portait aisément vers les régions éthérées où il habitait jour et nuit.

Le moment arriva néanmoins où je dus me séparer de lui pour entrer dans les mathématiques spéciales. De ses mains naïves, je passai entre les mains de M. Clerc : visage austère, buste de philosophe grec, le front large et sillonné, tout chez lui marquait la règle, la correction, la méthode rigoureuse. M. Clerc était un des meilleurs professeurs et des plus savants hommes de France; il était de l'école des Laplace et des Lagrange. Je restai deux ans sous sa sévère discipline. Il ne s'agissait plus de la partie légendaire de la science. C'était le nerf des choses, sans nulle complaisance pour la fantaisie de qui que ce fût. Malheur à celui qui restait attardé en chemin! Celui-là perdait le fil du labyrinthe et ne le retrouvait plus. Je ne me perdis pas, car j'ose dire que je sentais la sublimité, la poésie inexprimable des mathématiques; les ailes du bon M. Chachuat me soutenaient encore de loin à loin.

L'étrangeté de cette science m'étonnait; rien ne m'y avait préparé dans ma vie. Tout était également

nouveau, inattendu, comme si j'eusse respiré sur une autre planète perdue aux confins de l'univers. Et je n'étais pas assez fantasque pour ne pas jouir de ces vérités inébranlables, les mêmes partout, les seules qui m'eussent donné jusque-là le sentiment de la certitude. C'étaient à mes yeux comme des colonnes d'émeraude, fixes, immuables, qui se dressaient tout à coup au milieu du chaos de mon intelligence en ferment. Je m'appuyais avec sécurité sur ces colonnes; le monde se raffermissait à mes yeux, et j'osais m'engager plus avant.

J'aimais comme un pythagoricien la pureté incorruptible de la géométrie. M. Clerc, intraitable sur les figures que nous devions tracer comme au burin, faisait de cette incorruptibilité un devoir. La langue de l'algèbre, mystérieuse et lumineuse, me saisissait. Ce que j'admirais surtout dans cet idiome, c'est qu'il ne consent à exprimer, à articuler que des vérités générales, universelles, et qu'il dédaigne les vérités particulières. Je lui attribuais en cela une fierté que je refusais aux idiomes humains; à ce point de vue, l'algèbre me semblait la langue du Dieu de l'esprit.

Je comprenais assez bien aussi le genre de style propre à l'algèbre; j'étais frappé de l'art avec lequel les mathématiciens éloignent, rejettent, éliminent peu à peu tout ce qui est inutile pour arriver à exprimer l'absolu, avec le plus petit nombre pos-

sible de termes, tout en conservant dans l'arrangement de ces termes un choix, un parallélisme, une symétrie qui semble être l'élégance et la beauté visible d'une idée éternelle.

Cela me donnait l'idée d'un certain style bref, serré, radieux, et commençait à me corriger des longues phrases traînantes des *Mémoires d'un homme de qualité*, que je lisais vers ce même temps, par la même occasion.

Si l'algèbre m'avait frappé, je fus ébloui par l'application de l'algèbre à la géométrie. Les *sections coniques* me jetèrent dans un véritable ébahissement, bien plus que les *Mille et une Nuits*. Les propriétés surprenantes de ces courbes me confondaient. J'avançais de prodige en prodige; quelques bribes que j'avais aperçues de Malebranche et même de Spinosa dans notre *Philosophia Lugdunensis*, venant à mon secours, il me semblait qu'au milieu de ces courbes sublimes je touchais à l'atelier de la Création. Tant que je comprenais, j'habitais, moi, pauvre étincelle, au foyer de Dieu même. L'idée, la possibilité d'exprimer une ligne, une courbe par des termes algébriques, par une équation, me parut aussi belle que l'*Iliade*. Quand je vis cette équation fonctionner et se résoudre, pour ainsi dire, toute seule, entre mes mains, et éclater en une infinité de vérités toutes également indubitables, également éternelles, également res-

plendissantes, je crus avoir en ma possession le talisman qui m'ouvrait la porte de tous les mystères.

Ainsi les mathématiques me donnaient le goût de la lumière; elles furent longtemps ma seule école de rhétorique. Dès ce moment j'aspirai, du fond de ma nuit, à la clarté, et n'ai plus cessé d'y aspirer, même dans les premiers temps où trop de tendances opposées et le bruit intérieur de mes jeunes années me laissaient en proie à une confusion qui me désespérait, car je voyais le chaos et ne pouvais en sortir.

Je dois aussi en partie aux mathématiques mon aversion pour les paradoxes, et il est de fait que je ne m'en suis jamais permis un seul, tout en sachant parfaitement qu'ils sont le moyen le plus sûr, le plus facile de se faire écouter d'une société usée ou corrompue.

Tant qu'il fallut avancer, gagner du pays, la curiosité me soutint dans ces sublimes études. Plus tard, lorsqu'il fallut revenir sur ses pas, quand la science ne fut plus le but, mais l'examen, je me sentis refroidi. Je tombai des nues sur la terre; d'autres idées aussi m'envahirent.

Le jour passait dans ces travaux. La nuit, pour m'en délasser, j'allumais une petite lampe sourde; quand tout le monde dormait autour de moi, et que j'étais bien sûr qu'aucun rayon de ma lampe ne

pouvait me trahir, je revenais aux poëtes. Sans sortir de mon lit, je me donnai, dans le repos de ces nuits, l'italien qui me parut d'abord un jeu, mais que j'appris bien, avec méthode. Dans le profond silence de minuit à quatre heures du matin, je lus pour la première fois, dans l'original, Dante, Pétrarque, Arioste, le Tasse; j'entrevis Machiavel. Il m'est toujours resté depuis, en relisant ces grands hommes, l'impression matinale de ces moments pris au sommeil. La solennité des heures qui sonnaient aux horloges de la ville m'est restée présente. Quelquefois, vaincu par le sommeil, je me rendormais en balbutiant ces vers, qui brillaient à mes yeux comme la pourpre; ils faisaient pâlir mes Latins. Dès lors j'aimai l'Italie; je me jurai de ne pas mourir sans la voir, et n'ai plus cessé de m'occuper d'elle. Ces heures nocturnes sont des plus douces de ma vie. Soit complaisance de mon bon génie, l'abbé Rousseau, soit oubli, je ne fus jamais surpris et ne fus interrompu qu'une fois, vers minuit, par un cri lugubre: Au feu! Toute la maison se trouva bientôt sur pied. Mais j'avais soufflé ma lampe; mes grands Italiens dormaient en sûreté sous mon chevet.

VIII

Où, comment, par quel moyen trouvais-je avec tout cela le temps de produire un déluge intarissable de vers de toute nuance? J'en couvrais mes papiers, mes lettres, mes livres; quand le papier me manquait, je les laissais déborder jusqu'à la marge de mes sections coniques et de mes équations, à l'extrême mécontentement, à l'indicible aversion de M. Clerc. Il éclata plusieurs fois, et toujours vivement.

Quel était le sujet inépuisable de ces compositions? Je n'ai guère besoin de le dire.

Ce n'était pourtant pas des vers d'amour dans l'acception ordinaire de ce mot; mais des cris, des accents de douleur, une lutte ardente contre mes sentiments à mesure qu'ils renaissaient, la volonté de les extirper, l'indignation d'un combat à outrance si long, si opiniâtre, des chants de victoire, puis des aveux de rechute; et alors quelles imprécations contre moi-même, quelquefois aussi contre la personne dont le souvenir obstiné me poursuivait, quoiqu'elle fût très-innocente de ce tumulte

intérieur! Il est certain que ces premiers vers m'aidèrent beaucoup à me vaincre. Ma peine devenait supportable, quand je l'avais exprimée bien ou mal. J'apprenais ainsi qu'une pensée cuisante que l'on a enfermée dans un mètre se transforme en une certaine douceur. Au reste, ces vers disaient mal ce que je voulais dire ; j'étais esclave dans ces rhythmes que je ne dominais pas : nouvelle source de mécontentement.

A mesure que je composais cette quantité innombrable de vers, j'avais le bon sens de les brûler, non pas cependant sans les avoir communiqués à mon Aristarque, ma mère. Ses critiques n'étaient ni aveugles ni décourageantes ; elles ne devenaient railleuses que lorsque je tombais dans une mélancolie trop noire ou dans l'imitation de mes Latins, ce qui était presque inévitable. Alors elle était sans pitié : « Je vois avec plaisir, m'écri-
« vait-elle, que malgré ta furieuse passion tu ne
« dédaignes pas trop, chemin faisant, de faire
« main basse sur Properce et sur Tibulle, et cela
« me rassure pleinement sur ton compte. »

Cette raillerie que je sentais méritée me perçait ; je me redressais sous l'aiguillon ; cela aussi m'aidait à m'aguerrir. J'avais d'ailleurs un autre grand sujet de poëme, c'est celui qu'après quarante ans j'ai repris en prose dans ces pages. J'avais entrepris une chronique en vers de mes

Souvenirs d'enfance. Je conduisis au terme cet ouvrage assurément plus bienfaisant pour moi que mes élégies *grecques* ou *romaines.* La nature me poussa à me rattacher à ces souvenirs, au moment où j'en avais le plus besoin;

Pour être encore heureux, soyons encore enfant!

Tant je me sentais déjà séparé de l'enfance et même de l'adolescence! Je m'attachais à ce rivage, à mesure qu'il s'éloignait. Je m'avançais avec inquiétude vers l'avenir inconnu; j'aurais voulu dès lors fixer mon cœur, mon imagination dans les jours déjà irréparablement écoulés. Je me sentais oppressé de ce grand soleil qui éclate avec la jeunesse; je cherchais à me replonger dans l'aube et la première rosée des premiers jours. Ce que j'avais éprouvé de la vie me remplissait d'effroi; je me retournais en arrière vers des temps sans mémoire.

IX

Plongé dans ces rêves, il eût été facile à mes camarades de me troubler, de me persécuter même, comme il arrive ordinairement. Je le craignais, et j'eus grand tort. Quoique je me fusse fait une existence très à part, nul d'entre eux ne tâcha seulement de la déranger. C'est ce qui m'attache si fortement aujourd'hui à leur souvenir. Dans un si grand nombre de jeunes gens déjà tout formés, il n'en est pas un seul dont le nom ne me rappelle quelque qualité aimable, sérieuse ou éclatante. Pour voisin de table, j'avais à droite mon compatriote de Bourg, Jayr, qui devait être l'un des derniers ministres de la monarchie de Louis-Philippe ; pour vis-à-vis, le docteur Trousseau, qui ne l'était encore qu'en herbe, mais dont l'esprit était déjà presque mûr.

Jules Janin était plus jeune que nous de deux ou trois ans. Ah ! le bon compagnon ! La jolie tête enfantine, espiègle, épanouie ! Les beaux cheveux noirs bouclés ! Et quels francs rires de lutin dans nos corridors sombres ! Les murs doivent s'en

souvenir. Quelle joyeuse, gracieuse ignorance de soi-même! Il jouait alors aux billes; il jouait surtout de la harpe, et bien mieux que le roi David. Aussi faisions-nous de saints concerts dans l'église à l'élévation et au salut, Janin jouant de l'instrument du prophète, moi du violon; son maître, M. Bédard, de la basse; un autre, de l'alto. Notre maître de philosophie chantait des alléluia d'une voix claire et vibrante. Ces concerts de séraphins nous donnaient, le jour où ils avaient lieu, de grands priviléges, tels que celui de manger à une table d'honneur, en compagnie de messieurs les chantres.

Parmi tant d'amis, j'en avais deux principaux que la mort m'a ôtés. Le premier, Eugène Brun, avait devancé toute l'école romantique par son amour du bizarre, du fantasque. Son histoire est celle de beaucoup d'hommes de notre génération. Eugène Brun s'était vieilli volontairement par la lecture assidue, continuelle d'un seul auteur, J.-J. Rousseau; encore, dans cet auteur, ne goûtait-il qu'un seul ouvrage et le pire : les *Dialogues*, où s'exhale la bile, la mélancolie maladive de l'auteur d'Émile. A quinze ans, mon ami Brun avait toute la sensibilité amère, toute la misanthropie incurable de J.-J. Rousseau à soixante. Et ce qui y mettait le comble, c'était la langueur, la douceur angélique dont il recouvrait ses juge-

ments atrabilaires. Outre son originalité qui était véritable, cette seconde originalité acquise était devenue une maladie réelle; elle m'inspirait autant d'étonnement que de pitié. Car j'étais tout le contraire, prêt à me passionner pour tout ce que je voyais, autant que lui à tout critiquer dans les œuvres, non-seulement des hommes, mais du Créateur.

J'éprouvai cruellement cette misanthropie dans un petit voyage à pied que nous fîmes ensemble, au sortir de notre coquille, pour visiter les Alpes. A peine fûmes-nous au pied de ces géants, et eûmes-nous aperçu leurs cimes, sa verve s'échauffa contre l'univers. Le ciel, la terre, l'eau, les rochers, tout était misérable. Quoi! étaient-ce là les Alpes! Quelle pitié, bon Dieu! Autant vaudraient des taupinières!

Disant cela, il corrigeait dans sa tête la forme des lieux, il rasait le Mont Blanc, il ébréchait la Faucille, il extirpait la Dent de Jaman, il donnait en passant un coup d'épaule au pays de Gex qu'il noyait dans le lac de Genève. Bref, il ne laissait pas pierre sur pierre de tout l'édifice du Jura et des Alpes, tant de Suisse que de Savoie. Je l'écoutais ébahi, d'autant plus qu'il parlait bien, avec conviction, et je l'aimais sincèrement.

Nous passâmes à Ferney. Je courus au château de Voltaire, qui n'était qu'à une centaine de pas.

Mon méprisant ami ne daigna pas se déranger. Il s'assit en m'attendant sur un tas de pierres et tourna le dos pour ne pas voir la demeure du contradicteur de Rousseau. Il se réservait exclusivement pour la maisonnette de Jean-Jacques, que nous visitâmes en effet le lendemain ; encore en critiqua-t-il amèrement l'enseigne, l'ameublement, la distribution, qui ne répondaient nullement à l'idée qu'il s'en était faite. Mon premier ravissement des choses ne fut pas entamé par ce terrible compagnon ; mais je pensai qu'un juge si intraitable m'était envoyé du ciel comme un excellent conseiller inaccessible à toute complaisance. Aussi fut-il le seul auquel je confiai le secret de mes œuvres littéraires. Il les lut ; il les traita comme il avait fait des Alpes, c'est-à-dire qu'il les mit en poudre. Et pouvais-je m'en plaindre? Aussi restâmes-nous jusqu'à la fin les meilleurs amis du monde.

S'il eût vécu, il eût certainement fait parler de lui.

Le second de mes amis, Gelin, était un sage. Des cheveux blonds, de grands yeux épanouis, parlaient tout d'abord pour lui, car il était de son naturel fort taciturne. Quelle âme droite, forte, tempérée ! Si je ne l'avais connu, je n'aurais pu croire qu'une si grande égalité d'âme, un si parfait équilibre fussent possibles dans un âge si tendre!

Toutes mes agitations se passaient sous ses yeux, et il n'en vit jamais rien, tant elles lui étaient alors étrangères. Il devint officier, et fut dans les guerres d'Algérie ce qu'il avait été au collège. Calme, imperturbable, il y avait peut-être en lui l'étoffe d'un Catinat. Malheureusement, des injustices le dégoûtèrent; il quitta le service et mourut peu de temps après, comme il avait vécu, avec placidité, en prenant un bain de pied dans un ruisseau

X

Le jour vint de l'examen pour l'École polytechnique. Je savais combien il était important pour mes parents que je ne me tirasse pas trop mal de cette épreuve ; cette pensée suffisait pour me troubler. Que serais-je devenu si j'avais su que mon père se trouvait dans la salle? Par bonheur, je l'ignorais. L'examinateur était M. Raynaud, dont je connaissais les ouvrages. J'aurais pu répondre certainement mieux que je ne fis. L'honneur resta sauf, mais ce fut tout. Je fus jugé admissible et mon sort demeura incertain. Mon père eut la générosité de se montrer satisfait de ce résultat, *vu mon âge*. Comme en effet j'étais dans ma dix-septième année, il n'y avait pas trop à se désespérer, si cette première épreuve n'avait pas été plus décisive. Il me restait trois ans encore pour la recommencer.

Rassuré de ce côté-là, choyé même, je dis adieu au collége pour n'y plus rentrer. Dans ma première extase de liberté, je voulus arriver à pied à Certines. Un brouillard épais empêchait de voir

a deux pas de distance; je m'égarai. Je portais au bout d'un bâton deux objets dont je n'avais pas voulu me séparer, mon violon et ma Bible latine in-quarto. A chaque instant j'étais arrêté par quelque tronc d'arbre qui se dressait devant moi. Tout à coup un coin de mur se dessine dans le brouillard, c'était une des fermes voisines de la maison. J'y touchais au moment que je m'en jugeais éloigné à plusieurs lieues. Ce moment de surprise, où tous les objets m'apparurent, est un des plus délicieux dont je me souvienne. J'entourai de mes bras les vieux arbres qui me reconnaissaient, tout changé que j'étais. De là je tirai cet augure, qu'égaré dans le monde intellectuel où je ne faisais qu'entrer, la confusion dans laquelle j'étais plongé aurait un terme; la brume immense se dissiperait, j'apercevrais enfin le jour, vers lequel j'aspirais du fond de mes ténèbres.

Quel retour! quel revoir! Il y en avait eu auparavant d'aussi charmants; celui-ci fut le dernier de ce genre. Aucune ombre ne s'y mêlait, aucun souci de mon avenir; j'étais encore sous les ailes maternelles; l'instant où je passais de l'adolescence à la jeunesse était regardé comme une dernière trêve qui nous était donnée. Nous sentions que cet instant serait rapide, qu'il ne reviendrait pas. Nous résolûmes d'en jouir sans appréhension ni trouble d'aucune sorte.

Les premières heures se passèrent à nous étonner les uns des autres. Combien j'étais surpris de retrouver dans ma sœur, au lieu de l'enfant que j'avais laissée, une grande, svelte, et pourquoi ne le dirais-je pas, une charmante jeune fille ! De son côté, combien n'était-elle pas stupéfaite des changements qui s'étaient faits en moi, dans mon visage, dans ma voix, dans mon air ! Et nous avions l'un pour l'autre la prétention que tous ces changements se fussent accomplis à notre avantage. Nous nous regardions des matinées entières pour nous reconnaître, pour nous retrouver, pour nous découvrir de nouvelles perfections. Nous lûmes ensemble Goldsmith, Walter Scott, Byron, Cooper, qui nous étaient nouveaux à tous deux. Je ne voyais pas entrer en scène une seule des jeunes héroïnes des lacs d'Écosse sans interrompre et sans m'écrier : « Oh ! pour celle-là, c'est toi ! » De son côté, ma sœur ne voyait pas dans ces mêmes livres un intéressant corsaire, un beau pirate, un aimable braconnier, un noble banni, chef de clan, sans déclarer que je lui ressemblais trait pour trait. Je me défendais, elle insistait. Nous prenions ma mère pour arbitre. Ma mère laissait à son tour le vase de fleurs qu'elle dessinait. Elle jugeait en dernier ressort et presque toujours favorablement, nous mettant l'un et l'autre fort au-dessus de nos héros et de nos héroïnes, sûr moyen d'accorder le différend.

Ainsi se passaient dans l'union la plus parfaite qui fût au monde ces derniers jours de paix, de quiétude qui ne devaient plus revenir. On m'interrogea sur mon ancienne passion ; je déclarai fièrement que je l'avais vaincue. J'y avais réussi par de constants efforts contre moi-même. Cette victoire remportée obscurément me donnait quelque assurance ; sans vouloir me mettre à de trop rudes épreuves, on consentit à me croire. Moi-même je ne m'exposai pas à revoir celle que je craignais encore, et ne l'ai revue de ma vie.

De ce moment, il fut convenu entre ma sœur et moi que, tout bien considéré, nous étions seuls faits l'un pour l'autre; nous passerions nos jours ensemble; tout autre attachement trop vif serait, après cette parole donnée, une véritable infidélité ; l'amitié était cent fois meilleure que l'amour, je venais d'en faire l'épreuve. Nous devînmes dès lors inséparables ; nous goûtâmes tout ce que l'amitié la plus parfaite peut créer de joie ineffable entre un frère et une sœur, l'une entrant dans l'adolescence, l'autre prêt à en sortir.

Ma sœur eût très-mal accueilli mes compositions, à cause du sujet qu'elle désapprouvait hautement. Je me gardai de les lui montrer, et en vérité nous avions bien mieux à faire ! Nous gravions l'un pour l'autre des devises éternelles sur l'écorce des arbres. Les siennes étaient presque toujours sen-

sées, charmantes, par exemple celle-ci qu'elle grava sur un jeune platane :

Puissé-je croître en sagesse, autant que ton feuillage!

Si je prenais un fusil et si j'allais faire la guerre à quelque malheureuse volatile perchée dans le verger ou tapie dans les blés, ma sœur était toujours là, sortant à l'improviste d'une broussaille, d'une verchère ou d'un sillon ; et par ses cris, ses gestes, elle faisait déguerpir l'oiseau et lui sauvait la vie longtemps avant que j'eusse pu approcher. Elle me faisait honte de mes sottes tueries; j'y renonçai bientôt.

En revanche, elle était implacable pour les serpents, et nous en rencontrions souvent; il y avait surtout de beaux serpents d'eau qui fuyaient devant nous avec majesté, debout dans les ruisseaux, le corps bleu, flambant, dressé entre les deux rives, la tête à aigrettes, sifflant à travers les fleurs blanches des nénufars. Quand j'avais à la fin abattu le monstre, on ne me marchandait pas l'éloge.

Durant l'ardeur du jour, luttant avec les cigales, nous remplissions nos sombres futaies de nos duos de Grétry :

Entends-tu gronder le tonnerre ?

Pendant ce temps, l'épervier planait sur nous

et tout à coup partait d'un vol affairé. Le fléau des batteurs accompagnait nos conversations, nos chants, nos silences de son rhythme précipité qui marquait ces instants rapides. Nous suivions dans l'air la paille légère et nous ne demandions rien de plus.

Se peut-il que ces heures n'aient laissé aucune trace dans ces lieux, que tout soit redevenu silence, que l'herbe ait poussé sur le seuil, sur l'escalier, sur le foyer, comme si des milliers d'années avaient passé sur nous? Pourtant moi je sens bien que je vis encore!

A certains jours, nous faisions de grandes chevauchées dans la montagne du Revermont. Nous allions jusqu'à Neuville et à l'entrée du défilé de Cerdon. Nous nous arrêtions sur les cimes. De là, le paysage nous montrait à la fois ses deux faces opposées (car il en a deux), l'une pleine de doux reflets, de molles haleines, de petites prairies arcadiennes, l'autre, tournée au couchant, pleine d'ombres sinistres, de marécages, de solitudes sauvages, de mystères insondables, perdus dans les déserts des Dombes; et ces deux faces de sérénité et de mélancolie qui alternaient dans ces lieux se disputaient en moi, sans que je pusse les accorder. Au soleil couchant brillaient devant nous, à nos pieds, nos quinze cents étangs comme des lacs d'or, frangés de pourpre dans les profondeurs

noires des forêts de chênes centenaires. Nous nous figurions être dans les solitudes primitives, inhabitées des savanes d'Amérique ; nous y allions comme nos héros, en quête d'aventures. Bientôt nous nous retrouvions face à face dans la plaine de la *Crau* [1], avec les ruines du vieux château de Montmort. Le grand spectre de pierre surgissait tout à coup devant nous, pâle au milieu des pâles brumes du soir. Ce manoir aux trois quarts écroulé, l'un des plus anciens du pays, nous regardait de sa mine la plus renfrognée, la plus sournoisement indignée, où se peignaient toutes les menaces, tous les ennuis, toutes les rancunes de dix siècles de silence contre la jeunesse, contre le soleil, contre la vie renaissante.

C'était là plus qu'il n'en fallait pour nous jeter le reste de la soirée en plein moyen âge ; et Dieu sait dans quelles rêveries nous nous perdions l'un et l'autre! Quels paladins, quelles châtelaines de la cour de Savoie! Car les imaginations de tout le monde s'envolaient alors vers le moyen âge ; les nôtres s'y précipitaient du même élan.

Quelquefois, rarement, survenait un visiteur, un seul. Bon voisin, complaisant, bien pourvu de poules d'eau, homme de sens, un peu rouillé dans

[1] On parle comme d'une merveille celtique de la *Crau* de Provence. Nous en avons aussi une à Certines.

nos maremmes, il n'avait qu'une corde à son souvenir, mais il y revenait sans cesse. Quartier-maître de l'an III, il racontait invariablement, pour la vingtième, pour la centième fois, l'histoire du bataillon de l'Ain, sa formation d'abord, puis son approvisionnement, son équipement, en dernier lieu ses vicissitudes. Mon père, que la distraction gagnait dès le premier point, répliquait à propos par une théorie sur la vis d'Archimède ; il en avait tout justement fait construire une fort belle pour dessécher les Léchères. Quatre ailes de moulin à vent, qu'il y avait ajoutées de son chef, en faisaient la chose du monde la plus rare et la plus recherchée du pays.

Ces agréables conférences terminaient la journée. Mais depuis longtemps nous avions disparu, ma sœur et moi, sitôt que l'approvisionnement du bataillon s'était trouvé à peu près assuré. C'était entre ma mère et nous le signal convenu.

XI

De mes excursions, je rapportai l'idée d'écrire un petit ouvrage en prose sur nos ruines de Bresse. J'en rapportai surtout l'empreinte ineffaçable des lieux. Chaque jour ils pesaient davantage sur moi. Ils s'y imprimaient avec une puissance qui tenait à leur caractère étrange, extraordinaire.

Le plus bizarre, c'est que je luttai contre la fascination de cette nature pleine de vertige sitôt qu'elle m'apparut, comme j'avais lutté contre les premières visions de mon cœur. Mais que le succès fut différent ! Nous avions repris, mon père et moi, l'œuvre désespérante, infernale du dessèchement de nos marais. Ils furent plus forts que nous, si bien que nous ne pûmes même les entamer. Physiquement, ils me vainquirent ; moralement ils me vainquirent encore. Moi qui devais tant accorder à l'influence des choses inanimées sur l'homme, je ressentis cette influence autant que créature au monde peut l'éprouver. Elle me

possédait, elle me tyrannisait. Ceci mérite que je m'y arrête un moment.

Ma nourrice souvent cruelle, mon maître, mon précepteur, ç'a été la nature inculte qui nous entourait dans un pays *où les sépultures surpassent les naissances*[1].

Encore aujourd'hui je me sens le fils de nos grands horizons dépeuplés, de nos landes, de nos bruyères, de nos sillons de pierres de granit reculées dans la *Crau*, de nos maremmes inhabitées, de nos étangs solitaires, lacs boisés qu'aucun vent ne ride jamais et dont la sérénité est si trompeuse. Pour peu que je descende en moi, ce sont eux que je retrouve.

C'est à eux que je dois l'instinct irréfléchi des choses primitives, et d'un certain monde un peu barbare dans sa nudité première. Si j'avais laissé son cours naturel à cet instinct, je n'aurais pu me détacher de la pensée de l'univers naissant ; je me serais perdu dès l'enfance dans la contemplation de la dernière flaque d'eau du déluge.

En récompense, de quelles ombres m'ont enveloppé ces lieux sauvages ! Sitôt que je passais la lisière des Dombes et de la *mauvaise* Bresse, j'entrais dans un monde fantasque. Là étaient réalisées, édifiées les visions de la fièvre : de loin à

[1] V. *l'État de siége.*

loin la cabane en argile d'un paludier, abandonnée sur une plage; de vieux manoirs déserts sur un îlot, sans hôte, sans pont, sans barque pour y aborder; des églises égarées, seules dans un champ de hautes fougères presque arborescentes. Voilà ce qui restait d'une population disparue, que d'autres populations avaient tenté vainement de remplacer; celles-ci avaient péri à leur tour au même foyer de peste, sans laisser plus de traces. Je n'ai rien vu de semblable, excepté dans quelques-uns des coins les plus perdus, les plus hagards de la campagne de Rome et des marais Pontins. Car nous aussi, nous avons nos villes englouties, Villars, Saint-Nizier-le-Désert.

Quand je passais dans ces solitudes, un cortége de voix mélancoliques, inarticulées, lamentables, sortait de terre à mon approche et s'attachait à moi! Comme ces voix ont retenti longtemps à mes oreilles! Comme elles ont couvert longtemps le bruit des hommes! Elles me suivaient à la ville, sans vouloir cesser leurs conversations commencées dans les roseaux; il en est resté un écho dans *Ahasvérus*.

Toute ma jeunesse a été embarrassée, enveloppée de cette influence d'une nature primitive qui n'était pas encore domptée, réglée, asservie par l'homme. Elle agissait sur moi en souveraine. Ne sachant à qui se prendre, au fond de nos solitudes,

c'est moi qu'elle obsédait de ses plaintes, de ses sanglots, de ses misères, de ses impénétrables, contagieuses désolations. Elle me plongeait dans une atmosphère où les hommes ont peine à vivre, toute pleine d'aspirations sans but, d'espérances sans corps, d'êtres imaginaires qui ne sont plus possibles dans le milieu actuel.

Le mal nourrit le mal; je prenais insensiblement plaisir à ces morsures invisibles, empoisonnées, et ne voulais en guérir qu'à demi. J'étais égaré dans un vague infini tracé autour de moi. Quel long circuit avant de revenir à un point précis, à un objet distinct! Quels efforts pour me régler, quand tout était déréglé autour de moi, quand les choses ne m'offraient que l'image d'un monde où la main de l'homme ne se faisait presque pas sentir! Je méprisais l'art comme un artifice. Tout ce qui n'était pas inculte me semblait apprêté. On m'accusait de vague, de germanisme. Que n'accusait-on aussi les lieux, les choses, les bruits indistincts, les plages sans bornes, les nuées, filles voilées, vagabondes de nos lacs souterrains? Voilà mes vrais complices. C'était beaucoup d'échapper au vertige.

Ceux qui sont nés dans les villes, qui y ont reçu leur éducation, auront peine à comprendre ce que je viens de dire. Ils ont, dès le commencement, l'avantage de posséder des éléments plus simples,

plus humains qui se trouvent tout coordonnés en eux. Ils doivent donc montrer plus de précocité, et dans cette précocité un esprit plus net, plus précis, plus réglé que nous autres enfants des provinces reculées, des landes désertes, qui avons à compter non pas seulement avec l'homme, mais avec la nature. Et quand celle-ci, au lieu d'être tempérée par la culture, est encore dans sa sauvage nudité, dans sa grandeur démesurée, monstrueuse, c'est une difficulté de plus, attachée à l'éducation de nous-mêmes.

Ajoutez-y l'influence maligne de l'air. Il attaquait le principe de vie, mais sourdement, doucement, d'un souffle emmiellé. On respirait le poison, comme le plus suave des parfums.

Les uns souffraient dans leurs corps, d'autres n'étaient atteints que de mélancolie. Je souffrais de ces deux genres de maux, et cent fois plus du second que du premier.

Quand je visitai ces lieux pour la dernière fois, en 1851, presque tous mes compagnons d'âge étaient morts depuis longtemps. J'ai survécu pour raconter leur misère, leur mort prématurée [1].

Cette nature caressante et meurtrière ne me tuait pas comme eux ; elle s'en vengeait en m'enchantant et me désespérant à la fois. Pour mes

[1] V. *l'État de siege*

compagnons, c'était la mort ; pour moi, pis que la mort : les angoisses, les affres du cœur, les visions effrénées, les découragements sans cause, la langueur énervante qui suit la vision d'un monde qu'on a cru posséder ; le mirage d'un désert feuillu, stagnant, sanglotant, où partout s'élève de terre une vapeur colorée, comme à travers un prisme, des derniers feux du jour. Quand ces brumes automnales, rampantes, nées de terre, surgissaient ainsi que des âmes dolentes, à travers les crevasses du sol, en dépouillant leurs robes à chaque buisson, et montaient lentement vers la lumière, comment ne pas s'élancer vers elles pour les saisir ? Et quand à tous ces fantômes se joignaient ceux qui naissaient d'un cœur avide, d'une âme jeune, égarée dans ces maremmes, c'était trop en vérité. Il ne restait qu'à courber la tête et à laisser passer en silence le doux fléau.

Plus tard, ai-je dit, j'ai revu cette nature. Alors elle a été bonne pour moi, mielleuse même. Elle m'a souri. Elle est devenue ma confidente, dès qu'elle a vu que je survivais à ses embrassements homicides.

XII

Ma paix était troublée surtout quand j'écoutais la voix intérieure qui m'appelait vers les lettres; car je me défiais de cette voix, je la regardais comme un démon tentateur qui voulait m'abuser. Ou si je m'y abandonnais, je sentais presque aussitôt mon impuissance. Je me voyais seul, sans guide, sans modèle que je voulusse suivre. Tout était obstacle. Je m'engageais à la fois dans plusieurs chemins et ne savais auquel m'arrêter.

Mon âge, ma faiblesse, mon ignorance, mon isolement étaient pour beaucoup dans cette douloureuse perplexité. La situation de la France y était aussi pour quelque chose. Si l'on veut comprendre le délaissement d'un pauvre esprit tel que le mien, à ce premier réveil, il faut se représenter qu'aucune des traces qui ont été imprimées par notre génération sur le monde moral n'était alors visible. Cette génération qui devait renouveler tant d'idées, tant d'opinions, et la langue même, n'avait encore rien produit.

Pas une des idées, des formes nouvelles n'avait

surgi avec éclat. Aucun des noms nouveaux que nous sommes accoutumés à prononcer depuis quarante ans n'était sorti de l'obscurité. Ceux qui devaient les illustrer doutaient assurément d'eux-mêmes. Chaque année je passais plusieurs semaines à Ouilly chez des amis, sur le revers de la vallée de Saint-Point. Qui savait qu'il y eût de l'autre côté de la colline un grand poëte du nom de Lamartine, caché sous ces arbres dont l'ombre arrivait jusqu'à moi? Lui-même se connaissait-il alors?

De quelque côté que je voulusse tourner mes yeux, je trouvais à l'horizon un grand vide; je sentais ce vide dans la poésie, dans l'histoire, dans la philosophie, en toutes choses; j'en souffrais parce que j'étais incapable de le combler, et je ne savais pas que d'autres esprits souffraient du même mal. Ils étaient occupés chacun du fond de son obscurité à remplir ces vastes lacunes et les déserts dont j'avais au moins la conscience.

Dans ma première fièvre je tentai à la fois toutes les routes. Sur chacune d'elles, je rencontrais la même aridité, la même stérilité à travers tout le monde moral, sans qu'aucune œuvre eût marqué la direction à parcourir, sans qu'aucun homme eût dit encore avec force: « C'est ici le chemin. »

J'étais donc douloureusement navré de ma propre impuissance, et je puis le dire aussi, de l'im-

puissance de mon temps, puisque je ne voyais autour de moi ni un guide auquel je pusse me fier, ni même un compagnon dans la route où je tremblais et brûlais à la fois de m'engager. J'avais le pressentiment qu'il s'agissait d'un renouvellement presque entier des choses de l'esprit. Et comme je ne voyais personne y travailler, je me croyais seul. Cette solitude m'accablait dans le moment même où tant d'œuvres qui ne périront pas, encore inconnues, se préparaient en silence et couvaient déjà sous la terre.

Quoique cette souffrance allât souvent jusqu'au désespoir, il n'y avait là pourtant rien qui ressemblât au spleen, à l'ennui de la vie, à tout ce que l'on a appelé le vague des passions, vers la fin du dernier siècle. C'était, il me semble, à bien des égards, le contraire de la lassitude et de la satiété. C'était plutôt une aveugle impatience de vivre, une attente fiévreuse, une ambition prématurée d'avenir, une sorte d'enivrement de la pensée renaissante, une soif effrénée de l'âme après le désert de l'Empire. Tout cela, joint à un désir consumant de produire, de créer, de faire quelque chose, au milieu d'un monde vide encore.

Ceux que j'ai interrogés plus tard sur ces années m'ont dit avoir éprouvé quelque chose de pareil.

Chacun se croyait seul comme moi; chacun

pensait, rêvait comme dans une île déserte. La force renaissante du siècle les travaillait tous en même temps et ils éprouvaient les douleurs de la croissance morale qui percent jusqu'aux os. Que de plaintes furent alors exhalées ! Que de larmes sincères furent versées ! La nature aussi se plaint au moment de produire.

La génération dont je parle ne se connaissait pas encore ; c'est pour cela qu'elle gémissait ; mais elle allait bientôt faire son œuvre. Du moins les semences étaient jetées ; elles commençaient à pousser. La France ressemblait à la terre au sortir d'un long hiver dans les premiers jours de mars. Pas une feuille, pas une fleur A peine une herbe courte qui perce les dernières neiges. Les oiseaux ne sont pas encore revenus ; tout se tait ; mais tout est dans l'attente de la saison nouvelle ; le bon grain germe en silence dans le sillon. Le laboureur a le sûr pressentiment que le blé va lever.

Moi aussi, dans mon isolement, je sentais vers l'automne de 1820, au milieu de la forêt de Seillon, sur le bord des étangs, en compagnie des hérons et des sarcelles, cette profonde végétation morale qui travaillait alors sourdement, obscurément l'esprit français, d'une frontière à l'autre. Et cette végétation encore souterraine m'enivrait de je ne sais quel souffle auquel je ne pouvais résister.

J'ignorais tous les noms qui allaient surgir, je

les aimais d'avance. J'avais un désir maladif de courir au-devant de ces esprits que j'appelais; j'éprouvais toutes les impatiences d'un oiseau dans le moment de la migration. Non pas que je voulusse partir pour un pays étranger. Je voulais émigrer vers ce nouveau monde moral, vers ces idées entrevues qui me fuyaient à mesure que j'en approchais. Je m'élançais, je retombais presque en même temps; les ailes me manquaient pour un si grand vol.

Je me relevais pourtant; et l'idée que nous nous formions tous alors de la France me donnait un grand ressort pour échapper à ce premier accablement. La France, après ses deux chutes, ses deux invasions, navrée, percée au cœur, toute saignante, nous paraissait si belle, si noble, si fière dans ses calamités! Elle n'était pour rien dans ses opprobres; ils la rendaient cent fois plus touchante à nos yeux. Il n'y avait pas alors dans le monde entier un seul homme qui ne la crût faite pour la vérité, pour la liberté, pour tout ce qui honore le genre humain. Avec quelle tendresse de fils nous regardions, nous comptions ses plaies! Qui n'eût voulu les guérir au prix de sa vie? Qui n'eût voulu lui apporter, en hommage, son travail, son œuvre, son livre, son ébauche, son obole d'idées, à défaut de tout cela une partie de son cœur?

La France allait renaître, je n'en pouvais douter. Et qui nous empêchait de servir à cette renaissance? Pourquoi, moi aussi, n'y porterais-je pas mon grain de sable? A peine cette idée m'avait-elle apparu, je me sentais transformé. Quelle force pour tout endurer! quel aiguillon! Dans ces instants, je me croyais et j'étais vraiment capable de quelque chose. Je voyais comme accompli ce que je désirais avec tant de ferveur.

Je me remettais à l'œuvre. Mais, hélas! aussitôt deux esprits que je trouvais en moi m'embarrassaient et m'empêchaient d'avancer : le dix-huitième siècle qui voulait continuer de vivre, avec lequel j'avais été élevé, nourri, et le dix-neuvième qui prétendait à naître. Auquel fallait-il obéir? Lequel écouter? C'étaient véritablement deux âmes qui prenaient pour lieu de leur lutte l'âme de chaque homme de ce temps-là. Je ne voulais renoncer ni à l'un ni à l'autre, et j'étais trop neuf, trop désarmé encore pour essayer de les concilier. Que faisais-je alors? Je cédais tantôt à l'un, tantôt à l'autre, au risque de me disperser moi-même. Ce violent combat que j'étais incapable de régler était une autre cause d'angoisse et de douleur profonde; cela ressemblait au supplice de Brunehault.

Pour nous diriger dans ce conflit de deux siècles qui nous enveloppaient à la fois, nous n'avions

que deux figures, M. de Châteaubriand et madame de Staël. Mais avec eux le combat, loin de cesser, recommençait. Car ils étaient aussi différents entre eux qu'on peut l'imaginer, l'un catholique, l'autre protestante, l'un tourné vers le moyen âge, l'autre vers les régions incertaines de l'avenir. En les voyant si opposés d'idées, de sentiments, d'espérances même, on se sentait plus égaré, plus abandonné que jamais; le choix entre des routes si diverses, loin d'être décidé par leur exemple, devenait, pour ainsi dire, impossible.

Par une autre contradiction, la langue de M. de Châteaubriand était affranchie et sa pensée semblait ne pas l'être. Son coloris m'éblouissait sans m'éclairer et ses idées me repoussaient. Je ne les suivais qu'avec défiance, et ne leur donnais presque aucun accès dans mon esprit. Au contraire, le génie de madame de Staël était libre; c'est sa parole qui semblait enchaînée. A la clarté confuse de ses oracles, je me disais : « C'est de ce côté qu'il faut avancer! C'est là qu'est le siècle, la vie, c'est là que sont tous mes pressentiments. » J'attendais le lever de l'aube, mais je ne voyais rien qu'un vague crépuscule que ne perçait jamais la pleine lumière du jour nouveau.

De ces deux figures, si je ramenais mes yeux sur ce qu'on appelait alors les masses, de ce côté l'incertitude, la nuit étaient complètes. Là, nul

désir apparent, nul empressement pour d'autres idees que celles qu'on croyait posséder ; au contraire, le doute, le ricanement, la moquerie, au moindre effort pour sortir des voies battues; les vieux noms opposés comme une barrière invincible aux noms nouveaux ; nulle attente, nul pressentiment de quelque chose d'inconnu ; la langue appauvrie par le silence, exténuée, devenue si timide que toute pensée l'effarouchait.

Si une révolution littéraire, philosophique se préparait, il était évident qu'elle se ferait non par le vœu du plus grand nombre, mais par l'élan, la témérité de quelques esprits solitaires qui entreprendraient à leurs risques et périls de réveiller la foule assoupie. Mais qui osera commencer? Je cherchais au loin, j'écoutais, je m'écriais en moi-même avec angoisse : N'y a-t-il donc personne ?

L'étonnement, l'incrédulité des autres, l'inquiétude de ma mère étaient la seule réponse. Ces sentiments me gagnaient à mon tour.

Qui ! moi ! écrire ! Quelle folie ! Y avais-je bien songé ? Quand même je le pourrais, l'oserais-je? Savais-je seulement ce que c'est qu'un écrivain? En avais-je jamais vu de mes yeux ? Courir à la piste d'idées qui n'étaient nulle part dans l'air, en faire sa vie, son occupation, embarquer sur cette planche sa destinée, n'était-ce pas la plus vaine, la plus insensée des entreprises, peut-être même

la plus coupable, à en juger par l'effroi de tous les miens?

Je me réveillais alors en sursaut d'un beau songe. Toutes ces vives lumières de notre génération qui m'avaient apparu s'éteignaient subitement. Ces gloires prématurées que j'avais aperçues disparaissaient l'une après l'autre. Tout ce mouvement caché, enveloppé dans une âme solitaire et novice, faisait place à la réalité. De cette attente, de ce pressentiment, de cette fièvre d'espérances, il restait une campagne nue, dépouillée, les rafales de la bise, les lueurs des esprits follets sur de grandes mares plombées, et le gémissement éternel de nos forêts.

XIII

La nécessité de choisir un état me prenait alors à la gorge. Car le moment de faire ce choix ne pouvait plus être différé. La chose eût été possible dans un pays d'universités, où toute curiosité d'esprit trouve aisément son objet. Là, on ose faire ouvertement profession de penser. Parmi nous, il n'en est pas de même. Cela était plus difficile encore dans un temps où des exemples éclatants n'avaient pas encore relevé, illustré l'enseignement. Cette carrière ne présentait guère alors dans nos provinces une autre idée que celle du pédagogue et de sa férule. Je pensais sur cela exactement comme ceux qui m'entouraient.

A cette question fréquente dans nos provinces : « Que faites-vous de votre fils ? » je ne voulais pas condamner mon père à répondre : J'en fais un philologue, un *homme de classe ;* je le destine au grec, à l'histoire, à la philosophie, que sais-je ? J'en fais un magister de village.

Je savais que le moindre soldat de fortune chevronné, rentrant au village, y avait cent fois plus

de crédit que le plus grand professeur, docteur, écrivain et paperassier du monde.

Lors même que je me serais cru (ce qui n'était pas) l'aptitude nécessaire à une pareille carrière, je me serais bien gardé de donner ce cruel déboire à mes parents ou proches ou éloignés.

C'est avec ma sœur que je traitais l'âpre question du choix d'un état. Tout en me sermonnant, elle donnait à ses conseils le seul tour qui pût me plaire dans une affaire de ce genre. Elle ajoutait à l'expérience de ses treize années l'autorité des romans que nous avions lus ensemble. Dans une circonstance si critique, elle prétendait m'appliquer l'exemple de nos héros. Durant nos longs conciliabules sous les tilleuls du jardin, elle faisait comparaître devant mes yeux tous les états, toutes les conditions. Que je daignasse seulement choisir. En vérité, il le fallait bien, si nous voulions sincèrement réaliser le projet de vivre et de mourir ensemble. Que je voulusse seulement considérer que le plus sage des hommes et le plus paternel, le vicaire de Wakefield, avait lui-même exigé de chacun de ses fils qu'il eût un gagne-pain. Quel parti Robinson Crusoé n'avait-il pas tiré de ses diverses professions, constructeur, armateur, architecte, ingénieur, géographe! Que je m'attache enfin à une seule de ces occupations, et l'on sera content.

De là, nous passions aux détails. On m'accordait que l'état militaire avait perdu tout attrait depuis que la Restauration avait eu l'indignité de changer l'uniforme. Il n'y fallait plus penser. Mais on pouvait être marin. Plusieurs des héros de lord Byron l'avaient été, par exemple, Conrad. Seulement il y avait trop de tempêtes; on n'insistait pas sur cette profession.

Restait la magistrature. Walter Scott était greffier. La médecine était une condition un peu triste, il est vrai, mais fort indépendante. L'auteur de *Gulliver* n'avait-il pas été docteur ou médecin, ce qui revenait au même? On pouvait donc être médecin sans déroger, Dieu merci! Ou ingénieur? Et nous trouverions les renseignements les plus précieux à cet égard dans les *Pionniers* de Cooper dont on commençait à parler.

Tom Jones n'avait-il pas été avocat? ou lui ou son père? C'était encore là une belle carrière qui s'ouvrait sous mes pas; et nos coffres dans le grenier étaient remplis des vieux livres de droit de notre grand-oncle Jérôme. Je marcherais sur ses traces. Pour l'agriculture, on ne saurait me la conseiller, malgré tout le bien qu'on en disait dans la *Chaumière indienne*. L'air était trop insalubre dans nos campagnes après la moisson. Il faudrait donc laisser les blés sur pied! Négociant, on pouvait l'être, mais en grand, comme dans Beppo de Venise.

Quel avait été le gagne-pain de Grandisson, de Quentin Durward, du fiancé de Lammermoor, de Lara, de Manfred? Voilà ce qu'il faudrait d'abord savoir, car c'est assurément la profession qui me conviendrait le mieux. Ne disait-on pas que le jeune Werther avait commencé par la diplomatie? Pourquoi ne serais-je pas diplomate à son exemple? J'avais appris à écouter et à me taire. Mon italien d'Arioste, que je savais si bien, et l'anglais en perspective étaient des portes naturellement tout ouvertes pour les affaires étrangères.

Par ce chemin nous arrivions à quelque consulat dans une île, sans doute dans celle de Paul et Virginie. Là, sous un bananier, dans un climat charmant, entourés de nos parents que nous y aurions conduits, nous vivrions ensemble jusqu'à ce qu'une ambassade ou au moins un titre de chargé d'affaires m'appelât en Grèce, en Italie, à Syracuse, dans tous les lieux où j'avais soif d'aller.

Sans rien répondre, j'avalais doucement cet amer calice du choix d'un état, quand il m'était ainsi présenté par ma sœur. Cependant ma mère, qui était de nos délibérations, me devinait; elle nous interrompait. Elle voyait bien, disait-elle, « que j'avais en horreur toutes les professions qui pourraient me faire vivre. »

Mon père décida pour nous tous. Il fut résolu que j'étais destiné à l'École polytechnique; je par-

trais avec lui, sur-le-champ, pour Paris, avec la perspective de subir un nouvel examen. Cette décision mit fin à nos délibérations, non pas à nos incertitudes. Nous partîmes en effet mon père et moi quelques jours après, en novembre 1820.

Ma vie semblait fixée. Mais je devais bientôt apprendre à mes dépens une chose dont je ne me doutais pas : il n'y a d'irrévocable que le destin que nous nous faisons nous-mêmes.

J'interromps à regret ce récit. J'aurais voulu le prolonger jusqu'au jour de 1825 où, cessant d'être seul, j'ai rencontré dans M. Michelet l'ami et le compagnon que je cherchais. Il eût fallu pour cela toucher à des détails contemporains, et j'ai craint de ne plus être assez libre pour dire simplement la vérité. Ce petit livre qui ne serait rien sans elle, y eût sans doute perdu quelque chose. Si je dois continuer, j'attendrai que les années aient mis entre ces temps et nous un plus grand éloignement et versé encore un peu plus d'oubli autour de moi.

Depuis mes premières années jusqu'aujourd'hui, j'ai soutenu les mêmes idées.

J'ai adoré la France ; j'ai rêvé pour elle la gloire de devenir l'idéal des peuples modernes[1].

Tant que la parole m'est restée, j'ai défendu la cause des peuples, des faibles, des nationalités qui demandaient à renaître[2]. J'ai péri avec elles, il est vrai. Mais je suis enseveli avec l'Italie, avec Venise, avec la Pologne, avec la Hongrie, avec les Roumains. C'est là un tombeau qui me plaît. Je ne le changerais pas contre les joies des vivants.

Quand il sera question de patrie, quelques hommes de bonne volonté se souviendront de moi.

J'ai eu dans ma vie une grande ambition, et l'ai surtout montrée dans mon enseignement[3]. J'ai tenté de sauver la conscience humaine au milieu des embûches qui lui étaient tendues. Je n'ai rien épargné pour cela.

Beaucoup de personnes, et je pourrais dire le monde entier (car il n'est pas un point du monde d'où ne me soit venue une blessure), m'affirment que j'ai été vaincu dans cette entreprise. Je n'en crois rien.

Je ne sais où l'âme humaine s'est réfugiée, dans

[1] V. *le Christianisme et la Révolution française.*

[2] V. *Révolutions d'Italie, les Roumains, le Portugal,* etc.

[3] V. *les Jésuites, l'Ultramontanisme,* etc.

quel pays, chez quel peuple Ce qu'il y a de certain, elle vit ou elle renaîtra.

D'autres choses resteraient à dire qui se présentent en foule. Mais il est quelquefois convenable de mettre un sceau sur ses lèvres. C'est une science que je tiens de mon temps.

DOCUMENTS INÉDITS

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE DE MES IDÉES

PAR

Mme EDGAR QUINET

DOCUMENTS INÉDITS

ETUDE SUR L'HISTOIRE DE MES IDÉES

I.

Ici s'arrête, trop tôt, hélas! l'*Histoire de mes Idées*. Je voudrais prolonger l'écho de ces années; ces souvenirs ont fait pendant vingt-trois ans la joie de notre foyer. Ils rendaient au proscrit ses chers horizons. Dans nos promenades d'exil, la petite centaurée rose lui rappelait aussitôt sa vie agreste, entre les pâtres et les bouviers, et il était tout fier de discerner encore à son vol, à son chant, le moindre oiselet. Que de fois il a revu en songe la rustique habitation de Certines, moitié château, moitié chaumière, au milieu des cerisiers en fleurs! Qu'il a aimé son pays bressan! Virgile parle-t-il de sa chère Mantoue avec plus de tendresse?

J'ai revu il y a quelques jours notre *Campo Santo* de Certines. Quelle désolation! Plus amère

qu'en 1839, lorsqu'il trouva sa maison rasée. L'avenir, c'était lui. Aujourd'hui tout est mort dans ces lieux chéris, les vestiges même s'effacent, rentrent sous terre.

Le plan de la maison est seul visible, gravé dans le gazon : l'herbe n'a pu croître sur les fondements de pierre ; plus charitable que les hommes, la nature a respecté l'empreinte de cette demeure à jamais bénie.

Trois noyers ombragent encore l'entrée ; plus bas, un groupe de frênes a été oublié par la hache ; mais tous les arbres du verger ont été arrachés, même le cerisier dont les branches entraient par les fenêtres.

Des pommiers, *doux pommiers*, chantés dans *Merlin*, il en reste trois ; ils ne donnent plus de fruits, ils vont périr. Les rosiers arborescents sont devenus églantiers, dans la haie de mûres sauvages qui entoure l'enclos.

Un bel acacia s'élevait encore l'année dernière au-dessus des décombres, il n'existe plus, on vient de le couper à ras le sol. Pendant l'exil, une amie bressanne nous rapportait au printemps une de ses branches fleuries. L'automne passé, il me prêtait encore son ombrage. Le voilà disparu, ce vieux témoin.

Le soleil jetait ses derniers rayons sur la chaîne

du Revermont; la soirée était si douce; un chant mélancolique (une musette, je crois) retentissait dans le silence de la campagne. Les travaux des champs continuaient paisibles comme au temps où tout ici était vie, animation. Deux grands bœufs, semblables à *Bise* et *Froment*, erraient en liberté sur la pelouse; près du char de maïs qu'on venait de ramener, la fermière et sa fille dépouillaient le gros blé; autour d'elles poules et pigeons becquetaient le grain; les ruches dans le jardin des abeilles ont encore fourni cette année leur miel... Quelle paix, quelle sérénité dans le tableau champêtre! et au fond quel deuil! Tout est fini. Rien ne survit ici, que des pages printanières où refleurit ce doux passé.

Le portrait qu'Edgar Quinet a tracé de ses parents ne laisse rien à ajouter. Leur supériorité morale est résumée dans la réponse de Jérôme Quinet à cette question de sa femme : En quoi consiste la félicité éternelle des justes après leur mort? — « *Dans la connaissance des secrets de l'univers.* »

La nature agit-elle avec les êtres pensants comme avec les fleurs, nées d'une même graine par mil-

liers, et dont une seule devient le type de son espèce? Ou bien, serait-ce la loi de l'atavisme qui détermine la part des aïeux dans la formation d'un grand caractère? Peut-être faut-il une longue lignée de générations pleines d'honneur pour produire un juste, un sage, type de l'humanité.

La famille Quinet, établie depuis trois siècles en Bresse, jouissait d'une réputation universellement reconnue d'austère droiture. Quand la jeune et brillante Eugénie Rozat-Lagis accepta la demande en mariage de l'avocat Jérôme Quinet, ce fut, dit-elle, avant tout, parce qu'il appartenait à une des familles les plus honorables du pays. Fille de M. Rozat, secrétaire d'ambassade et ami de Rulhières, elle était, par sa mère, originaire du canton de Vaud. Les Lagis possédaient une propriété à Crans. C'est là que Mme Rozat-Lagis revint mourir, après avoir passé sa jeunesse à la cour de Hesse-Cassel.

Edgar Quinet attribue à sa mère tout ce qu'il y avait en lui de meilleur. Ce qui est surtout vrai, c'est que la tendresse fut le plus puissant moyen d'éducation. Le père aux armées, la mère et l'enfant ne se quittaient jamais. Il était déjà son confident, son ami; elle lui parlait comme à un homme; l'obéissance était exigée; pour tout le reste, elle le traitait comme un esprit mûr. Ce n'est pas le côté le moins original de ce caractère,

mélange de courage spartiate et d'enjouement du dix-huitième siècle.

Quel stoïcisme chez cette jeune mère qui remet à l'enfant une paire de pistolets chargés en lui disant : Prends garde ! ils sont chargés, vas les porter au vieux monsieur du cinquième, il les examinera et les déchargera. Et l'enfant de cinq ans, tenant dans ses petites mains les deux armes, monte et s'acquitte de sa périlleuse commission.

Plus tard, elle lui permet de passer tout son temps sur le bateau de la rivière étroite et profonde, où sa vie était cent fois en danger.

Elle l'exposait aussi à des épreuves morales pour lui apprendre à en triompher. Le jour où il recevait le sou, alloué à ses menus plaisirs, au moment où il se réjouissait d'aller acheter un bâton de chocolat ou de sucre d'orge, elle lui montrait chemin faisant un petit pauvre et lui disait : Il n'a pas de pain, veux-tu lui donner ton sou ? Mais je te préviens que tu n'en auras un autre que dans huit jours.

On avouera que ces hardiesses ne réussiraient pas avec tous les enfants. La lecture de *Hamlet*, de *Macbeth* à sept ans ne serait pas non plus goûtée par tout ce petit monde.

Souvent il s'est demandé si sa mère n'avait pas été pour lui trop sévère. Elle le voulait parfait et ne tolérait aucune faiblesse.

Quel que fût le système, tout réussit. Dans l'*Émile* de Rousseau, le principe d'éducation c'est le raisonnement; chez Edgar Quinet, l'amour.

Il supposait à sa mère une puissance surnaturelle. L'enfant avait trois ans; ayant entendu dire que les vrais pénitents pétrissaient leur pain dans la cendre, il voulut se faire un gâteau de cendres. Un coup de vent lui remplit les yeux de cette fine et mordante poussière; il se crut aveugle. Sa mère accourt à ses cris; alors le pauvre petit, d'une voix lamentable, désespérant déjà de revoir la lumière du jour, lui dit: Si j'ai les yeux crevés, sauras-tu m'en faire d'autres?

La véritable éducation s'est faite avant le collége, jusqu'à la septième année. De loin, l'influence maternelle s'exerça toujours; le désir de plaire à cette mère adorée fut le meilleur aiguillon au bien. Si le collége ajouta le complément des connaissances, il ne contribua en rien au développement intérieur. Que de fois il m'a dit : Je sens très-bien que j'étais dès lors ce que je suis aujourd'hui.

Cette parole peut paraître extraordinaire; elle vaut la peine d'être méditée.

Il est certain que la vie morale s'éveille chez lui de très-bonne heure et à un rare degré. Cette pensée précoce est née de l'amour; première étincelle de l'esprit avivée par le cœur. L'amour filial, voilà le point de départ de toutes ses facultés;

elles s'épanouirent sous le rayonnement de l'intelligence maternelle.

La lucidité extraordinaire de sa mémoire atteste d'une façon précise cette intensité de vie. Dans ces derniers temps, il se souvenait encore des moindres détails de son existence et remontait jusqu'à sa troisième année. Il apercevait ce lointain passé avec la netteté de ceux qui ont gravi les hauts sommets, et dont la vue, naturellement excellente, embrasse les points les plus éloignés de l'horizon, doucement éclairé par la lumière matinale.

On sait que le père était d'un caractère très-vif, très-impatient; comme tous les hommes de son époque, il n'admettait pas que les enfants fussent une cause de gene et d'ennui, il ne supportait ni un caprice, ni un pleur. J'ai dit ailleurs maints détails qui m'étaient racontés en 1852 à Bruxelles par la bonne Madeleine, retrouvée après 42 ans :

« L'enfant avait dix-huit mois quand j'entrai au service de Mme Quinet. C'était un enfant délicat, très-doux, mais très-malin. Nous partîmes pour Wesel pour rejoindre le père. La guerre s'étant rallumée, nous revînmes après quatre mois à Colmar, chez la femme du général Puthod et de là à Bourg.

« L'enfant s'amusait avec moi toute la journée, il aimait tant jouer. Dès que j'avais fini mon ouvrage, j'habillais mon garçon et nous allions promener;

l'été j'allais le baigner dans la rivière claire et limpide ; séché, rhabillé, je le ramenais à la maison ; souvent on trouvait le père sur l'escalier, une badine à la main. Malheur, s'il eût entendu des pleurs ! Cela arrivait très-rarement ; en ce cas je me sauvais avec mon garçon dans un fenil d'où l'on ne pouvait l'entendre. »

Cette rigueur du père explique pourquoi l'enfant a été mis de si bonne heure en pension.

La séparation exalta encore sa tendresse filiale. Pour avoir des nouvelles, il surmonte les difficultés de l'écriture et de l'orthographe. Il a su écrire avant de savoir lire ; en voilà la meilleure explication.

Un matin, n'osant demander une plume, il réussit, blotti dans une écurie, à écrire avec une allumette. Le billet suivant constate une seconde tentative. Les mots soulignés par l'enfant marquent déjà son exactitude scrupuleuse :

« A Jasseron, le 22 octobre (1808).

« Ma bonne maman. *Presque toujours* on dit que je suis bien sage. Je m'amuse bien et je pense à toi toujours. Je serai bien content de te voir. C'est Virieu qui m'a donné le papier, les plumes et l'encre. Je voulais bien t'écrire ce matin, mais je n'avais

pas pu parce que je n'avais que des allumettes pour plumes.

« EDGAR, ton fils et ton ami. »

Son enfance a passé par deux phases distinctes ; la vie pastorale et la vie nomade. Le petit moissonneur de Certines transporte à Charolles, est élevé en plein air dans le pele-mele du temps, soldats, ouvriers, prisonniers de guerre.

Ces rudes mœurs effacèrent les traces de fine culture et d'élégants loisirs de l'enfant de Certines qui récitait le rôle d'Eliacin. Il traverse une phase stérile pour l'instruction, fertile en coups d'estoc et de taille ; il en résulte ce qu'il a appelé depuis son époque de barbarie. Sa mère ne lui trouve plus ce caractère de douceur angélique et lui reproche la brusquerie, l'humeur taquine. Dans ce cas le châtiment ne se faisait pas attendre ; si on était à la campagne, elle repartait pour la ville, et laissait le petit pénitent tout seul.

Je retrouve une lettre de la neuvième année écrite pendant une de ces séquestrations à Certines ; l'écriture est beaucoup plus informe qu'à cinq ans. Le pauvre garçon écrit sur une étroite bande de parchemin d'un mètre de longueur, empruntée sans doute à un in-folio de la vieille bibliothèque du grand-père Philibert Quinet. Pour

l'expédier, il a dû la rouler à la façon des palimpsestes. Dans la solitude où le confine la rigueur maternelle, il méditait déjà en jeune philosophe sur son défaut tant reproché, la taquinerie. Mais sa contrition de courte durée trahit une préoccupation très-vive, le goût de la chasse. En vrai Robin des bois, il ne rêve que poudre et balles. Voici en quels termes il rend compte à sa mère de l'examen de conscience qu'elle lui demande :

« Certines, mercredi 23 (1812).

« Ma chère maman,

« Je m'occupe ici à me corriger de mon défaut, et j'y réussis. Et à m'habituer à pouvoir être éloigné de toi, mais je ne peux y réussir. Je pense toujours à toi. Je suis déséspéré que j'aie fait en sorte que je sois détesté d'une si bonne mère ; mais j'espère que par ma douceur et mon bon caractère, je recouvrerai de nouveau ce cœur qui m'est indispensable. Ma chère maman, je te prie de donner de l'argent à Perret pour qu'il m'achète un quarteron de poudre à tirer dont je manque absolument, et de lui dire d'y aller sans manquer.

« Claudine a très-soin de moi ; je lui en suis bien reconnaissant. Je te remercie beaucoup de m'avoir envoyé une brioche et ma casquette. Je te

promets que je m'aperçois bien que je ne suis pas tout à fait corrigé; mais je suis heureux de pouvoir croire que je le serai.

« Dis à Philippine [1] qu'elle n'ait pas de rancune contre moi. Quand j'irai à Bourg, je pourrai réparer mes torts. Adieu pour elle, adieu ma chère maman.

« EDGAR, ton fils et ton ami. »

Les fréquentes séparations de la mère et de l'enfant prolongeaient ce temps de sauvagerie; ce fut bien pis quand on le laissa chez M. Terrat (la classe était tenue par un vieux capitaine de dragons); les bulletins trimestriels ne brillaient guère par les bons points et le pauvre enfant avait la candeur d'annoncer lui-même ces déplorables résultats :

« Charolles (1812).

« J'ai été dernier aujourd'hui, ma très-chère et très-chérie maman, quoique j'aie fait tous mes efforts. Mais c'était en vers et cela ne décide pas beaucoup. Je redoublerai d'efforts et j'espère qu'à la fin je parviendrai au but où je tends. Adieu, ma chère maman.

« EDGAR. »

[1] Sa bonne.

Ces lettres frustes humiliaient l'amour-propre maternel. La calligraphie et le papier laissaient aussi à désirer ; mais n'était-ce pas trop exiger d'un enfant que le désarroi des classes pendant les guerres de l'empire ramenait à des formes primitives ? Le singulier programme d'études de ce temps-là, où le professeur expliquait au lieu de la syntaxe les manœuvres de cavalerie, avait dû nuire aux progrès littéraires de l'élève.

Je retrouve deux autres lettres de la même année pendant un voyage de madame Quinet mère. Elle a effacé à grands traits de plume les tournures incorrectes. Elle le comparait à ses petits cousins parisiens élevés en serre chaude et qui maniaient des phrases toutes faites, écloses dans l'atmosphère des salons ; ils les ont répétées toute leur vie.

Voici cette épître, la plus critiquée de toutes, bien que l'orthographe soit irréprochable :

« Certines, juin 1812.

« Ma chère maman,

« Je te remercie beaucoup de m'avoir donné de l'argent en partant. Que tu es bonne mère ! Tu penses toujours aux plaisirs de tes enfants

Blanche [1] se porte très-bien, et moi aussi. Elle t'a écrit une lettre, Philippine lui menait la main. *C'est toujours elle qui l'a inventée ; le mérite n'est pas dans l'écriture.*

« Comment se porte ma chère tante qui était si bonne pour moi quand j'étais petit et qui l'est toujours à ce que je pense, à présent. Cette lettre est bien mal écrite, mais ma plume n'était pas bonne et je n'avais pas d'autre papier pour recommencer. Tu m'écriras aussi bien vite et une bien longue lettre. Reviens bientôt.

« EDGAR, ton cher enfant. »

Quelques jours après, il reprend la plume, mais ne réussit pas mieux :

« Certines, 13 juillet 1812.

« Ma chère maman, tu crois que je ne t'ai pas répondu, mais moi je t'assure que je t'ai écrit. C'est donc que la lettre ne t'est pas parvenue. Je me souviens bien que tu m'as dit en partant de t'écrire. Si tu savais comme je pense souvent à toi ! Je ne m'amuse plus beaucoup depuis que tu es partie. Je te promets que quand tu reviendras ici, Blanche

[1] Sa petite sœur.

ni Philippine, ni Annette[1] ne diront que je les ai contrariées.

« Je te jure que je t'aime beaucoup. Je prie Dieu qu'il te protége et moi aussi. Je vais bientôt me confesser et Blanche pense déjà se confesser. Elle est très-gentille.

« Mon papa était allé à Etrées[2]; pendant ce temps Philippine ne sortait presque jamais, et quand j'étais couché elle me lisait.

« J'ai un petit écureuil qui se porte très-bien et dont j'ai grand soin pour que tu puisses le voir. Tu serais bien contente de lui voir faire toutes ses petites gentillesses. Blanche a été très-joyeuse quand elle a vu la longueur de sa poupée. Philippine avait déjà fait des matelas, mais ils sont trop petits, elle va en recommencer d'autres. Hâte-toi donc de revenir pour que je puisse te voir et t'embrasser. Adieu, ma chère maman.

« EDGAR, ton cher enfant. »

Voilà dans leur texte littéral ces épîtres qu'Edgar Quinet trouvait d'un *vandalisme surprenant*. C'est pourquoi je n'ai pas osé insérer dans la *Correspondance* les pauvres petites lettres de 1812 à 1816. Qu'il me soit permis de leur donner au moins ici une place ; elles se rattachent à *l'Histoire*

[1] Les deux bonnes.

[2] Château du conventionnel Baudot.

de mes Idées, elles en sont la préface naturelle. Le caractère de l'enfant s'y dévoile, et rien n'est indifférent dans une étude biographique. On ne me reprochera pas de montrer ces premières effusions filiales, dépourvues d'agréments littéraires, mais qui ont la grâce de l'enfance ; elles révèlent cette âme droite, aimante, d'une véracité absolue, et déjà ce précoce amour de la justice qui deviendra la règle de sa vie. Peut-être les enfants de ce temps-ci écrivent-ils mieux ; y en a-t-il beaucoup dont les lettres naïves renferment les indices certains de leur avenir moral ?

Edgar Quinet a raconté la révolution qui se fit dans son éducation après la chute de l'empire, et ses deux années de nostalgie, au collége de Bourg. Si les réformes scolaires sont reconnues nécessaires de nos jours, qu'on juge ce que devait être l'enseignement en 1815 ! Une instruction maussade et stérile, une scolastique insipide, l'interruption de toute éducation véritable.

L'élève en proie au plus morne ennui tomba dans une détresse morale profonde.

Et pourtant le collége d'une ville de préfecture était supérieur à celui de Charolles. Il était sage d'ôter le jeune combattant à ce milieu tapageur où le temps se passait à donner et recevoir des horions, où l'unique délassement qui adoucit ces

mœurs belliqueuses était la confection de bagues de crin, talent cultivé avec l'arrière-pensée de les offrir aux petites Béatrix de la pension Jouette. Mais pourquoi lui faire considérer le collége comme un châtiment ? On se servait de longue date de cet épouvantail, on l'en menaçait. Le but fut dépassé. Quand il fallut se quitter, l'enfant au désespoir, manqua de se faire écraser sous les chevaux de la diligence qui emmenait sa mère. Le collége devint pour lui un lieu d'exil, le ton de ses lettres ne l'indique que trop :

« Collége de Bourg, novembre 1815.

« Ma chère maman, je pense continuellement à toi ; loin de toi, je n'ai point de plaisir véritable. Que je regrette maintenant le temps que j'ai si mal employé en excitant contre moi la meilleure des mères. Oh ! pardonne-moi, maman, je t'en conjure et sois assurée de mon repentir.

« Il n'est pas nécessaire de me dire de relire tes lettres souvent. C'est ma lecture la plus chérie, et dès qu'à l'étude j'en ai le temps, je les relis.

« Je prie mon papa d'avoir la bonté de ne pas m'oublier et de recevoir mes respects.

« J'ai acheté des crins ici et je ferai des bagues. Je voudrais bien que tu aies la bonté de m'envoyer

un peu de cheveux bien noirs. J'espère pouvoir remplacer la bague que tu as eu la bonté de me preter en partant. Ma chère maman, dis-moi si tu te portes bien à présent; je t'embrasse mille et mille fois.

« EDGAR QUINET. »

Une correspondance suivie s'établit désormais entre la mère et le fils. Le père abandonnait la direction de l'éducation à celle qui s'en acquittait si bien; mais s'il écrivait rarement, ses lettres (dont il ne reste qu'un très-petit nombre), marquent une rare élévation d'esprit et de caractère.

Le pauvre petit captif répondait de son mieux à tout ce qu'on exigeait de lui; parfois les droits de l'âge l'emportent sur sa docilité et sa bonne volonté de progresser en science et en sagesse. L'écho lointain des mascarades de la pension Jouette hante son esprit; la confection des bagues est encore au rang de ses préoccupations. Cependant il s'y mêle le goût de la lecture qui deviendra bientôt une passion. Mais quelle chute, de *Hamlet* et *Macbeth* à *Gonzalve de Cordoue* et à *Numa Pompilius!*

Dans la lettre du 11 janvier un mot rappelle la Terreur blanche. M. Baudot qui habitait son château d'Etrées, fut jeté en prison, puis obligé

au cœur de l'hiver de partir pour l'exil. Il était très-lié avec la famille Quinet ; ses enfants étaient les camarades d'Edgar ; celui-ci ressentit vivement le malheur qui les frappait.

Voici dans leur ordre de date les lettres du collége de Bourg, de la première année scolaire. Je n'ai pu retrouver celles de la seconde année ; elles devaient marquer le passage de l'enfance à l'adolescence :

« **Collége de Bourg, 27 décembre 1815.**

« Ta lettre, ma chère maman, m'a fait un grand plaisir, parce que tout ce qui vient de toi m'en fait, mais aussi elle m'a causé beaucoup de chagrin, car tu m'écris que tu ne me reverras peut-être plus !... Tu me demandes si je suis content. Comment pourrais-je l'être lorsque je sais que tu t'éloignes de moi pour tant de temps !

« J'ai été cinquième, mais j'espère bien que si tu reviens au printemps, l'on te dira que l'on a été content de moi. Ma chère maman, ne m'oublie pas, je t'en conjure, et aime-moi ! J'en suis digne, je te le promets. Je prie bien Dieu. Je le prie avec ferveur de faire en sorte que je te revoie au printemps, car il me semble qu'il y a déjà longtemps que je ne t'ai vue.

« La bonne Philippine aura la bonté de remercier Alexandrine Boucot de m'avoir envoyé des dragées de sa noce. Adieu, ma bien chère maman. Reviens avec le printemps, je t'en conjure, reviens embrasser ton Edgar. Ne m'oublie pas et écris-moi sans cesse.

« EDGAR, ton fils qui te chérit. »

« Collége de Bourg, 11 janvier 1816.

« C'est avec beaucoup de plaisir, ma chère maman, que j'ai reçu ta lettre; car outre que tout ce que je reçois de toi m'en fait un bien grand, j'ai appris que ton voyage avait bien réussi. Tu me dis que Blanche n'est pas encore consolée de ne plus me voir. Qu'elle ne croie pas que je l'oublie. Je pense toujours à toi et à elle. J'ai été triste lorsque j'ai vu sur ta lettre que M. Baudot[1] allait être obligé de quitter la France. Cependant le roi avait promis qu'il leur pardonnerait. Combien je te remercie de ne m'avoir pas élevé comme Oscar. Il est bien malheureux, puisqu'il ne peut s'habituer à des usages plus severes que ceux auxquels il était accoutumé. Il sera donc obligé aussi de s'en aller avec son papa?

[1] Le conventionnel.

« Bonange [1] n'est pas revenu depuis que tu es partie, mais je vais toujours étudier à la même heure, ce qui fait que je n'oublierai pas. On a bien mal fait d'instruire Léon (Bruys) si tard, puisqu'il n'est qu'en sixième; tout ce qu'il a appris sur le violon va donc être inutile s'il ne prend plus de leçons? Je prie bien le bon Dieu pour qu'il ne nous fasse pas manquer d'argent, et pour que tu sois toujours en bonne santé ainsi que mon papa.

« Ma chère maman, ne m'oublie pas, je t'en prie, quoique je ne sois pas aimable. Je ferai tout ce que je pourrai pour le devenir. Je te remercie bien d'avoir rangé mon fusil dans son enveloppe. N'était-il point abîmé?

« Je remercie mon papa d'avoir eu la bonté de m'écrire une si jolie lettre. Tu n'avais pas besoin de me dire de serrer tes lettres. J'en ai bien soin et je les conserverai toujours.

« Adieu, ma chère maman, ne m'oublie pas, je t'en conjure.

« EDGAR QUINET. »

« Collége de Bourg. 30 janvier 1816.

« Tu ne penses donc plus à moi, ma chère maman, puisqu'il y a si longtemps que tu ne m'as

[1] Maître de violon.

écrit... Qu'ai-je donc fait pour que tu sois en colère contre moi? Le temps me dure bien, ma bonne maman, mais il me dure encore plus depuis quelques jours, car je suis désespéré de voir que tu m'oublies si vite. O ma chère maman, je t'en conjure, réponds bientôt à ma lettre, car je suis bien inquiet de toi. Tu m'avais promis de ne pas m'oublier. Pourrais-tu violer si tôt tes promesses?

« Je voudrais bien, si cela se pouvait, avoir quelques-uns de mes livres, surtout *Gonzalve de Cordoue*. J'en aurai bien soin. Essaie donc, ma chère maman, de m'en envoyer quelques-uns. Je n'ai pas besoin de *Numa Pompilius*, car il y a un petit ici qui l'a, et qui me l'a prêté. Tu connais bien les livres que je lisais avec le plus d'ardeur. Je ne dis pas *qui m'amusaient* parce que je ne peux pas m'amuser quand je suis loin de toi. Chaque jour je relis une de tes lettres. Adieu, ma chère maman. Je te conjure de ne pas m'oublier.

« EDGAR QUINET. »

« Collége de Bourg, 5 février 1816.

« Je ne savais pas pourquoi tu tardais tant à m'écrire, ma chère maman, et je craignais que tu ne *m'oublies*.

« J'ai été bien triste lorsque j'ai vu que tu avais souffert. J'espère que tes douleurs sont finies ; apprends-moi si mes espérances sont fondées.

« Tu es bien bonne de t'occuper de me faire des bas ; je t'en remercie beaucoup. Bonange n'est plus malade. Je prends régulièrement mes leçons de violon, excepté le dimanche. J'ai déjà dîné une fois chez ma bonne maman, et elle m'a encore invité. Adrien de Latournelle est venu me chercher, nous avons porté la tasse à ma bonne maman, elle en a été bien contente.

« Je te demande encore une fois d'essayer de m'envoyer quelques livres. Ce serait un grand plaisir pour moi et je te promets que j'en aurai grand soin. Madame Goleti a été assez bonne pour me prêter des comédies qui sont bien jolies, mais je les ai déjà lues. Je te remercie de me dire les fautes que je fais dans mes lettres ; je profite mieux de tes leçons que de celles de tout autre, car j'ai bien envie de te plaire et je sais que ce n'est qu'en me corrigeant de mes défauts et en m'instruisant que je peux y parvenir. Adieu, ma chère maman, ne m'oublie pas, je t'en prie.

« EDGAR QUINET. »

Ce mélange d'expressions passionnées, puis aussitôt le retour au ton naturel de son âge, les

lectures enfantines qu'il réclame montrent bien les deux esprits qui s'agitaient en lui à cette heure.

Quant à la *bonne maman* qui l'invite avec bienveillance à dîner, c'est la terrible grand'mère dont il a raconté le système d'éducation draconien. Elle venait à peine de se remettre des effroyables émotions traversées pendant l'invasion. Fuyant Bourg à l'approche des Autrichiens, elle avait dû se séparer de l'etre le plus cher qu'elle possédât au monde... son chat. Rentrée dans sa maison après le départ des hordes ennemies, sa première pensée est pour le bien-aimé. Elle le demande ; personne n'a le courage de lui apprendre la vérité. Suit une scène, à la façon de madame de Longueville : *sa pensée n'osa aller plus loin.*

Suffoquée d'émotion, comprimant son cœur à deux mains, elle répétait à ses gens d'une voix expirante : Parlez ! parlez ! mon sacrifice est fait !

Ces dîners, chez la bonne maman, séances pleines d'étiquette, étaient fort pénibles, en outre très-périlleuses. A la moindre inadvertance, les deux petits-fils Edgar et son cousin Lucien risquaient leur part d'héritage. On voit par une lettre de 1821 qu'Edgar Quinet perdit en effet la terre de Tréconat qui lui était primitivement destinée ; mais le cérémonial des dîners n'y fut pour rien.

Cette terrible grand'mère poussait trop loin le

culte de la beauté et ne craignait pas à l'occasion de faire de la peine à celles qui en étaient dépourvues. Un matin elle congédie impitoyablement une ouvrière à la journée ; à peine elle l'entrevoit, que reculant d'horreur : « Que vous doit-on, mademoiselle? car vous comprenez qu'avec votre figure, il m'est impossible de vous garder. »

Un autre trait qui peint ce temps : à plus de cinquante ans, son fils, Jérôme Quinet n'osait se permettre la moindre familiarité avec elle. Un jour, il arrive pendant son dîner, on était au dessert ; il y avait de fort belles poires. Soit par distraction, soit qu'il se crût un droit, il prend un fruit. Pétrifiée d'étonnement, elle l'arrete du regard et lui dit : « Mon fils, vous avez vos proprietés ; quand vous aurez envie d'une poire, je vous prie de la cueillir chez vous. »

On peut imaginer si le petit-fils était à l'aise au milieu de ces solennités ! Il préférait de beaucoup les invitations de madame Goleti, une amie de sa mère où il retrouvait son camarade Adrien de Latournelle dont il est aussi question dans la *Correspondance*.

« Collége de Bourg, 17 février 1816.

« Ma chère maman,

« J'ai reçu le paquet de livres avec un bien

grand plaisir. Auguste Baudot n'est pas venu me chercher pour aller voir son papa, car aussitôt qu'ils sont arrivés, la diligence est repartie, ce qui m'a bien chagriné. C'est M. Pacoud qui m'a apporté les livres. Tu les as très-bien choisis, ma chère maman.

« Que la lettre de Blanche est jolie ! Et qu'elle m'est précieuse ! d'autant plus que c'est la première que j'ai reçue d'elle. Je la conserverai toute ma vie. M. Valeuret m'a dit, comme M. Terrat, que je ne savais pas assez bien mes principes. Il m'a prêté une bonne méthode latine que je lis souvent et qui, j'espère, me fera profiter.

« Besseau [1] est venu me couper les cheveux ; il est bien mécontent, car il n'a point de nouvelles de son fusil.

« Adieu, ma chère maman. Embrasse Blanche pour moi.

« EDGAR QUINET. »

C'était le moment où la Terreur blanche recommençait ses prouesses contre le parti national désarmé. Le collégien cloîtré au collége de Bourg n'assistait pas lui-même à ces scènes terribles, elles lui furent racontées par son père, deux fois témoin oculaire de ces atrocités, en 1795 et en 1816.

[1] Perruquier patriote.

Comment le bonapartisme n'aurait-il pas été identifié pendant un quart de siècle avec le libéralisme? La contre-révolution frappait de proscription les conventionnels et les hommes de l'empire, ceux qui avaient sauvé la patrie en 92, et ceux qui en vérité l'avaient perdue en 1815, mais qui du moins défendaient pied à pied le sol contre l'étranger. L'invasion ramenait les princes du droit divin, les abus de l'ancien régime et le cléricalisme abhorré. Le bonapartisme de ce temps-là ne pouvait pas ne pas être populaire ; il représenta pendant quinze ans la France armée, le parti national contre les Bourbons, contre l'étranger. La justice sommaire exercée par les Trestaillons et autres bandits, choisissant les victimes parmi les bonapartistes comme parmi les républicains, forma ainsi le grand parti libéral.

C'est un miracle que les patriotes de 1815 ne soient pas restés bonapartistes et qu'ils aient dégagé à temps la cause de la liberté de la cause du soldat qui s'identifiait alors pour tous avec la défense du territoire.

Les patriotes illustres et obscurs étaient également menacés. L'ancien professeur de Charolles qui songeait beaucoup plus à indiquer les moyens de battre l'ennemi que d'enseigner le rudiment, fut destitué, ruiné, dans la misère. La lettre suivante du 14 mars parle des arrestations faites à

Bourg. Elle contient un trait touchant de sensibilité et de noblesse de cœur. Edgar se souvient de son ancien maître enveloppé dans nos revers et lui témoigne un profond respect. Voilà, je crois, des sentiments qui valent bien des phrases élégamment tournées :

« Collége de Bourg, 14 mars 1816.

« Ta lettre, ma chère maman, m'a fait un bien grand plaisir, d'autant plus que tu me dis que tu es contente de moi. Que j'en suis heureux ! Je fais aussi tout ce que je peux pour pouvoir te plaire et j'espère qu'à la fin j'y réussirai en quelque sorte. J'avais déjà porté la note à Pierrette, elle a été bien bonne pour moi et m'a fait exprès d'excellentes gauffres. Le bon M. Pacoud m'a demandé si j'avais de l'argent[1] avant que je lui aie donné la note. Il m'en a beaucoup donné. Je suis bien reconnaissant de la peine que tu prends de me faire des bas toi-même.

« M. Paris est-il parti pour Paris ? L'on a fait hier ici beaucoup d'arrestations, je ne sais pas pourquoi. On a arrêté deux Bichel, M. Rodet, Didier et Guillot et beaucoup d'autres sont obligés de quitter le département.

« Je vais au catéchisme que j'étudie le mieux

[1] Médecin et correspondant du jeune élève.

que je peux ; nous devons faire notre première communion dans un mois.

« Le pauvre M. Terrat doit être bien triste. Dis-moi où il est. Et s'il est à Charolles, je te conjure de lui donner au moins une fois à dîner pour le soulager un peu et lui montrer que tu ne l'abandonnes pas, quoiqu'il soit malheureux. Présente-lui, s'il te plaît, mes respects.

« Adieu, ma chère maman ; remercie la bonne Philippine qui se prive d'un ornement pour quelqu'un qui fut un jour son persécuteur, mais qui ne le sera plus. Adieu, ma bien bonne maman.

« EDGAR QUINET. »

« Collége de Bourg, 25 mars 1816.

« Ma chère maman, c'est à cause de l'examen du 30 de ce mois que j'ai tardé à t'écrire. Ce que nous avons à apprendre nous tient bien du temps. Nous allons en physique avec M. Bernard. L'on fait des expériences qui nous amusent beaucoup. Ma bonne maman m'a fait inviter à dîner. Je fais tout mon possible pour ne pas paraître désagréable à ma bonne maman. Dis-moi des nouvelles d'Oscar. Etrées n'est donc pas encore vendu, puisque madame Baudot se propose d'y aller avec Oscar ?

« Je te prie de faire bien des compliments de ma part à M. Terrat lorsque tu le verras. Le collége est-il nombreux cette année; y travaille-t-on davantage que l'année dernière?... Est-on maintenant bien gai à Charolles? Et ne se ressouvient-on pas beaucoup des Autrichiens? Où est Estelle Baudot? Si elle est encore à Charolles, je te prie de lui dire bien des choses; son pied est-il guéri? Adieu, ma chère maman, je t'embrasse tendrement.

« EDGAR QUINET. »

« Collége de Bourg, avril 1816.

« Ma chère maman,

« Je profite d'un petit moment pendant que M. Olivier s'est écarté de la salle d'étude, pour te parler de mes sentiments, car il y a bien longtemps que je n'ai pu avoir ce bonheur à cause du long devoir que nous avons toujours eu. Ce soir encore je n'aurais pu t'écrire sans la courte absence de M. Olivier qui veut que je m'occupe d'abord de mon devoir.

« J'ai reçu tout ce que tu m'as envoyé. La musique m'a fait un bien grand plaisir, mais je ne suis pas encore assez fort pour la jouer; il faut que je joue d'autres (morceaux) avant ceux-là. C'est pourquoi j'en ai acheté de mon argent, car

M. Pacoud m'en a donné. Tu étais déjà prête à l'accuser ce bon M. Pacoud ; j'avais toujours beaucoup de confiance dans sa bonté.

« Le gilet que tu m'as donné m'a fait bien plaisir ; je l'ai trouvé très-joli. Je te remercie, ma chère maman, d'avoir toujours été persuadée que je pensais à toi. Si tu savais comme j'étais triste de ne pouvoir t'écrire et combien je le suis encore, tu serais toujours assurée de mon amour pour toi.

« EDGAR. »

« College de Bourg, 28 avril 1816.

« Je t'aurais écrit bien plus tôt ma chère maman, si ma tante Cédos n'avait eu la bonté de m'emmener quelques jours à Certines où je me suis bien amusé. Je te remercie de la peine que tu as prise de m'envoyer des cheveux [1]... J'ai retrouvé mon ancienne méthode de violon où il y a de si jolis airs. C'est M. Olivier qui l'avait. Mme Aillaud est venue avec nous à Certines et est repartie pour Nantua. La grande servante du curé de Certines est morte, ce qui a jeté le curé dans la désolation. Ma tante et moi avons été le

[1] Pour faire des bagues.

voir ; il ne faisait que déplorer son malheureux sort et il terminait ainsi toutes ses phrases : « Hélas ! hélas ! hélas ! la vie n'est qu'un chenil ! »

« Tu serais bien bonne si tu écrivais un petit mot à M. Pacoud pour qu'il me donne de l'argent, car je n'en ai plus. Je prie bien mon papa d'agréer mes respects et de croire que je pense toujours à lui. Le temps me dure bien de te voir, ma chère maman, écris-moi le plus tôt que tu pourras.

« EDGAR QUINET. »

« Collége de Bourg, 6 mai 1816.

« Je suis bien triste, ma chère maman, que tu sois fâchée contre moi. Je tâcherai une autre fois de t'écrire plus souvent et d'une manière dont tu sois plus contente.

« Ma tante Cédos a été bien bonne pour moi ; malheureusement elle est partie. Comme M. Destaillades doit faire un voyage en Provence et qu'il s'ennuyait à Trévoux sans ma tante, il est venu la chercher. Je n'ai pas encore été malade depuis que tu es partie. Nous n'avons jamais jeûne, ni fait maigre pendant le carême. Maintenant que je t'ai rassurée sur mon compte, dis-moi aussi si tu te portes mieux. Ce que tu m'as écrit de ton mal m'a

bien inquiété. Plus les vacances approchent, plus le temps me dure. Crois-tu que nous irons demeurer dans la maison de M. Prudhon?

« Je fais toujours tout ce que je peux pour me corriger de mes défauts. L'idée que je pourrai te rendre heureuse un jour par mes bonnes qualités me soutient et m'encourage.

« Je ne sais pas ce que sont devenus les cheveux et la bague dont tu me parles ; cela est fâcheux pour moi ; mais je t'en sais toujours autant de gré, ma chère maman, et j'en remercie autant la bonne Philippine.

« Je joue mes duos. J'aime toujours mon violon et je sens que je suis bien plus fort qu'auparavant.

« La décadence de M. Terrat m'a bien affligé. Est-il encore à Charolles ? Qui est maintenant le principal du collége? Je ne sais pas si je pourrai prendre des leçons de danse. Envoie-moi, s'il te plaît, le plus tôt que tu pourras les escarpins que tu m'as promis, car l'on fait ici des souliers qui sont tout à fait de paysans ; il sont trop laids pour aller en ville, mais bien bons pour m'amuser ici.

« Je pense toujours à toi, ma chère maman. Je ne goûte presque point de vrais plaisirs. L'idée que je suis éloigné de toi empoisonne tout. Adieu, ma bonne maman.

« EDGAR QUINET. »

« Collége de Bourg, 19 mai 1816.

« J'ai ressenti, ma chère maman, bien du plaisir en recevant ton paquet, mais ma joie a été de courte durée et un chagrin, le plus cuisant, l'a remplacée. J'ai vu sur le billet qui est sur l'indienne: « En automne, l'on fera cet habit à Edgar. »

« Tu me destines donc à passer loin de toi les vacances, au Collége ! Je serai donc le seul de tous les élèves qui n'ira pas embrasser ses parents? O ma chère maman, si tu ne veux pas de moi, permets-moi au moins d'aller chez ma tante Cédos, qui m'a invité à aller à Trévoux. J'ai refusé honnetement son invitation parce que j'aime bien mieux être avec toi. Et maintenant tu me rebutes, tu me relègues au Collége ! Tout ce que j'ai fait pour me corriger de mes défauts me sera donc inutile, puisque tu ne pourras le savoir. Cependant je ne puis encore croire que toi qui m'aimes et qui fais tant pour moi, tu veuilles me condamner ici pendant le plus beau temps de l'année. Qu'ai-je donc fait pour mériter cette rigueur ?

« Claudine a apporté de l'argent à M. Olivier. Tu dois avoir reçu deux lettres de moi. Je ne peux pas prendre des leçons de danse à présent parce que je n'ai pas le temps à cause de ma première communion.

« Je ferai tout ce que je peux pour la bien faire.

« Écris-moi bientôt pour me dire si tu veux me tirer du profond chagrin où je suis plongé. J'espère que tu n'es plus malade.

« Adieu, ma chère maman. *Ne veux plus*, je t'en prie, le désespoir de ton fils. Écris-moi le plus tôt que tu pourras, car j'en ai bien besoin.

« EDGAR QUINET. »

« Collége de Bourg, jeudi soir, mai 1816.

« Que ta lettre m'a fait plaisir, ma chère maman ! Je te reverrai donc !...

« Si par bonheur tu viens ici au mois d'août, je te prie d'avoir la bonté de m'apporter mon fusil.

« Adieu, je ne puis t'écrire plus au long, mais j'espère qu'une autre fois je pourrai mieux épancher mon cœur dans le tien.

« EDGAR QUINET. »

En publiant ces lettres d'enfant, j'éprouve le regret de ne pouvoir donner en même temps les réponses de sa mère, toutes dictées par la raison et la tendresse; tour à tour sévères ou enjouées.

un chef-d'œuvre de hautes pensées, le meilleur manuel d'éducation.

Elle cherche à développer en lui les qualités qui étaient en germe, à lui faire acquérir celles qu'elle ambitionne encore. Elle l'exhorte à la piété, à la prière, elle exige l'exactitude, la politesse. Sans cesse, elle l'interroge sur toutes ses actions, sur les plus secrets mouvements de son âme.

Je veux citer au moins une lettre de ce même printemps de 1816 :

« Charolles, juin 1816.

« Mon très-cher enfant, je pense toujours à toi secrètement et sourdement ; je te sens toujours dans mon cœur quoi que je fasse, que je lise, que je dessine, que je cause avec des visites, en toute occasion, j'ai toujours une autre faculté qui me sert à m'occuper de toi.

« Rends-moi donc un peu de tous ces sentiments que je te donne en tout temps, en dirigeant toujours tes actions et tes intentions de la façon que tu sais qui doit me plaire. Travaille donc avec courage parce que ta recompense est dans le bonheur que j'en ressens. Sois toujours bon, parce que c'est la plus belle des qualités aux yeux de Dieu et des hommes. Sois gai et heureux, parce que c'est l'apanage d'une bonne conscience. Enfin écoute toujours

la conscience et tes inclinations naturelles qui doivent être bonnes et droites, parce que tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection.

« Ton papa a été content de toi, tu l'as bien reçu, tu lui as parlé plus librement qu'autrefois. On ne lui a pas dit de mal de toi et sur les registres il n'y avait à ton nom ni *o*, ni *u*, tous deux des caractères de réprobation Quoique tu ne lui ais rien joué du violon, il n'a pas laissé d'être content, parce qu'un M. Midau lui a dit qu'il t'avait entendu, que tu étais ou serais fort, etc. Il a été un peu fâché de ce que ces leçons de géométrie ont tant de peine à aller. Tu sais de quelle importance il faut que cette sorte d'étude finisse par être pour ton avenir.

« Pénètre-t'en bien et accroche au moins avec zèle et bonne foi avec toi-même tout ce que tu pourras.

« Je suis toujours persuadée que l'intention mentale et la bonne volonté ferme et sincère doivent opérer davantage sur un être bien né que les exhortations inutiles, quand on a soi-même assez d'âge[1] et d'esprit pour sentir et connaître sa position, ses besoins et la nécessité. Je veux donc m'en rapporter à toi-même du fruit que tu chercheras réellement à tirer de ces *chères* études.....

« Le jour de ma naissance j'ai aussi reçu (et c'est ton papa qui l'a ouvert) ton bulletin. Nous y avons

1 Il avait treize ans.

vu *première* place en composition latine et *seconde* en composition française. Tu juges du plaisir que cela m'a fait. Il m'a semblé que c'était une façon que tu avais prise de me souhaiter et de me donner aussi un présent le jour de ma naissance, et je t'en ai tendrement remercié dans ma pensée. »

Des lettres enfantines que je viens de citer, on peut tirer mainte induction. Edgar Quinet a montré dans l'*Esprit nouveau* comment de nobles facultés, si on ne les cultive pas, s'atrophient ou dégénèrent en défauts.

Avec le même esprit logique, il est permis de dire que les défauts d'un enfant combattus à temps, certains penchants dirigés avec intelligence, peuvent devenir des qualités utiles.

Quel est le défaut dont il s'accuse au collége avec un désespoir plaisant à cet âge? Le crime dont il fait son *meâ culpâ* avec tant de contrition, c'est l'esprit taquin. Il réussit à le vaincre, il ne lui en resta que cette douce malice qui fait partie de la gaieté. De tous ses ouvrages, *Merlin l'Enchanteur* est celui qui conserve le mieux ce sourire. Dans les brochures politiques, le ton railleur est plus accentué [1].

[1] Voyez *la Révision*, *l'Expédition du Mexique*.

Il acquit aussi une qualité très-rare, celle de détourner de son âme l'indignation et la colère par l'enjouement. Pour cela, il lui suffisait de considérer sous un aspect plaisant les hommes ou les choses qui auraient pu l'irriter. Il riait, il était désarmé.

Souvent je l'ai vu recourir à ce moyen aussi spirituel que sage; il évitait ainsi les tristes réflexions, les récriminations amères sur l'ingratitude humaine, sur les mauvais procédés de certaines gens.

Sa bonne humeur s'épanouissait à leurs dépens dans le secret de l'intimité. D'autres eussent châtié les méchants. Pour lui, il se croyait suffisamment vengé s'il ne leur avait pas donné la satisfaction de le blesser, de l'atteindre, s'il n'était pas même effleuré par leurs traits. Toute peine était épargnée. Dans sa jeunesse il employa contre lui-même cette arme de la plaisanterie pour se défendre des sentiments qu'il ne voulait pas laisser croître. Dans son âge mûr, il s'en servit pour parer contre des inimitiés soudaines, inexplicables.

Que de fois, lorsque je redoutais pour lui la rencontre de personnes hostiles, j'étais aussitôt rassurée par la gaieté avec laquelle il m'en parlait en rentrant. Parfaitement tranquille en face de ses ennemis, il me disait en riant : « Ils ne me font pas plus d'effet que si je voyais marcher devant moi une paire de pincettes. »

Étaient-ce des ennemis? Non. Peut-être des consciences mal à l'aise. Il était, lui, la voix de la conscience.

Mais revenons à la treizième année.

Toutes les qualités distinctives de l'homme, la modestie, la haute droiture, le dédain de l'opinion, se retrouvent déjà chez l'enfant. Que de fois il se renferma dans un silence obstiné, laissant passer l'averse des reproches immérités. Sous cet air impassible se cachaient la plus vive sensibilité et des mobiles d'une délicatesse exquise, joints à une fermeté de caractère d'autant plus rare qu'il résistait à des tentations d'amour-propre. On va en juger. Oui, il se serait laissé accuser, déchirer, haïr, sans se justifier, plutôt que de manquer à la voix intérieure qui l'approuvait, lorsque tous le méconnaissaient.

Chaque été, il accompagnait sa mère à Ouilly, où elle passait quelques jours chez madame et monsieur Bruys (le sous-préfet de Charolles). Les deux familles étaient très-liées ; Charles et Léon Bruys étaient les plus anciens camarades d'Edgar. Ils apprenaient aussi le violon. Un jour, au salon, on demande à Charles de jouer un morceau ; il s'en acquitte si mal que madame Bruys le fait cesser et exige qu'Edgar le jouât. Il refuse; ni prières, ni menaces, rien ne fléchit son obsti-

nation. J'ai trouvé à ce sujet quelques lignes de madame Quinet mère adressées en 1816 à une parente :

« ..... Madame Bruys, froide, cérémonieuse et contenue, aimait cependant sincèrement Edgar. Elle l'aimait, m'a-t-elle dit, pour sa physionomie, son austère réserve, son silence, sa discrétion, sa passion pour la musique (elle est très-bonne musicienne). Elle aurait voulu que Charles le fût ; il avait eu un maître trois ans avant Edgar, et Edgar l'a devancé, à ce qu'il paraît. Elle l'aime pour sa modestie. L'année dernière, il n'a jamais, quelques instances qu'on lui ait faites, voulu jouer un morceau que Charles venait de mal jouer. Je l'ai grondé, il a pris son air grognon et s'est rendu ridicule par des refus pitoyables pour si peu de talent. Madame Bruys et monsieur Bruys ont pris un air très-sévère, il n'a été que plus revêche. Nous l'avons laissé là, en haussant les épaules, et moi très-humiliée d'avoir un si vilain enfant.

« A peine étions-nous seuls, lui et moi, que j'ai recommencé à crier. Il ne s'en est point inquiété et m'a dit : « Mais n'as-tu pas vu comme Charles « a mal joué? Je sais ce morceau, et je ne pouvais « pas le jouer après lui, devant tout le monde. A la « bonne heure si nous avions été seuls avec toi, qui « n'écoutes pas. »

« J'ai l'âme *si basse*, que je n'ai toujours pas compris.

« Il a fallu qu'il m'expliquât que le père, la mère, le grand'père de Charles auraient nécessairement trouvé qu'il jouait mieux que Charles, ce qu'il ne fallait pas.

« Quelques jours après, Edgar étant tout seul dans sa chambre, joua ce malheureux morceau. Madame Bruys l'entendit, elle écouta, elle me dit : « Je vois à présent pourquoi Edgar n'a pas voulu « jouer l'autre jour. » Et quand il rentra, elle l'embrassa et le lui dit. Il se troubla beaucoup, devint très-rouge, comme si un grand secret était découvert et se sauva, en se débarrassant de madame Bruys tant vite qu'il put. »

On peut dire que les lignes principales de l'éducation chez l'enfant, sont celles qui ont tracé les plus profonds sillons dans sa vie d'homme.

Le premier nom qu'il apprend à aimer, c'est Voltaire.

Le premier morceau de musique, la *Marseillaise*.

Sa première notion du droit d'autrui, la guerre de l'Indépendance espagnole.

Sa première peine, l'exil de madame de Staël.

Par elle l'enfant apprit à souffrir pour une cause

morale ; par elle aussi il garde le sens des mots sacrés, justice et liberté, oubliés autant que l'hymne de la Révolution.

Oui, le dictionnaire de la liberté était perdu, sous Napoléon ; de nos jours, il a été faussé, ce qui est pire.

Ceux qui répètent aujourd'hui à tout propos : *je ne comprends pas*, devraient se souvenir que ces mêmes mots ont été prononcés en France toutes les fois que l'esprit public traverse une crise, une heure de défaillance. Sous le premier empire, on affectait de ne pas comprendre *les idéologues ;* sous le second empire, le même mot d'ordre était donné par les directeurs de l'opinion, lorsqu'il s'agissait de penseurs qui représentaient le droit, la République. On les appelait des *rêveurs*, des *hommes de l'idéal.* Le plus curieux, c'est que l'*idéologie*, moquerie inventée par le despote de génie, a été reprise depuis le 2 décembre. Napoléon raillait les *idéologues* pour discréditer les écrivains de la liberté ; ses imitateurs démocrates, inconscients de leur plagiat, ne s'aperçoivent pas qu'en ricanant, ils jouent le jeu du despotisme et s'unissent à lui contre la souveraineté de l'idée.

Les événements politiques ont ainsi formé cette jeune âme à leurs leçons éloquentes. A six ans, le mot de France avait déjà pour Edgar Quinet

toute sa magie. Aussi comme il ressentit en 1815 les désastres publics !

C'est la patrie qui l'enflamme contre l'invasion, contre la Restauration. Avec le peuple, avec les pauvres, il ressent profondément l'injure faite au pays et la haine de l'étranger. Sous le bonapartisme de cet enfant de douze ans, ou pour parler plus exactement, sous le culte de la *France armée*, palpitait l'amour ardent de la liberté et de la dignité humaine qui est resté le caractère de sa vie. La légende napoléonienne régna sur son esprit en 1814-1815, lorsqu'il vit la France vaincue, humiliée. Mais les semences de justice et de raison qui germaient en lui se développèrent après la chute de l'empire, et un monde d'idées de liberté remplaça la légende que les malheurs de la patrie avaient fait naître.

Plus tard, Napoléon devint un héros de poëme, le poëte seul l'a célébré. L'historien est resté immuable dans ses jugements sur l'homme de brumaire, sur le despote.

Personne ne dépassera en sévérité, en justice impartiale l'*Histoire de la campagne de* 1815 d'Edgar Quinet.

Quant au poëme de *Napoléon*, l'horreur de la tyrannie, l'amour de la patrie et de la liberté éclatent dans tous les chants.

———

Au collége de Lyon, le jeune homme n'est plus sous la direction maternelle, son esprit se façonne tout seul. Quel contraste entre ses pensées intérieures et le ton encore enfantin de ses lettres! L'instruction qu'il acquiert par ses immenses lectures donne à sa pensée une précoce maturité et l'habitue à manier de bonne heure les problèmes philosophiques et historiques. Dès la première année du collége il dévore l'antiquité romaine, il ne veut pas qu'une seule ligne lui échappe; et il y réussit, le latin lui étant aussi familier que le français; il l'avait appris en jouant dès l'âge de cinq ans.

Chose remarquable, la révélation de l'histoire lui vint d'abord par les révolutions de la langue. A quatorze ans il suit le chemin de la haute philologie, « ne laissant passer aucun mot sans le peser et l'examiner de près, sans chercher son histoire dans celle des mœurs, des usages, des opinions, des lois.»

Qu'on pèse cet aveu, cette méthode, ce qu'elle renferme de science précoce! Comment ne pas songer ici à Pascal enfant?

Les événements contemporains l'aident aussi à comprendre l'antiquité; les hordes étrangères de 1815, les cours prévôtales de 1816, la peur universelle pendant la Terreur blanche, éclairent pour lui Tacite, son incomparable Tacite qui devient son bréviaire.

Je ne saurais trop insister sur ce moment décisif où la vie de l'intelligence s'éveilla pour lui, grâce au recueillement, à la solitude qui lui fut ménagée à lui seul, entre tous les élèves. Oui, c'est là, dans cette niche de quatre à cinq pieds carrés, encombrée de briques, à peine éclairée par une fenêtre basse d'où il apercevait le Rhône, c'est là qu'il est né à la vie de l'esprit.

Un point bien frappant, c'est que dès lors, il applique instinctivement la méthode des sciences comparées à tous les faits, à toutes les idées qu'il rencontre. Je ne sais si de 1817 à 1820 cette méthode était répandue. Il est certain qu'il la découvrit tout seul dans son abri silencieux.

D'autres jeunes gens eussent acquis une simple érudition de mots, par de si immenses lectures. Le penseur futur prit l'habitude d'examiner tous les termes, les faits et les idées. Cette constante meditation porte son esprit à chercher les analogies. Il commence à entrevoir des similitudes entre les événements historiques, les phénomènes moraux et les phénomènes de la création. Il observe que les uns et les autres sont soumis aux mêmes lois. Plus tard, il en tirera des conséquences en philosophie, en histoire et dans les sciences naturelles.

Il faut reconnaître que l'extrême modestie d'Edgar Quinet, ici comme ailleurs, n'a pas

assez fait ressortir l'originalité de ce procédé d'études, si nouveau, surtout chez un adolescent.

Dès lors, son intelligence réunit un fonds très-riche d'impressions, d'images à travers lesquelles il analyse toute chose. Cette réflexion précoce, ces études approfondies, les analogies qu'il établit entre le monde vivant et le passé mort exercent, aiguisent son discernement historique, et préparent en lui le philosophe, l'historien, l'homme politique clairvoyant. Car le don de prophétie, si puissant chez Edgar Quinet, est comme une synthèse des vérités les plus hautes, confrontées, contrôlées avec le présent vivant, en vue de l'avenir.

Le sentiment de l'histoire s'éveillait en lui, même à l'aspect du culte catholique. L'antiquité orientale et le moyen âge se révélaient dans les cérémonies de l'Église. Il les regardait avec curiosité, pour trouver leur rapport avec l'ancien et le nouveau Testament; c'étaient comme des notes vivantes ajoutées à la Bible latine qu'il lisait pendant l'office. Dans les mystères du culte, il voyait le côté historique; le *Génie des religions* est déjà là en germe.

Ce serait ici l'occasion de rechercher si les idées religieuses d'Edgar Quinet ont pris leur origine

dans ses premières années. Sa mère, calviniste, ne lui parla jamais d'aucun dogme particulier à une Église; mais, dans cette âme d'enfant, elle fit naître les plus saintes aspirations vers la sagesse et la verité. Toute prière à Dieu est là.

Cette ferveur qu'il ressentit le jour de sa première communion ne se renouvela pas; la perte de ce rêve sacré ne devint nullement une cause de douleur, car, dit-il, *la vérité m'a toujours semblé le seul bien désirable.*

Remarquons ceci : dès l'âge de treize ans, point de controverse, point d'incertitude. *Il ne discutait pas*, mais il ne confondit jamais les émotions d'imagination avec les émotions de la foi.

Quelles étaient les convictions d'Edgar Quinet? Lui prêter des doctrines qui ne sont pas les siennes, expliquer ses idées d'une manière inexacte, c'est une grande responsabilité. On a dit de lui : *c'était un esprit très-religieux.* Ces mots doivent être complétés, puisqu'ils signifient aujourd'hui tout le contraire de la libre pensée. Et quelle pensée fut jamais plus libre et plus haute que la sienne ?

Edgar Quinet s'est occupé toute sa vie des religions. Quel est son but? Délivrer les peuples de la tyrannie sacerdotale, affranchir l'homme du prêtre. Il a étudié les religions sous deux aspects divers : au point de vue de l'histoire, au point de vue politique.

Les cours du collége de France et ceux de Lyon sont des études historiques[1].

L'Enseignement du peuple, la Révolution religieuse indiquent les moyens pratiques d'arracher la démocratie à l'étreinte cléricale qui entrave sa marche.

Mais, dans aucun de ses livres, de 1823 à 1875, on ne trouve une profession de foi. L'historien, l'homme politique, analyse, explique et conclut, au point de vue des sociétés humaines et surtout de la France. Nulle part il n'a fait un exposé de ses croyances intimes.

Si vous voulez les pénétrer, cherchez-les dans ses deux dernières grandes œuvres : *la Création, l'Esprit nouveau.* Jusque-là, il étudiait le passé; cette fois il s'occupe non pas des religions, mais de l'*idée religieuse*, ce qui est très-différent. Et encore, vous n'apercevez pas trace d'un dogme, d'une formule. Philosophe, moraliste, il n'a jamais dirigé ses investigations sur la nature de Dieu, sur l'essence de la Divinité, telle que l'ont cherchée Platon, Descartes, Leibnitz et les déistes modernes. Il n'avait aucun goût pour les subtilités métaphysiques : ce n'était pas la pente de son esprit.

Edgar Quinet s'inquiétait bien moins des hypo-

[1] *Génie des religions, Révolution d'Italie, Jésuites, Ultramontanisme le Christianisme et la Revolution française.*

thèses de la vie future que du devoir d'ennoblir l'existence humaine sur cette terre.

Il fait luire devant l'esprit humain un tel idéal de justice, de raison, de beauté, qu'il supprime les barrières de l'éternité et du temps.

Il croyait à l'âme immortelle.

Il croyait au divin dans l'homme.

Par la culture de ses facultés, par les clartés de sa conscience, l'homme peut développer le principe divin qui est en lui.

Atteindre aux sommets de la vie intellectuelle par la culture de l'esprit; aux sommets de la vie morale par la culture de la conscience; transformer la créature à peine ébauchée en esprit invincible, tout le travail de l'éducation est là. Amour du vrai, pratique du bien, héroïsme dans la lutte, telles sont les conditions de cette victoire.

On peut dire que la profession de foi d'Edgar Quinet c'est sa vie entière. Il avait pris pour but la Vérité, pour guide la Raison, pour règle le Devoir.

Edgar Quinet a vécu replié dans sa conscience comme dans un sanctuaire, où il adorait en silence la Divinité. A l'heure suprême il a prononcé cette parole auguste qui résume toute sa religion :

LA VÉRITÉ !

Son étude nominale à Lyon (1818) était la philosophie ; mais celle qu'on enseignait, scolastique de séminaire, réfutait tous les penseurs modernes et aurait dû le dégoûter de la pensée. La philosophie se trouva pour lui dans les hautes mathématiques ; il apprend qu'elles ont aussi leur imagination, leur inspiration. Le voilà entraîné vers les grands inconnus, les sublimes sommets. Il cultive les mathématiques spéciales, mais il sent surtout « la sublimité, la poésie inexprimable des mathématiques, vérités inébranlables, les mêmes partout, les seules qui donnent le sentiment de la certitude. »

Il aime la pureté incorruptible de la géométrie. La langue de l'algèbre, mystérieuse, lumineuse, qui n'articule que des vérités générales, universelles, contribue à équilibrer ses facultés.

Elle servira aussi à lui révéler les proportions, la clarté, l'harmonie qui font la perfection de l'écrivain. « L'art avec lequel les mathématiciens « éloignent, rejettent, éliminent peu à peu tout ce « qui est inutile, pour arriver à exprimer l'ab- « solu, avec le plus petit nombre possible de ter- « mes, tout en conservant dans l'arrangement de « ces termes un choix, un parallélisme, une symé- « trie qui semblent être l'élégance et la beauté vi- « sibles d'une idée éternelle, me donnait l'idée « d'un certain style, bref, serré, radieux. »

Par ces lignes, il a défini tout l'art d'écrire.

L'application de l'algèbre à la géométrie, les propriétés des courbes le passionnent ; « ces courbes sublimes qui font toucher à l'atelier de la « création. » « Les équations, éclatant en une in- « finité de vérités, toutes également indubitables, « également éternelles, également resplendis- « santes, » fortifiaient son amour inné de la vérité, et lui donnaient de plus en plus le goût de la lumière.

Ce fut, dit-il, sa seule école de rhétorique.

Son aversion pour les paradoxes tient aux mêmes causes.

Peut-être la plus haute utilité des mathématiques, leur plus grand bienfait, c'est d'exercer l'intelligence et de la fortifier. Cette gymnastique intellectuelle, nécessaire pour saisir les rapports des nombres, sert puissamment aux idées ; elles veulent être traitées avec la même justesse, la même clarté. Il doit en résulter pour les facultés intellectuelles et morales, pour le mouvement de la pensée, et même pour l'art d'écrire, une certaine pondération et une précision rigoureuse.

(Les femmes, chez lesquelles cette partie si essentielle de l'instruction est complétement négligée, n'ont pour guide de l'esprit que la droiture

innée des sentiments et des idées. De toutes les sciences n'est-ce pas la plus exacte et la plus haute?)

Les mathématiques envisagées sous leur aspect le plus transcendant ont une autre grandeur, un autre but que les découvertes de l'astronome, de l'ingénieur, du mécanicien. A part l'application spéciale et la puissance scientifique ou industrielle qui ont fait des mathématiques le levier de la civilisation humaine, c'est là dans le sanctuaire de cette science sublime, qu'habite la vérité. La vérité une, absolue, éternelle, universelle : le nombre, l'harmonie, la sainteté, unis dans un même rayon.

Ces diverses considérations expliquent pourquoi l'École polytechnique n'attira pas le jeune mathématicien; cette science était la voie et non le but de son esprit.

Je retrouve une lettre de son père, de cette même année 1820, et précisément sur cette question de mathématiques, auxquelles il tenait tant :

« Charolles, 6 janvier 1820.

« Je te souhaite aussi, mon cher enfant, tout ce qu'il y a de plus à désirer pour toi actuellement,

la santé, la sagesse autant que ton âge le comporte, le goût et le succès dans ton travail. Le fond de ton étude actuelle est celui qui doit te devenir le plus utile dans ta vie; il faut que cette science serve à te distinguer; elle fait un état assuré à ceux qui la suivent, parce qu'avec de l'étude on est sûr d'y parvenir si on le veut.

« Il n'en est pas de même dans la littérature; l'éloquence est un don de la nature auquel le travail ne peut suppléer qu'imparfaitement et avec beaucoup de peine.

« Quelles que soient les difficultés que tu rencontreras dans ton étude, tu peux toujours te dire que toute autre espèce de carrière en présenterait de beaucoup plus grandes, qu'elles exigent beaucoup plus de temps et de dépenses, et seraient d'un succès plus incertain.

« Lorsque tu commences chaque journée, tu dois désirer qu'elle soit assez longue pour tout ce que tu veux faire; il en est de même de ce qui te reste de l'année; le temps n'est jamais assez long lorsqu'il a une bonne destination. Je t'engage beaucoup à ne pas négliger les leçons de physique; d'ailleurs elles ne présenteront aucune difficulté et donneront déjà lieu à l'application de ta principale science.

« Ta mère t'écrira beaucoup plus souvent que moi, elle s'entend bien mieux aux longs entre-

tiens et à bien développer toutes les pensées utiles pour ta conduite; elle se charge du plus fort de la correspondance, et elle pourrait bien en dire autant que milord Chesterfield. Tu ne peux manquer d'être pénétré de ses bons avis et de sentir combien il est heureux pour toi d'avoir un si bon guide. Je te chéris et t'embrasse.

« Q. »

Ici je dois rectifier une erreur de la critique. Après l'examen de Lyon, septembre 1820, où il fut jugé admissible à l'École polytechnique, Edgar Quinet partit pour Paris le 8 novembre de la même année; au bout de quelques jours, dans un conseil de famille, on décida qu'il renoncerait à l'École polytechnique. L'examen devint inutile et n'eut pas lieu. Il n'a pas été refusé, car il ne s'est pas présenté.

Pour le choix d'une carrière, sa volonté d'adolescent prévalut contre l'autorité tant redoutée du père, et même contre celle de sa mère. Il l'aimait avec idolâtrie, elle exerçait sur lui un empire absolu, tant que la voix du cœur domina celle de la raison; et même alors, il fit de grands efforts pour plier à ses désirs sa volonté à lui si inflexible. Mais une fois qu'il avait reconnu un désaccord entre le conseil donné et la voix inté-

rieure qui l'appelait vers une direction différente, rien ne parvenait à l'en détourner. La forme exquise de ses refus égalait sa fermeté, sa persévérance dans l'idée qu'il jugeait vraie et nécessaire.

A son tour, c'était à sa mère de s'incliner; et si elle ne cédait pas ouvertement, elle ne reconnaissait pas moins la justesse de ses vues et la noblesse de ses intentions. Il en sera ainsi dans toutes les occasions où le jeune homme va être appelé à donner un gage aux principes qui le guideront dans la vie publique et privée, dans ses affections [1], dans sa ligne politique et religieuse. Il résiste aux influences qui cherchent à l'entraîner dans la voie des succès faciles; il supporte les sarcasmes, mais ne sacrifie pas au goût frivole du jour les tendances sérieuses de son esprit.

A vingt ans, il débute par la *Philosophie de l'histoire*. Et avec quelle hardiesse! Aux plus mauvais jours de la Restauration, il combat le double despotisme religieux et politique; il renverse le dogme de la révélation, lui, le fils d'une mère croyante. Esprit novateur, il marche résolûment dans la voie de la raison pure et repousse toute intervention surnaturelle. Il trouve dans l'histoire des peuples, dans la liberté humaine,

[1] Voyez *Lettres à sa mère*, tome II, page 229.

dans la loi du progrès, les solutions que Herder cherchait dans la volonté divine. Il réagit déjà contre l'autorité des maîtres qu'il aimait; plus tard contre Kreutzer, comme en 1823 contre Herder et en 1825 contre M. Cousin. Le mouvement libre, spontané d'une individualité, d'un caractère qui s'élève au-dessus de son temps, voilà à ses yeux l'origine du progrès. Il ne croyait pas à l'action anonyme des masses, pas plus qu'à l'arbitraire providentiel.

L'esprit de liberté est chez lui une lumière innée; elle brille déjà dans ses premiers écrits.

Son *Introduction à la Philosophie de l'histoire* renferme en germe les idées mères de *la Création*, de *l'Esprit nouveau* et de *Vie et mort du génie grec*. Rien de plus opposé à la métaphysique. L'observation philosophique de l'univers sert aux expérimentations de l'historien. En 1823, avant Darwin, avant Lubbok, il a entrevu certaines vérités sur lesquelles reposent leurs célèbres théories.

Quelle maturité de pensée dans ces pages! Ce qui trahit la jeunesse, c'est la flamme d'enthousiasme, c'est l'amitié idéale que lui inspire Herder. Rien de plus touchant que ce passage où il dépeint ce que Herder est pour lui : « Pour moi, je puis dire que depuis l'âge où l'on commence à être ému par le génie et à souffrir par son cœur

et par celui des autres, ce livre a été pour moi une source intarissable de consolations et de joie... Jamais, non jamais, il ne m'est arrivé de le quitter sans avoir une idée plus élevée de la mission de l'homme sur la terre, jamais sans croire plus profondément au règne de la justice et de la raison, jamais sans me sentir plus dévoué à la liberté, à mon pays, et en tout plus capable d'une bonne action. Que de fois ne me suis-je pas écrié, en déposant ce livre, le cœur tout ému de joie : « Voilà l'homme que je voudrais « pour mon ami. »

On s'explique aisément qu'il ait cru un moment trouver en M. Cousin cet ami idéal. En 1825 personne encore n'avait le droit de suspecter l'homme, le philosophe de l'éclectisme. Et de son côté, comment M. Cousin n'aurait-il pas été charmé et étonné de rencontrer de si hautes pensées, une sagesse si précoce chez ce jeune homme qui venait de définir ainsi la destinée humaine :

Développer l'être idéal qui est en nous.

Et cette définition de l'histoire (1824) :

« L'histoire dans son commencement, comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, l'affranchissement de l'esprit, le règne

de l'âme. Le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait. »

Quelle n'a pas été ma joie, mon juste orgueil en découvrant tout récemment une lettre de 1825, où le jeune homme de vingt-deux ans parle exactement la même langue que le patriote de 1875. Mêmes idées, mêmes sentiments, même flamme de liberté. Un enthousiasme peut-être moins voilé qu'à cet âge où le penseur maîtrisait son émotion.

Cette lettre sera une des perles les plus précieuses du recueil le jour où l'on publiera la *Correspondance générale*. Je la donne ici tout de suite ; elle est adressée à un de nos parents les plus chers [1]. Écrite le lendemain des funérailles du général Foy, où le département de l'Ain avait été représenté par une députation, elle est encore toute vibrante de douleur contenue et d'un ardent patriotisme :

« **A monsieur Lucien Aillaud.**

« à Nantua.

« **Paris, octobre 1825, rue de Sorbonne.**

« Chers amis ! Nous vous devons à vous et à

[1] Je dois cette lettre à l'amitié de madame veuve Lucien Aillaud.

nos parents du département de l'Ain, de vous dire qu'aucun des nôtres n'a été indigne de vous dans la triste journée des funérailles du général Foy. Aucun d'eux n'a manqué à ce grand devoir qui est devenu une grande leçon. Car le temps n'est pas venu d'amollir nos cœurs, et ce n'est point un mal que des larmes si amères soient tombées de nos yeux, si elles doivent à jamais nourrir et fortifier nos convictions. C'est peu que de laisser éclater notre douleur, et que de donner l'obole aux enfants du vieux soldat. Il faut à sa mémoire un culte plus mâle et plus difficile. Quand nous aurons parlé à nos mères, à nos sœurs qui ne l'ont pas connu, de sa voix si touchante qui tant de fois nous a transportés d'aise, nous n'aurons rien fait pour lui. Quand nous aurons rapporté au milieu de vous son image, nous n'aurons rien fait encore; son image ! c'est la liberté éternellement vivante dans nos âmes. C'est l'amour du pays, l'affection pour tous, la tolérance, la croyance inébranlable au bien, la haine irréconciliable de tous genres d'oppression.

« Voilà le culte que nous lui vouons dès cette heure ; et si chacun de nous lui reste fidèle, sa mort n'aura pas été sans fruits, et ce n'est point en vain que nos cœurs auront été brisés.

« EDGAR QUINET. »

Il faut se borner ici à ce court aperçu.

Il tenait de sa mère la bonté, l'éclat d'esprit, l'enjouement; de son père la fierté indomptable et l'esprit scientifique. Ce qui est bien à lui seul, c'est la pensée philosophique, et l'imagination ailée, la plus hardie qui fut jamais.

Quelle est la pensée inspiratrice de sa vie? Le devoir. Mais chez lui le devoir est inséparable de l'amour. Enfant, c'est pour sa mère qu'il travaille à son perfectionnement moral. Jeune homme, c'est pour la France qu'il veut atteindre à la perfection des connaissances humaines. Servir la patrie, guérir ses blessures, la relever de ses ruines, voilà son ambition sacrée, en 1820, comme en 1875.

D'autres noms arrivent à la postérité, portés par l'amour de la gloire. Edgar Quinet n'a eu que l'amour de la vérité; il n'a cherché que la grandeur et la gloire de la France.

Un patriotisme si ardent et si pur, n'est-ce pas la plus belle auréole du génie?

Une haute vertu est l'œuvre de la vie entière; elle grandit à chaque obstacle et à chaque sacrifice. Mais elle brillait déjà sur le front de l'enfant. Lorsqu'on le présenta en 1806 à un de ses oncles,

M. Bronner, financier anglais, celui-ci considéra attentivement l'enfant et dit : Il ressemble à Marc-Aurèle.

Une pureté de cœur angélique, une délicatesse morale infinie, la sensibilité la plus profonde, la bonté dominant, harmonisant ses facultés, voilà cette âme tout amour.

Il réunissait en lui des qualités qui s'excluent ordinairement : l'audace et la prudence, l'inspiration et la réflexion, un esprit très-fin, très-pénétrant et la candeur.

Il avait un don idéal de poésie, d'une richesse telle, que Lamartine parlant de Quinet disait un jour à un ami (M. Pescantini) : « On nous pilerait tous dans un mortier que nous ne fournirions pas la quantité de poésie qu'il y a dans cet homme. »

Le culte de la beauté s'éveille en lui avec la vie, Iphigénie, Pulchérie, mademoiselle Genevier, ces apparitions fugitives, inspirèrent-elles un sentiment réfléchi ? C'était la beauté qui éveillait la poésie.

Il était vraiment poëte par cette faculté de transfigurer les choses et les êtres qu'il aimait, non qu'il ignorât leurs défauts ; jamais il ne s'est aveuglé ;

il apercevait nettement le bien et le mal. Mais le bien suffisait à lui rendre cher et sacré l'être à qui il avait donné sa confiance et le rendait indulgent pour les imperfections.

On a cherché à expliquer Edgar Quinet par les premières influences de jeunesse : on a dit : c'est sa mère, c'est Herder, c'est la Bresse.

Un être puissamment doué exerce autour de lui son influence, et subit peu celle des autres. Les grands hommes de bien, les sages, ne doivent qu'à leur propre volonté, à l'effort constant d'un travail de perfectionnement ce qu'ils sont. Toujours ils ont surveillé les mouvements de leur âme ; ils ont vaincu ou ennobli leurs passions, et, par cet exercice continuel de la volonté, comme en toute œuvre d'éducation, ils ont fortifié jour par jour l'organe du bien. Une pensée sans cesse en éveil pour la justice et le devoir, finit par pénétrer tous les actes de la vie.

Ce qui ajoute une valeur à la vertu, ce qui la fait chérir, ce sont des formes pleines d'aménité qui revêtent un caractère de granit. Cela fait penser aux sommets des Alpes recouverts de gazon et de fleurs.

La bonté et la tendresse tempéraient en lui

l'âpreté du lutteur et répandaient sur ses traits une lumière sereine. De là cette expression de majesté et de douceur. Dans ce grand cœur bouillonnait la passion de la justice avec ses saintes colères ; mais il aimait, et le sourire éclairait cette physionomie de penseur et de héros.

II

Il me reste à dire dans quelles circonstances *l'Histoire de mes Idées* fut écrite ; pourquoi cette touchante Autobiographie s'arrête à la dix-septième année.

C'était en janvier 1858. Les *Œuvres* d'Edgar Quinet venaient d'être réunies pour la première fois; le tome X était sous presse. Il contenait les écrits politiques et *l'Enseignement du peuple;* on voulait y joindre *la Révolution religieuse au XIXe siècle.* Éditeur et imprimeur hésitaient à publier ces pages hardies, formidable engin de guerre dressé par un intrépide tacticien contre l'armée ennemie. On était fort perplexe. Ce qui mit tout le monde d'accord, ce fut l'affaire Orsini. Depuis le 14 janvier, plus d'incertitude, toute publication politique devenait absolument impossible, *l'Enseignement du peuple*, aussi bien que la *Révolution religieuse*, après les mesures de rigueur prises contre les écrivains exilés et contre la presse libérale.

Cet infortuné tome X était prêt, et il fallait lui enlever la meilleure partie de lui-même. De Paris on réclamait à chaque courrier des matériaux nou-

veaux pour remplacer les deux cents pages arrachées au cœur du volume.

Comment combler ce vide à la hâte? Pour surcroît d'embarras, la santé du proscrit reçut une première atteinte, sous le coup de tant d'indignations.

C'est alors que la pensée me vint de demander à mon mari ses *Souvenirs d'enfance;* ces pages intimes, innocentes, adouciraient la couleur politique du volume. De plus une Autobiographie, en racontant les sentiments, les idées qui ont guidé l'écrivain depuis les premières années de sa vie est le meilleur commentaire de ses ouvrages, tous inspirés par l'amour du vrai, tous convergeant au même but, servir la patrie, faire chérir la liberté.

La difficulté qui s'éleva tout d'abord, vint de l'auteur lui-même. Dans son extrême modestie, il refusait de parler de lui ; sans cesse il répétait : De quel droit parler de soi ? — Du droit de l'exil. — Qui a parlé de soi de son vivant ? — Tout le monde, excepté Edgar Quinet.

J'ose dire que cet excès de modestie était le seul défaut de ses livres, le seul obstacle à leur popularité.

De cette constante élévation d'idées où le penseur se maintient, sans jamais faire intervenir le *moi* personnel, est née mainte fausse appréciation sur la portée trop philosophique de ses ouvrages.

Il était nécessaire d'établir un lien intime entre lui et ses lecteurs, et de révéler sa vraie physionomie morale. Mes instances furent écoutées et le public m'a donné cent fois raison, puisque nul des livres d'Edgar Quinet n'a eu un tel succès; il a réveillé des sympathies chez les plus indifférents, personne n'est resté insensible à cette suave histoire. Aussi, quand elle fut terminée, mon mari déclara qu'elle m'était dédiée et qu'un jour publiée dans un volume à part, elle porterait pour dédicace ces mots du vieux droit romain :

Consors rerum divinarum et humanarum.

Il espérait bien la continuer. Pour le moment, il fallait se borner au nombre exact des pages à remplacer ; voilà pourquoi l'Autobiographie s'arrête brusquement à l'année 1820. Voilà comment cette fraîche fleur se trouva étouffée entre deux pierres milliaires. Aujourd'hui elle s'épanouit librement à la lumière, mais où est celui qui devait tout terminer!...

Les pourparlers avec l'éditeur avaient pris quinze jours ; nous étions au commencement de février ; mon mari se mit à l'ouvrage, d'abord sans entrain, au milieu du déchaînement de haines et de terreur qui suivit le 14 janvier. On ne parlait de rien moins que d'une déportation en masse des proscrits en Amérique par mesure de

sûreté générale. C'était la préoccupation quotidienne de notre tribu d'exil. Et ces menaces avaient bien quelques chances d'être exécutées, grâce à une loi d'extradition votée par la Belgique. Au milieu de ces graves préoccupations, comment évoquer des souvenirs d'enfance? Il le fallait pourtant; la nécessité le commandait, elle devint même un moyen de guérison et de pacification morale. La vie en plein air convenait aux maux nerveux, de longues promenades dans les bois de pins et de mélèzes qui avoisinent Bruxelles, tel fut le régime qui produisit l'Autobiographie. Nous partions tous les jours à midi pour Boitsfort ou pour Gronendaal; forêts, retraites bénies! je leur devais chaque jour une page de *l'Histoire de mes Idées*. Elle n'aurait pu éclore sans les bienfaisantes heures où nous respirions dans les sapinières l'haleine des plantes neuves. Heureusement le printemps fut précoce cette année, après les neiges qui ne nous arrêtèrent jamais et que la mousse et les branchages de la forêt rendaient fort praticables.

Mars eut de très-beaux jours; la nature renaissante dictait ces pages, une végétation nouvelle refleurissait aussi dans l'esprit. Assis à la lisière des bois, sur des troncs de pins, c'est en écoutant les voix des oiseaux qu'il notait ses souvenirs d'enfance.

Le lendemain, de bonne heure à l'ouvrage, il

complétait à la maison les feuillets crayonnés dans la forêt. Ces travaux accumulés entre un retour et un départ, vivifiés par sept heures en pleine forêt, accélérés par le zèle de la copiste, furent terminés le 25 mars. Notre vie des bois dura six semaines, le temps d'écrire l'*Histoire de mes Idées*. Invisibles pour nos compagnons d'exil, notre vrai cabinet de travail était dans la clairière des sapins, voilà pourquoi ces souvenirs ont gardé la double fraîcheur de l'adolescence et des retraites bocagères[1].

J'ai raconté ailleurs la lecture qui eut lieu devant quelques amis.

La suite ! la suite ! Ce fut le cri général.

Ah ! si j'osais un jour.....

Voici deux lettres inédites qui résument ce qu'Edgar Quinet s'est proposé par l'*Histoire de mes Idées,* le but, l'origine et les difficultés de cette œuvre.

« **A monsieur Auguste Marie,**

« à Paris.

« Bruxelles, février 1858.

« Cher ami,

« J'ai supprimé les deux petits ouvrages que vous avez revus. Je laisse de côté tous ceux que

[1] Voyez *Mémoires d'Exil.*

j'ai en manuscrit sur des sujets d'histoire. Voilà bien des vides. Je les remplirai par un autre ouvrage uniquement littéraire que j'écris tout exprès pour cette nécessité. Et quel sujet prendre? J'ai voulu qu'il ne pût prêter à aucune difficulté et qu'il se liât à notre recueil. J'ai écrit dans cette vue des *Souvenirs d'enfance*. Ce sont des espèces de *Mémoires* familiers dans lesquels je reviens sur les quinze premières années de ma vie. Je fais là l'histoire morale de ma conscience, de mes idées, de mes sentiments, et cette histoire est, au fond, une étude sur la nature humaine, à travers ma propre expérience. Les petits évenements qui font la matière de ce récit et de ces observations ont au moins quarante-trois ans de date. C'est dire assez qu'ils sont en dehors de notre époque. L'intérêt que ces récits peuvent offrir aux lecteurs de mes neuf volumes précédents, sera de leur montrer comment l'homme moral, l'être pensant, s'est formé en moi. Il m'a semblé qu'un ouvrage de ce genre, trouvait sa place naturelle à la fin de ce recueil car je voudrais que chaque écrivain s'expliquât ainsi devant ses lecteurs. J'ai déjà au moins une centaine de pages d'impression; peut-être irai-je jusqu'à cent cinquante, mais je n'irai pas au delà, car je ne veux pas dépasser la quinzième année, le temps où les idées sont encore en germe. Si les circonstances eussent été différentes, j'aurais

ajourné de publier cet ouvrage, car quelques personnes pourraient me blâmer de parler de moi. Mais outre que cela ne m'est jamais arrivé, je crois le faire sans qu'on puisse m'accuser sincèrement de vanité.

« Je m'étudie dans ce passé, hélas ! déjà si ancien, comme j'étudierais un insecte dans sa larve ou dans l'œuf, sans beaucoup plus d'infatuation.

« Enfin, persuadé que l'on ne peut éviter toutes les critiques, tous les inconvénients à la fois, je prends le parti qui a au moins le mérite d'être possible.

« Je travaille à force pour envoyer bientôt mon manuscrit.

« Avec ces matériaux tout nouveaux et innocents comme l'enfance, il n'est pas question d'ajourner, mais bien de paraître.

« Adieu, cher ami,

Votre

« EDGAR QUINET. »

« **A monsieur Michelet.**

« Bruxelles, 17 mai 1858.

« Cher ami,

« Vous avez bien deviné, j'ai écrit non pas seulement un ouvrage, mais deux, et à la suite de cet excès, j'ai été un peu indisposé. Voici mon

histoire ; c'est celle de vos fourmis dont on détruit les nids, dès qu'ils sont faits ; elles sont obligées de recommencer, sauf à être excédées comme je l'ai été.

« Vous savez que j'ai écrit cet hiver un volume sur Waterloo. On avait commencé d'imprimer. La panique est venue, tout a été interrompu, j'ai dû penser à autre chose.

« J'avais préparé mon dixième volume. Quand il a été revu et corrigé, on a trouvé qu'on ne pouvait réimprimer ce qui avait été imprimé déjà sept ou huit fois sans difficulté [1]. Voilà donc mon dixième volume réduit à rien, quand je devais le croire sous presse. Que faire pour réparer cette trouée ? Un ouvrage tout nouveau. Mais lequel ? J'ai en manuscrit plusieurs ouvrages qui ne pouvaient paraître de cette manière. Il eût fallu les partager ; les scinder, c'était les perdre.

« Mon embarras était grand, comme vous pensez. Ma femme m'a donné l'idée d'écrire des *Souvenirs* de ma vie. Cela convenait pour terminer une édition complète.

« J'ai donc entrepris une *Histoire de mes Idées*. C'est un peu l'histoire de notre génération, au moins dans ses origines ; travail bien délicat ! Il a fallu la nécessité pour me donner le courage de publier ainsi mon secret sur tant de choses.

[1] *Enseignement du peuple*.

« Ah ! que je suis impatient de voir ce livre entre vos mains. Puissiez-vous en être content !

« J'aurais voulu arriver jusqu'au dénoûment véritable, c'est-à-dire à ce jour de 1825 où je vous ai connu pour la première fois chez Cousin (vous vous en souvenez !). Le temps, l'espace, m'ont manqué pour cette fois. J'ai dû m'arrêter avant d'avoir touché ce bienheureux jour.

« Cet ouvrage ajouté à celui de Waterloo, c'était trop pour une saison. Je me sentais fatigué ; mais je me suis acharné au travail sans vouloir m'en détourner, même pour vous écrire. Je craignais de ne pouvoir me remettre à l'œuvre si j'interrompais. Tout est fini, envoyé. Je respire et je viens bien vite à vous !...

« EDGAR QUINET. »

Malgré les circonstances désastreuses au milieu desquelles l'Autobiographie parut pour la première fois, la critique ne lui a pas fait défaut. M. Émile Montégut lui consacra un admirable travail, qui devrait servir d'introduction à l'*Histoire de mes Idées ;* il exprimait la crainte que ce livre, enfoui entre des brochures politiques, n'eût pas tout le retentissement qu'il mérite :

« L'auteur aurait voulu enterrer cette perle, de manière à la dérober à tous les yeux, qu'il n'aurait

pas mieux réussi. Nous ferons violence à la modestie de M. Quinet et nous exposerons à la lumière cette perle si bien cachée [1]. »

Notre cher et regretté ami Louis Laussedat, dont la démocratie déplore la perte récente, publia dans l'*Indépendance belge* un compte rendu où éclate la fraternité des idées et des sentiments qui unissait les proscrits. Nous en détachons un fragment, pour rendre hommage à la mémoire du vaillant compagnon d'exil, et aussi pour marquer les différences qui caractérisent ces deux dates, 1858 et 1878 :

« Pénétré de la sainteté de son idéal, le progrès constant de l'humanité, M. Edgar Quinet le poursuit sous toutes les formes, poésie, histoire, philosophie. Dans ce travail persévérant, il oublie constamment les soins de sa personnalité ; on le voit, suivant la nature de son sujet, tour à tour exprimer avec enthousiasme son admiration pour tout ce qui lui paraît grand et noble, ou se jeter vaillamment dans les luttes les plus ardues et les plus périlleuses contre ce qu'il croit être l'erreur et la mauvaise foi.

« Nous ne connaissons aucun homme entré

[1] *Autobiographie d'un penseur contemporain. Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1859.

aussi jeune que M. Edgar Quinet dans les lettres, ayant comme lui parcouru l'âpre carrière de l'enseignement supérieur et de la vie politique, qui présente un ensemble aussi harmonieux dans toutes ses œuvres.

« Le secret en est dans le sentiment du devoir qui n'a cessé d'animer M. Edgar Quinet. Historien, poëte, philosophe, professeur, publiciste, partout il apparaît possédé de la même et unique pensée : la recherche, la démonstration de la loi du progrès dans l'humanité. Jamais il ne se dément, même dans les situations les plus difficiles ; tel on l'a vu dans la chaire du Collége de France, tel on l'a retrouvé à la tribune nationale, tel encore il est dans l'exil...

« Ce qui ne peut être assez honoré, c'est la loyauté, la constance, la ferveur, apportées pendant trente ans dans des luttes aussi vives, à travers des événements où tous les principes semblent remis en question, toutes les conquêtes de l'esprit humain comme abîmées dans d'immenses cataclysmes, c'est la foi d'un homme survivant à tant d'épreuves publiques et privées. Ne peut-on pas dire de lui : *Impavidum ferient ruinæ.*

« Sous le titre : *Histoire de mes Idées*, Edgar Quinet initie le lecteur à l'origine, au développement de son être intellectuel et moral.

« Bien différent des nombreux mémoires, dont

le but unique semble être la glorification de leurs auteurs, ce livre raconte avec une candeur et une naïveté pleine de charme toutes les phases d'éclosion successive de ses idées.

« On peut dire que c'est une sorte d'histoire naturelle de la vie humaine. Il n'appartient qu'aux âmes droites et pures, aux consciences tranquilles de montrer ainsi en public les replis intimes de leur nature.

« Un trait surtout caractérise ce travail, c'est le cachet de vérité, qui frappe l'esprit à chaque ligne ; c'est bien l'histoire morale de toute une génération qui a fait acte de foi et conserve la conscience du futur avénement de ses croyances. »

Vingt ans se sont écoulés depuis que ces lignes furent écrites. La France bâillonnée, terrifiée, ne parlait alors que par la voix de ses proscrits ; ils conservaient intacts le droit éternel, et l'âme de la patrie. Beaucoup d'entre eux vivaient sans espérance, uniquement soutenus par le désir de la justice. L'heure de la justice est enfin venue ; les criminels ont fui et la France s'est retrouvée.

En voyant resplendir les diamants de la couronne, sous leur dais républicain, en songeant aux fronts indignes, aux épées frauduleuses qui se

sont ornés un jour de ce brillant incorruptible, on se dit : c'est l'image de la France. Rien n'a pu ternir ce pur diamant ; façonné par un art perfectionné, il réfléchit la lumière des cieux ; cette irradiation, c'est le génie de la France.

FIN

APPENDICE

DERNIÈRES PAROLES

LE 7 FÉVRIER 1847[1]

DERNIÈRES PAROLES

LE 15 MARS 1856

[1] Les deux discours qui suivent ayant été publiés par les éditeurs de 1858 à la suite de l'*Histoire de mes idées*, on croit devoir leur garder ici la même place.

DERNIÈRES PAROLES

LE 7 FÉVRIER 1847

Il est encore une grâce que je dois demander pour ma mère à Celui qui peut tout ; c'est d'accorder à son fils la force nécessaire pour prononcer une dernière, une suprême parole.

Privée pendant sa vie des consolations du culte réformé, qui fut le sien, elle a toujours redouté que les pieuses paroles de paix lui manquassent à ce moment, dans le séjour de l'immuable paix. Cette inquiétude était profonde chez elle. Le Dieu de vérité et de bonté qu'elle sentait partout présent dans le protestantisme, comme dans le catholicisme, ne veut pas que seule elle soit abandonnée ici au silence et aux détresses du sépulcre. Le deuil d'un fils, d'une fille, est aussi un sacerdoce. L'Église se retrouve avec sa force et sa puissance entière,

dans la bouche de quiconque parle ou crie avec un cœur brisé; en l'absence du prêtre, le fils devient prêtre par la consécration de la douleur.

Pour satisfaire à la soif de prière qui dévorait en secret celle que nous venons d'apporter ici, je lirai dans le livre qui est le fondement de sa foi le psaume CIII, le chapitre XX de l'Évangile selon saint Jean, le chapitre XV de l'Épître de saint Paul aux Corinthiens. Cette liturgie de l'immortalité chrétienne, pour passer par des lèvres tremblantes, ne sera pas, je le sens, moins entendue du haut du trône éternel.

Ce fut un des tourments de ce grand cœur de ne pas trouver autour de soi l'appui du culte dans lequel il a été nourri. Chaque dimanche, ma mère regrettait plus vivement le secours moral, les fêtes austères de son Église. Et pourtant, si c'est un culte que de prier en silence, loin des yeux des hommes, seule à seule avec le Christ et l'Évangile ouvert; si c'est un culte aimé du ciel que de se détacher de soi, ne vivre que dans autrui, s'occuper sans relâche des souffrances, des inquiétudes d'autrui, oublier les siennes, appeler à son secours le Tout-Puissant par une aspiration constante vers la source de la vérité et de la bonté; si ce sont là des occupations religieuses; si les bonnes actions sont des prières; si la vie ainsi faite est elle-même une cérémonie pieuse, console-toi!

Non ! tu n'as pas vécu ici privée de ton Église, mais ton Église invisible t'a suivie, entourée à chaque pas. Exemple d'un christianisme vivant, tu as célébré chaque jour, dans ton sanctuaire domestique, le culte d'immolation personnelle qui plaît par-dessus tous les autres au Dieu de l'Évangile.

Par une force qui devient de plus en plus rare, elle a su concilier avec une foi inébranlable dans la foi chrétienne, tout ce que l'esprit cultivé peut comporter de liberté et de hardiesse. Elle s'élevait ainsi à une tolérance admirable, pleine de grandeur, et qui est tout le contraire de l'indifférence ; car elle se sentait près de son Dieu dans toutes les communions chrétiennes. Protestante, vous l'avez vue souvent prier avec vous dans les églises catholiques ; mais aucune puissance de la terre n'eût obtenu qu'elle changeât de religion. Élevée dans les austères doctrines de Genève, elle avait toute la fermeté du culte réformé au seizième siècle, unie à la tendresse de cœur, à la puissance d'émotion de l'Église primitive.

Nous avons trop senti, disait-elle à son dernier jour. Et, en effet, ce qui la rendait unique à nos yeux, c'était cette charité sociale et privée, cette ardeur, cette fièvre dévorante de sympathie pour toutes les nobles causes, toutes les émotions désintéressées, tous les genres d'afflictions, d'infortunes

publiques ou particulières. Elle nous montrait, à nous, sans le dire, comment une femme peut allier dans son cœur le zèle des choses générales avec le sentiment le plus vif, le plus fervent, le plus constant, pour les joies et les douleurs de la vie intérieure et domestique.

Chose étrange ! Elle avait le don de pleurer sur un peuple comme sur un enfant. Que de larmes je lui ai vu verser en silence sur la France, dans ses heures de détresse, au lendemain de la défaite, à la veille des invasions ! Ah ! je les ai recueillies, ces saintes larmes, et puissent-elles ne pas tarir dans mon cœur !

La récompense de sa vie, elle l'a trouvée dans sa mort. N'est-il pas vrai que pour tous ceux qui ont approché d'elle dans ses derniers jours, cette mort a été une révélation éclatante, palpable, de l'immortalité de l'âme ? Ceux qui étaient dans le secret de ses maux étaient ravis en même temps que déchirés. Vit-on jamais une intelligence plus lucide, plus vigoureuse, plus pénétrante, plus entière, plus libre, sur les débris d'un corps qui déjà n'existait plus ? Triomphe sublime de la pensée ! Il nous a été donné de voir, pendant plusieurs jours, une âme qui vivait et conversait paisiblement avec nous, quand les restes mortels que nous déposons ici étaient déjà éteints et comme ensevelis. Les hommes de l'art étaient saisis d'admiration au

spectacle de cet héroïsme de l'esprit ; ils avouaient n'avoir jamais rien rencontré de semblable. Un instant avant que ses lèvres se fermassent, c'étaient encore les mêmes paroles, tour à tour profondes et enjouées, qui avaient fait nos délices dans nos heureux jours. Tous ceux qui étaient autour d'elle tremblaient ; elle seule souriait, promenant avec une force infatigable son intelligence sympathique sur les affaires générales de ce temps, sur ses amis absents, sur tel ou tel d'entre vous qui m'écoutez ; et c'était toujours cette même trempe acérée de l'esprit, avec cette même intelligence du cœur, cet éclat, cette grâce de l'âme, qui étaient si bien sa vie, qu'elle ne pouvait les perdre qu'avec la vie.

Quel spectacle tragique et religieux que cet esprit lumineux qui foulait la nature physique, opprimée, prosternée, désespérée, et la dédaignait jusqu'au milieu des hoquets de la mort ! Elle avait la sueur de l'agonie ; quelqu'un le lui fit remarquer. Ah ! dit-elle, en parlant de ce corps mortel que son intelligence debout ne pouvait parvenir à soulever: « *C'est une sueur d'indignation !* » Est-ce que Dieu, qui l'aimait, a voulu la favoriser en lui cachant le calice ? ou, ce qu'il y a de plus probable dans un tel cœur, feignait-elle de l'ignorer? c'est son secret. Dans tous les cas, cette agonie pleine de puissance, protégée, soutenue si visiblement par les

esprits d'en haut, est l'agonie de la femme chrétienne, qui est agréable au Dieu chrétien ; et c'est par cette mort que j'aime à célébrer sa vie.

Vous qui avez suivi jusqu'ici ses dépouilles, vous savez ce que vous perdez en elle. Quelle charité vivante et sortie des entrailles ! Elle croyait n'avoir rien fait si sa main seule donnait et non son cœur. Le denier de la veuve n'était jamais séparé chez elle d'un trésor de compassion maternelle. Chez le pauvre, elle plaignait la tristesse, la nudité intérieure, autant que la nudité visible ; et nul n'approchait d'elle sans qu'elle le revêtit d'une force morale.

Dans le commerce de la vie, quel esprit fertile et ingénieux ! quelle affabilité, d'autant plus charmante qu'on la savait armée au besoin d'une énergie virile ! quel don unique de peindre par la parole ! Je n'apprendrai rien à ses amis en disant qu'elle eût atteint sans peine à la célébrité que donne l'art d'écrire, si elle ne l'avait fuie autant que d'autres la recherchent.

Vous, ses proches, ses amis, vous savez quel vide elle vous laisse ; mais, ma sœur et moi, savons-nous ce que nous avons perdu ? Est-il bien sûr que j'ai en ce moment conscience de tout ce qui me manque ? ou plutôt ne suis-je pas destiné à l'apprendre douloureusement chaque jour davantage ? qui le dira ? qui le comprendra ? où, dans

quelle école, dans quel livre trouverai-je ce foyer de raison vivante, de droiture morale, auquel je venais puiser sans cesse? Quel appui robuste dans tous les combats de l'âme! N'était-ce pas toi qui mettais dans mon cœur le zèle de la vérité et de la justice sociale? n'étais-tu pas ma secrète armure dans toutes les luttes de l'intelligence? n'étais-tu pas mon conseil assuré, ma force, ma conscience, ma lumière? Oui, tu étais tout cela et plus que tout cela; et je serais indigne de toi, si je n'étais venu le confesser à la face du ciel, devant la tombe ouverte. Dieu, comme je l'en ai prié en commençant, m'en a donné la force et je l'en remercie.

Quand mon cœur se séchait pour le bien, où allais-je puiser la vie nouvelle? chez toi. Qui me nourrissait de sa pensée? toi. Qui me soutenait de sa force supérieure? toi. Tu étais ma lumière, et ma lumière s'est éteinte; et tu m'as laissé dans les ténèbres. Je me réveille d'un songe... il me semble que la vie est avec toi dans ce linceul et que la mort est avec moi.

Vaines et impuissantes larmes! ce langage ne te plait pas. Tu veux des paroles plus fortes, plus semblables à toi-même. J'essayerai de les dire: Nous qui sommes tes enfants, tes proches, tes amis, nous ne te faisons point d'adieu; car tu ne t'éloignes pas. Nous ne prenons pas congé de toi

comme pour un voyage vulgaire; car tu ne nous quittes pas. Tu n'es plus enfermée dans ta maison vide; mais tu es présente dans nos cœurs avec ta mémoire et l'enseignement de ta vie. Ton long veuvage, dont nous n'avons jamais pu te consoler, est fini. Tu as enfin quitté ton triste habit de deuil; car tu retrouves mon père avec lequel se sont écoulées les seules années que je t'aie vue regretter. Tu sors de l'enceinte de la ville où la moitié de tes jours s'est passée, et tu entres dans la cité immortelle des âmes avec une couronne d'autant plus belle que personne ne t'a aidée à la conquérir, et que, fidèle et forte dans ta foi, tu n'as eu d'autre muraille pour t'appuyer que le Christ et sa parole solitaire.

Pour nous qui venons de t'accompagner ici, nous ne dirons pas: Que la terre te soit légère! mais nous dirons: Que le ciel où tu es s'ouvre pour nous! En rentrant dans nos demeures, nous te trouverons sur notre seuil, guérie des maux terrestres et réparée par l'Eternité; déjà tu nous envoies un pressentiment sacré de la paix que tu possèdes. Nous ne nourrirons pas en nous le désespoir, puisque tu nous l'as défendu en nous enseignant à sourire au milieu de l'agonie.

Assurément les fêtes de la terre sont finies pour ta fille, ta belle-fille, ton fils, pour ta sœur absente qui ne te croit pas même malade, pour tes proches;

car ils ne reverront rien de semblable à toi, quelle que soit la durée de leurs jours; les douleurs cuisantes ne seront plus rachetées par des éclairs de joie. Tout s'attriste d'un deuil irréparable; ce qui était la fête a disparu.

Et pourtant, il faut que le courage subsiste. Pour achever la carrière, il reste, au lieu des espérances heureuses, le devoir nu, sans récompense, le sacrifice, l'immolation, des combats intérieurs à soutenir. Aide-nous, âme bénie, dans ce chemin sévère, dépouillé, nouveau pour nous. Soutiens-nous d'en haut, jusqu'à ce que, nos épreuves finies et notre jour arrivé, tu ouvres pour nous en souriant les portes splendides de l'éternité de vie où tu es allée nous attendre.

———

DERNIÈRES PAROLES

LE 15 MARS 1856

Au nom du Dieu de toute justice et de toute espérance, je dépose ici, dans la terre d'exil, les restes de mon cher bien-aimé beau-fils, Georges Mourouzi, mort à l'âge de seize ans et demi et quatorze jours. Je suis appelé à prononcer sur lui les paroles suprêmes. Puissé-je en avoir la force jusqu'au bout!

Georges Mourouzi est né le 1er septembre 1839, à Jassy. Ses ancêtres ont régné sur les provinces danubiennes et occupé le trône d'Étienne le Grand et de Michel le Brave ; son aïeul paternel, le prince Alexandre XIV Mourouzi, régnait encore, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, sur la Valachie en 1792, sur la Moldavie en 1806. Dans un temps où le bien était impossible, il a su

se placer au rang des souverains reformateurs ; il a laissé des quatorze années de son gouvernement un souvenir respecté dans l'histoire. Du côté maternel, l'enfant que nous pleurons avait pour grand-père Georges Asaky, l'homme qui, plus qu'aucun autre, a contribué avec gloire au réveil et préparé la renaissance de la nationalité roumaine.

Pour enseigner à cet enfant chéri que l'homme n'est rien que ce qu'il se fait lui-même, et pour le dérober à de fastueuses séductions, sa mère l'amena en bas âge, en France, comme au foyer de la justice et du bon droit.

C'était le temps où nous élevions de nos mains cette cité de liberté, qui s'est si promptement écroulée sous la violence, pour se réparer et se relever plus belle par la conscience et la raison. Oui, cette cité se relèvera ; je le jure ici, par tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre, par la fosse ouverte de cet enfant innocent, mort injustement en exil.

Cher Georges, cher enfant, tu l'as vu luire un moment ce flambeau de liberté, d'humanité. Tu en as rassasié tes premiers regards. Tu avais reçu comme une seconde naissance, dans ce berceau de toutes les espérances nouvelles. Combien ton intelligence rapide s'était vite élevée aux inspirations les plus pures de la France !

Il te manquait une seule chose : l'épreuve pré-

ooce de l'adversité. Ta mère t'avait amené, en France, pour t'enseigner la justice : elle voulait que tu devinsses le compagnon des proscrits. Le jour où je fus exilé pour avoir fait mon devoir, ce jour-là tu devins mon beau-fils. Tu avais vu la France triomphante, orgueilleuse de ses libertés. Tu la vis errante, dépouillée, frappée dans la nuit, par derrière, traînée d'exil en exil, ses meilleurs citoyens ne sachant plus où dérober leur tête. Tu adoptas, pour la patrie de la justice, cette France de l'exil. Tu reconnus en elle ce que tu voulais voir fleurir, un jour, dans ton pays natal, la passion de l'équité, le dévouement à une sainte cause toujours vivante. Tu dis en toi-même : c'est ici qu'est la justice ! c'est ici qu'est la religion du Dieu de vérité !

Dans cette situation nouvelle, apprenant dès l'enfance à souffrir pour la bonne vieille cause du genre humain, quel progrès ne faisait pas son esprit, sous la direction du maître vénéré qu'il adorait, et en qui il avait trouvé, ainsi que moi, un ami véritable ! Tant d'efforts héroïques de sa mère touchaient à leur terme. Déjà notre enfant entrevoyait le moment où il pourrait à son tour, sur les pas de son illustre grand-père, servir la Moldavie. Il l'avait quittée enfant ; il allait la revoir au sortir de l'adolescence. Il comptait bien vivre et mourir pour elle, surtout lui apporter les principes, les idées,

les convictions qu'il avait reçues de nous. C'était là sa pensée de chaque jour. Voilà l'espoir avec lequel nous l'avons soutenu dans les souffrances qui ont fini par nous l'arracher. Dites, amis, vous qui avez épuisé pour lui les ressources de l'art, et vous qui l'avez assisté pieusement, jour et nuit, avec nous, dites, si dans cet enfant il n'y avait pas déjà un homme. Rendez-lui témoignage.

Nous lui montrions, hélas! au chevet de son lit cette Roumanie ressuscitée qui l'appelait. Il souriait à ce nom. Il se sentait revivre. O miracle de la patrie absente, invisible! combien de jours n'avons-nous pas prolongé sa vie par cette seule pensée ! Quand son pays renaissait, comment aurait-il cru que lui touchait à sa dernière heure? Tant de beaux projets formés pour cette patrie chérie seraient-ils donc inutiles ? Il sentait pour son pays un si grand, si inépuisable amour qu'il n'a pu croire qu'il disparaîtrait de la terre sans avoir accompli quelque tâche généreuse.

Et que ne pouvait attendre la Moldavie d'un enfant ainsi préparé, au milieu de tant d'épreuves, avec une sollicitude si religieuse? Ce qui manque le plus à la Roumanie, régie par la force et le caprice, ce qui lui est le plus nécessaire, dans toutes les conditions, c'est la religion de la justice, de l'humanité, l'amour des faibles, des persécutés; et cet enfant avait été placé, par la prévoyance de

sa mère, au milieu même des opprimés pour apprendre à maudire l'oppression. Il était, parmi vous, comme à la source même du droit, sans mélange, sans concession, sans capitulation. Il s'abreuvait, il se nourrissait, chaque jour, comme du lait des forts, de ce sentiment sacré du droit. Plus tard, il aurait rapporté, dans son pays, votre exemple avec l'inspiration puisée à l'école des grandes adversités. C'était là notre assurance. Avec un cœur tout français, nous avions fait de lui un patriote roumain, prêt à tous les dévouements. Son intelligence précoce était allée au-devant de nos désirs. Que la Roumanie s'associe donc à notre deuil! elle a perdu en ce jour, j'ose l'affirmer, une des fleurs de son printemps, dont elle devait s'orner bientôt.

C'est au milieu de ces promesses de régénération nationale, si sacrées et si saintes, dans la conscience d'un enfant, que nous l'avons vu disparaître à nos yeux mortels. Quoiqu'il eût vraiment deux patries dans le cœur, toutes deux lui ont manqué à la fois. Il ne devait revoir ni l'une ni l'autre. Je n'ai pu ni lui rendre la France du bon droit à laquelle il avait été voué, comme à sa sainte patronne, ni lui montrer, ainsi que j'espérais en avoir le temps et l'occasion, la Roumanie renaissante et sauvée. Je n'ai rien pu que lui assurer ici l'hospitalité de la mort.

Mais, que dis-je? il n'y a point de mort pour les amis de la justice éternelle. Ils habitent, dès cette vie, dans les choses immuables. Les coups qui les frappent ne servent qu'à faire retentir plus haut la vérité, qui ne peut et ne doit pas finir. Un enfant qui meurt, le cœur tout rempli et débordant de vastes et divines pensées, dont il n'a pu réaliser aucune, dont ses parents, ses amis seuls ont eu la demi-confidence, c'est là un enseignement dont les maîtres aussi peuvent profiter. Une pensée qui s'élançait, avec tant d'impétuosité, vers le bien, vers la justice, ne sera pas arrêtée prématurément par cette tombe que l'on vient de creuser. Cette pensée a déjà franchi la fosse, et elle croîtra, elle se développera au delà. C'était un germe sublime dont la floraison est dans les cieux. Que de choses j'ai apprises au chevet de ce mourant! Quelle patience! quel courage! quelle douceur dans une âme si ardente! quel sourire au milieu des plus grandes douleurs, comme si le ciel s'ouvrait! Oh! cher Georges, tu m'en as plus appris dans ces jours-là, en une heure, que je n'eusse pu faire, pour toi, pendant une longue vie. Cher enfant, tu m'as appris à mourir.

Ce que je croyais savoir, tu me l'as montré, tu me l'as fait voir de mes yeux! C'est qu'il n'y a qu'une science, une grandeur, une chose digne de la pensée humaine : l'immortalité! immortalité

du droit, immortalité de la conscience, que rien ne peut ni ployer ni lasser, ni exténuer, ni diminuer ; immortalité de l'amour, de la douleur, de l'espérance. Tout ce qui n'est pas immortel est vain.

Cher enfant, en ce moment le Dieu de justice, qui aime les purs, les innocents, les justes, te recueille en son sein. Il te donne, à cette heure, cette patrie immuable, invincible, toujours glorieuse, jamais défaillante, que tu as tant appelée et que je n'ai pu te donner ici-bas. Personne ne te l'enlèvera dans une nuit d'embûche, cette patrie divine. Il n'y aura plus pour toi, ni proscription, ni exil dans l'exil, ni vie errante, ni jours mauvais à traverser, ni iniquités à subir. Pardonne-moi de t'avoir associé à mes épreuves. Toi-même tu aimais à souffrir pour la justice. Toi, qui étais fait pour me survivre tant d'années, je dépose ici ta chère dépouille ; pardonne-moi de t'ensevelir dans une terre étrangère. Si ma patrie m'est rendue avec honneur, j'y rapporterai tes os. Envoie-nous, des régions que tu habites aujourd'hui, ta paix, ta sérénité, car nous en avons tous besoin. Soutiens surtout de ton sourire céleste ton admirable mère qui te suit et qui prête, en ce moment, l'oreille au bruit qui se fait autour de cette fosse. Sois et reste, à jamais, entre nous notre témoin devant l'Éternel.

Et si ce n'est toi, qui donnera à tes vieux parents la force de supporter le coup qui va les frapper, au bout de l'Europe? Hélas! à cet instant, à six cents lieues d'ici, ils se réjouissent, à Jassy, des progrès, de la sagesse croissante de leur petit-fils. Ils bâtissent mille projets pour son heureux avenir. Et quelle nouvelle va les atteindre, au milieu de ces joies! Soutiens-les d'en-haut ces vénérables vieillards! Avertis-les en secret : communique-leur la force et la paix que tu respires. Car, tu habites maintenant parmi les esprits innocents enlevés à la terre avant d'avoir reçu aucune souillure. Jeune homme, tu avais la pureté de l'ange. Ce que tu demanderas au ciel immaculé, le ciel te l'accordera.

Pour vous, chers amis, qui avez accompagné jusqu'ici notre enfant, gardez-lui dans vos cœurs un souvenir pieux. Il le mérite. Quoiqu'il n'eût que seize ans, il avait déjà les pensées d'un homme mûr. Puis il était des vôtres; il vsus respectait; il vous aimait.

TABLE

HISTOIRE DE MES IDÉES.

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

DOCUMENTS INÉDITS.

APPENDICE.

Imp de Vaugirard, H.-L. Motti, directeur.

